

# PEINTURES et TABLEAUX

## du CHU de Nancy



Couverture :

*Frise de la Faculté de Médecine par Camille Hilaire*

(cette reproduction représente les deux tiers les plus intéressants<sup>1</sup>).

Dans cette frise située dans le hall d'entrée de la Faculté, Camille Hilaire<sup>2</sup> s'emploie à réaliser une évocation historique où il fait figurer les prestigieux acteurs du développement de la médecine lorraine ; elle représente trois étapes de l'enseignement médical en Lorraine.

Le duc Charles III et son cousin, le Cardinal de Lorraine, archevêque de Reims, fondateurs de l'Université de Pont-à-Mousson en 1572, occupent le centre de la composition, avec en leur compagnie Charles Le Pois, premier doyen de la Faculté de médecine.

Dans la partie droite, le roi Stanislas Leszcinski, assis lui aussi en majesté, comme Charles III, est accompagné par Charles Bagard, fondateur en 1752 du Collège royal de médecine de Nancy, et comme il se doit de l'Intendant Chaumont de la Galaizière pourtant assez peu favorable à la création de ce collège.

Enfin, dans la partie gauche, occupant, il est vrai, un espace plus réduit, figure Adolphe Thiers, Président de la République, signataire en 1872 du décret de transfèrement de la Faculté de Strasbourg à Nancy, accompagné du professeur Stoltz, premier doyen de la Faculté nancéienne.

---

<sup>1</sup> Cette partie centrale est en effet bordée des deux côtés par la représentation des sites occupés par les différentes structures. Ces panneaux latéraux entourent chacun une porte à double battant, d'où le manque d'intérêt.

<sup>2</sup> Camille Hilaire (1916-2004) est un peintre français né à Metz qui obtiendra le second grand prix de Rome de peinture en 1950. Il est nommé en 1947 professeur de dessin et de composition décorative à l'*Ecole Nationale des Beaux-Arts et des Arts appliqués* de Nancy où il enseigna jusqu'en 1958. Hilaire, qui laisse une œuvre de grande ampleur, marquée du sceau de la séduction va se livrer notamment à « cet exercice enivrant » des grandes œuvres murales en divers lieux (fonderies de Pont-à-Mousson, lycée de jeunes filles de Metz,...). Deux de ses œuvres concernent le patrimoine hospitalo-universitaire nancéen, l'une à la Faculté de médecine, l'autre au Centre de transfusion.

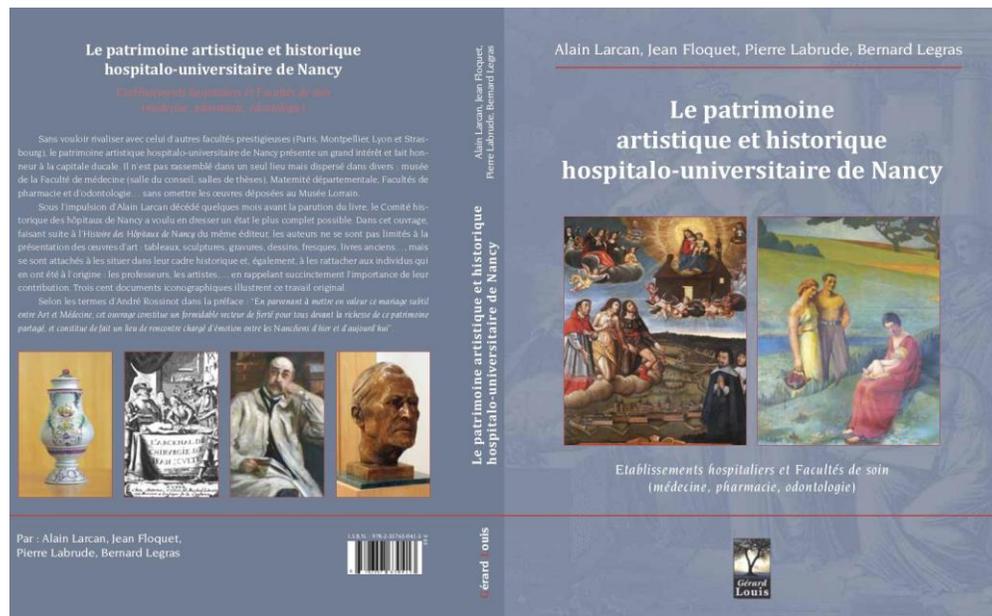
## Préambule

En 2012 est paru *Le patrimoine artistique et historique hospitalo-universitaire de Nancy* édité par Gérard Louis et cosigné par quatre professeurs de Nancy<sup>3</sup>.

Alain Larcen, décédé la même année fut l'âme de ce travail collectif qui lui fut dédié. Ce livre complétait ceux qu'il avait impulsés, consacrés aux hommes<sup>4</sup> et aux bâtiments<sup>5</sup> du CHU de Nancy.

Cet ouvrage de 244 pages comprenait cinq parties : LES OBJETS SYMBOLIQUES ; LES PEINTURES, TABLEAUX, TAPISSERIES ; LES SCULPTURES ; LES ŒUVRES IMPRIMÉES ET ILLUSTRÉES ; LES COLLECTIONS.

Le texte ne reprend ici que la seconde partie en l'allégeant. Il est proposé à la lecture sous forme d'un fichier au format pdf, téléchargeable à partir des deux sites Internet créés par B. Legras : celui de *La médecine hospitalo-universitaire à Nancy depuis 1872* : [www.professeurs-medecine-nancy.fr](http://www.professeurs-medecine-nancy.fr) et celui des *Amis du Musée de la Faculté de Médecine de Nancy* : [www.aamfmn.fr](http://www.aamfmn.fr)



Couverture du livre

### *Le patrimoine artistique et historique hospitalo-universitaire de Nancy*

<sup>3</sup> A. Larcen : professeur de médecine (réanimation) ; J. Floquet : professeur de médecine (anatomie pathologique) ; P. Labrude : professeur de pharmacie ; B. Legras : professeur de médecine (santé publique).

<sup>4</sup> B. Legras : *Les Professeurs de Médecine de Nancy - Ceux qui nous ont quittés*. Plusieurs versions parues : en 2006, 2010, 2013 et 2019.

<sup>5</sup> A. Larcen et B. Legras : *Les Hôpitaux de Nancy : L'histoire, les bâtiments, l'architecture, les hommes*. Ed. Gérard Louis, 2009.

# SOMMAIRE

<b>I. Les tableaux de la Faculté de médecine .....</b>	<b>6</b>
<i>I.1 Six octogonaux du Musée de la Faculté de médecine .....</i>	<i>7</i>
<i>Saint Côme et Saint Damien .....</i>	<i>7</i>
<i>Galien et Hippocrate .....</i>	<i>9</i>
<i>Hermès Trismégiste et Schroeder .....</i>	<i>12</i>
<i>I.2 Médecins et chirurgiens des ducs de Lorraine.....</i>	<i>15</i>
<i>I.3 Enseignants de la Faculté de Pont-à-Mousson et du Collège royal de médecine</i> <i>.....</i>	<i>27</i>
<i>Enseignants de la Faculté de Pont-à-Mousson .....</i>	<i>27</i>
<i>Collège royal des médecins de Nancy .....</i>	<i>43</i>
<i>I.4 Professeurs de la période révolutionnaire.....</i>	<i>53</i>
<i>I.5 Professeurs de la nouvelle Faculté.....</i>	<i>63</i>
<b>II. Les œuvres dessinées ou gravées .....</b>	<b>71</b>
<b>III. Les peintures du Musée Lorrain provenant d'hôpitaux de Nancy.....</b>	<b>80</b>
<b>Annexe : Le musée de la Faculté de Médecine de Nancy : bref historique .....</b>	<b>92</b>

## Index alphabétique des noms de personnes

ALLIE, 25  
 ALLIOT, 21, 22  
 BAGARD, 23, 24, 43  
 Barco, 74  
 BAROT, 30, 33  
 BAUDIN, 33  
 Bellange, 80  
 BERNHEIM, 64  
 Bilis, 76  
 BLONDLOT, 59  
 BONFILS, 57, 58  
 Boulet, 69  
 CACHET, 17  
 CHALNOT, 69  
 Côme, 7  
 Constant, 82  
 COZE, 63  
 Damien, 7  
 de CHAULIAC, 48  
 de HALDAT, 55  
 Deruet, 89  
 Dupuy, 42  
 ETIENNE, 68  
 FOURNIER, 29  
 Friant, 67, 71  
 FRUHINSHOLZ, 75  
 Galien, 11  
 Girardet, 45, 90  
 GRANDCLAS, 39  
 Greuze, 48  
 GUEBIN, 37  
 HARMANT, 50  
 HELVETIUS, 49  
 Hilaire, 2  
 Hippocrate, 9  
 JADELOT, 41  
 LAFLIZE, 51  
 LE LORRAIN, 34, 37, 40  
 LE POIS, 15, 27  
 Leclerc, 86  
 LEVRECHON, 31  
 LOUIS, 46  
 LUCIEN, 73  
 Marchal, 73  
 MARQUET, 45  
 Meyer, 77, 79  
 MITTIE, 25  
 PARISOT, 62, 76  
 PARIZOT, 40  
 Paulus, 56  
 PERRIN, 19, 20  
 PILLEMENT, 35  
 Prouvé, 65  
 RONNOW, 44  
 ROUSSELOT, 18  
 Scherbeck, 74  
 Schiff, 64  
 Schröder, 14  
 Senemont, 91  
 SIMON, 65, 72  
 SIMONIN, 53, 56, 60  
 Trismégiste, 12  
 VERMELIN, 77  
 VUILLEMIN, 66, 71

*NB : les noms des professeurs sont en majuscule, les autres (artistes,...) en minuscule*

# I. Les tableaux de la Faculté de médecine

Jean Floquet

La collection des tableaux de la Faculté de médecine de Nancy constitue un ensemble assez remarquable d'une cinquantaine d'œuvres. Celles-ci, dont l'importance vient d'être reconnue par leur classement au *Patrimoine mobilier départemental de Meurthe-et-Moselle* sont, par ailleurs, un reflet des hommes qui ont exercé la médecine en Lorraine depuis le début du XVII<sup>ème</sup> siècle et, particulièrement, ceux qui en ont assuré l'enseignement. Notre présentation sera donc historique.

Nous débuterons par les médecins des ducs de Lorraine avant d'envisager ceux qui ont assuré l'enseignement de cette discipline, tout en sachant que cette distinction est contestable, de nombreux enseignants, de Pont-à-Mousson notamment, ayant été aussi médecins, voire conseillers des ducs de leur époque.

Mais auparavant, nous mettrons à part six tableaux octogonaux provenant de l'ancienne Faculté de Pont-à-Mousson, plus symboliques que véritablement historiques.

## I.1 Les six tableaux octogonaux du Musée de la Faculté de médecine <sup>6</sup>

Parmi les documents conservés par le *Musée d'histoire de la médecine en Lorraine*, entre les bustes, les cires dermatologiques, les instruments, les traités et les multiples portraits, six tableaux retiennent souvent l'attention du visiteur. Il s'agit de six tableaux de forme octogonale, de taille identique, peintures à l'huile sur toile, mesurant 91x78 cm, avec un cadre en bois mouluré, soigneusement peints, tous issus de l'ancienne Faculté de Pont-à-Mousson dont ils ornaient la salle des actes<sup>7</sup>. Ils sont donc tous antérieurs à 1768, année au cours de laquelle la Faculté fut transférée de Pont-à-Mousson à Nancy. Le doyen Beau estimait, mais n'en avait pas la preuve, qu'ils datent de la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle.

Si la présence de portraits n'a rien de particulier dans une salle des actes, cette collection a pour originalité de présenter côte à côte des personnages à la fois historiques (Galien, Hippocrate, Schröder), légendaires (Hermès-Trismégiste) et religieux (Saint Côme et Saint Damien).

L'étude de ces six tableaux nous permettra d'avancer une hypothèse qui explique ces associations. Elle sera faite en trois parties, chacune d'entre elles étant consacrée à deux tableaux.

Penchons-nous donc tout d'abord sur la représentation de Saint Côme et Saint Damien. On les retrouve dans le musée sur deux supports : le premier étant bien sûr deux des six tableaux octogonaux, le second le petit sceau de la Faculté de Pont-à-Mousson.

### ***Saint Côme et Saint Damien***

#### **Qui sont Saint Côme et Saint Damien ?**

Frères jumeaux d'origine arabe et issus d'une famille noble et chrétienne, Côme et Damien sont nés au III<sup>e</sup> siècle à Egée en Asie Mineure actuelle. Fort habiles dans l'art médical, ils parcourent les villes et bourgades, guérissent les malades au nom du Christ. Ils exercent leur art gratuitement et deviennent ainsi les Anargyres, « *ceux qui repoussent l'argent* ».

Battant en brèche l'autorité du proconsul Lysias, juge en la ville d'Egée, ils subissent le martyre dont les différents épisodes sont purement légendaires : ils sont jetés enchaînés dans la mer, mais un ange rompt leurs liens et les ramène au rivage. Lysias les fait attacher à un poteau et ordonne de les brûler vifs, mais les flammes se retournent contre les bourreaux. On tente de les lapider et de les percer de flèches, mais les flèches et les pierres refusent de les frapper. De guerre lasse, Lysias les fait décapiter avec leurs trois autres frères vers l'an 287. Les restes des martyrs furent enterrés à Cyr et transportés plus tard en la basilique Saint Côme et Saint Damien de Rome. Ces saints ont été très honorés à Rome, à Byzance et en Orient.

L'empereur Justinien (527-565) guéri par l'intercession des deux saints, orne leur église à Constantinople qui devient un lieu de pèlerinage. Le pape Symmaque (498-514) leur dédie un oratoire, et Félix V (526-530) une basilique au Forum. Le culte est ensuite diffusé en Europe à partir de la légende dorée de

<sup>6</sup> Georges Grignon : *Lettres du Musée, 1997-2006*. Avec la collaboration du docteur Anne-Isabelle Saïdou.

<sup>7</sup> Selon l'étude de Jacqueline Jourdan, *La pharmacie à Pont-à-Mousson au temps de l'université et du jardin botanique*, (thèse de pharmacie soutenue à Nancy en 1939), la localisation exacte des tableaux octogonaux est la pharmacie des Jésuites de Pont-à-Mousson.

Jacques de Voragine qui rapporte la greffe miraculeuse d'une jambe empruntée à un Ethiopien défunt au profit du sacristain de l'église Saint Côme et Saint Damien à Rome. Ce dernier atteint de gangrène gazeuse fut guéri et se retrouva donc avec une jambe noire, l'autre blanche.

Au XIIème siècle, lors des croisades, des reliques des deux saints sont offertes au seigneur de Luzarches qui les partage entre Luzarches et Paris. Les chirurgiens, dont la corporation est l'une des plus anciennes de France, choisissent alors pour saints patrons Côme et Damien et prennent comme principal engagement de consulter gratuitement les pauvres, le premier lundi de chaque mois, respectant ainsi les qualités d'anagyres des deux saints.

### **Des saints bien ancrés en Lorraine**

Si le culte de Saint Côme et Saint Damien se répand très tôt dans le monde dès le Vème siècle, il se développe également dans l'Est de la France. De nombreux lieux de culte sont ainsi dressés en leur mémoire dans notre région. L'église de Vézelize par exemple (1520), dédiée aux deux saints, a contribué par son important sanctuaire à faire connaître les saints médecins et à diffuser leur culte en Lorraine.

Plusieurs figurations de Côme et Damien existent dans l'église d'Alaincourt-la-Côte en Moselle. L'église de Benestroff, également en Moselle, compte elle aussi deux très belles statues anciennes.

Il n'est donc pas étonnant que la Faculté de Pont-à-Mousson dédie son petit sceau aux deux saints. Il faut savoir que seules deux Facultés ont choisi Côme et Damien parmi leurs Saints patrons : Pont-à-Mousson et Poitiers.

### **La représentation de Saint Côme et Saint Damien dans notre musée et ses particularités**

Populaires, les saints anagyres Côme et Damien ont été fréquemment représentés depuis l'Antiquité. Patrons des chirurgiens, ils apparaissent dans les images de confrérie, sur les sceaux et les jetons. Puissants protecteurs, ils attirent de nombreux dévots, dont certains riches et célèbres comme les Médicis. Côme l'Ancien (1389-1464) eut pour son saint patron une grande dévotion et finança les travaux de Fra Angelico, auteur de remarquables toiles illustrant plusieurs épisodes de leur légende : La guérison du diacre Justinien, l'enterrement de Côme et Damien avec leurs frères (Musée San Marco à Florence).

L'iconographie des saints a retenu l'attention des historiens parce qu'on les a représentés comme des médecins de la fin du Moyen Age ou de l'époque baroque. Ils portent habituellement les vêtements amples et le haut chapeau que les médecins portaient pour affirmer leur dignité. Leurs attributs sont : la trousse, la lancette pour les saignées, la pince, la spatule, le mortier et son pilon, le pot d'onguent, l'urinal, et tant pour s'instruire que pour rédiger l'ordonnance, plume et encre, rouleau et livre.

### **Les particularités des deux tableaux octogonaux de la Faculté**

De manière classique, les deux saints portent le costume des professeurs de médecine de la fin du XVIème siècle : la longue robe rouge, le collet blanc, le chapeau haut.

Comme pour tous les autres tableaux octogonaux, les noms sont peints en lettres capitales rouges. Au-dessus de leurs visages identiques, puisqu'ils sont jumeaux, on devine deux fines auréoles. Leurs attributs sont eux aussi classiques et choisis parmi des instruments évoquant médecine et chirurgie : la spatule et la boîte d'onguents pour Saint Côme, le pot de panacée, remède universel contre tous les maux pour Saint Damien. Saint Côme et Saint Damien ont été représentés ici pour leur authentique qualité de médecins. On ne note aucun caractère qui soit lié à leur stature de saints et de martyrs. Ils sont considérés comme de véritables saints médecins, et non comme des saints guérisseurs.



**Anonymes : Saint Côme et Saint Damien**  
Musée de la Faculté de médecine

### ***Galien et Hippocrate***

Dans la salle du conseil de la Faculté de médecine de Nancy, en face des représentations de Saint Côme et Saint Damien, deux portraits viennent compléter la collection des six tableaux octogonaux : il s'agit de Galien et d'Hippocrate. Leur nom est inscrit en lettres rouges comme pour tous les autres tableaux, ne laissant aucun doute quant à leur identité.

Pas une seule sculpture ou effigie de ces deux hommes n'a pu traverser l'histoire et le temps. A ce jour, leurs visages sont ceux idéalisés par les artistes du Moyen-Age. Ces tableaux ne dérogent pas à la règle en représentant les deux hommes dans des costumes médiévaux propres aux médecins. Rappelons que les vêtements ont une signification sociale selon le rang et les fonctions occupées, et si les tenues courtes sont à la mode, les robes et les manteaux longs restent l'apanage des doctes, prêtres et notables. Médecins et juristes portent le même costume : robe longue et rouge, doublée de fourrure blanche comme Saint Côme et Saint Damien. Cependant ici, pour vêtir Hippocrate et Galien, l'artiste n'a pas retenu l'habit professoral mais des habits simples de médecins. Leur appartenance à l'Antiquité est manifeste et même classique car les Anciens étaient systématiquement dépeints comme des hommes imposants, grands avec la barbe grisonnante et les cheveux longs.

#### **Hippocrate**

Ici, Hippocrate tient dans sa main gauche un crâne posé sur une table et dans la droite une sorte de scie. Pour comprendre le sens de cet attribut, il faut se pencher sur son histoire. Né vers 460 avant J-C, sur l'île de Cos, tout prédispose le jeune Hippocrate à un destin hors du commun. Fils d'Héraclide, médecin et prêtre voué au culte d'Asclépios, dieu de la médecine, il serait le vingtième descendant d'Héraclès et le dix-septième descendant d'Asclépios lui-même. A treize ans, il étudie la médecine auprès de son père

mais aussi de son grand-père Hippocrate Ier, professeur d'anatomie. Pour parfaire ses connaissances, il voyage en Thessalie, Macédoine, Asie mineure, Egypte,...

Il fonde son école à Cos vers 440 avant J-C. Il organise la lutte contre la peste à Athènes qui fit cinquante mille victimes en 429 avant J-C. Il redevient ensuite, pendant de longues années, périodeute, c'est-à-dire médecin itinérant, avant de fonder une nouvelle école à Larissa où il s'éteindra vers 377 avant J-C. Sur son tombeau, dit-on, vécut un essaim d'abeilles dont le miel guérissait les aphtes des enfants. Ainsi finit la vie d'Hippocrate comme elle avait débuté : entourée de légendes...



**Anonymes** : Hippocrate et Galien  
Musée de la Faculté de médecine

La célébrité d'Hippocrate est liée à une nouvelle conception de la médecine qui s'appuie sur quelques principes : tout observer, soigner le patient plutôt que la maladie, se livrer à une estimation honnête du malade et de ses conditions de vie, seconder et faire confiance à la nature. Ce dernier principe, trait constant de la philosophie hippocratique, entraîne une certaine passivité découlant de l'importance accordée aux vertus curatives de la nature. La théorie qu'il développe sur les quatre éléments constituant le corps (air, terre, eau, feu) et les quatre humeurs (sang et chaleur provenant du cœur, flegme et froid du cerveau, bile noire et humidité de l'estomac, bile jaune et sécheresse du foie) inspirera la médecine durant des siècles. La maladie est expliquée par le dérèglement de ces humeurs. Il en reste que soigner l'individu comme une entité prise dans son environnement avec objectivité et rigueur morale est une révolution et un concept résolument moderne.

Ses travaux, réflexions, pensées sont répertoriés dans une soixantaine de traités rassemblés dans le *Corpus hippocraticus*. Les premières règles déontologiques de la pratique médicale y sont fixées, même si le fameux serment a été rédigé par ses élèves et non par lui-même.

D'Hippocrate, la séméiologie actuelle retient encore : le syndrome méningé, le trismus du tétanos, la fièvre tierce et quarte du paludisme, l'encéphalopathie hépatique, l'hippocratisme digital de l'insuffisant respiratoire, ...

La faiblesse des connaissances anatomiques et physiologiques d'Hippocrate est expliquée par son mépris pour la dissection. Par contre, sa connaissance en ostéologie est à la hauteur de son intérêt pour la chirurgie. Il invente ainsi un treuil pour réduire les luxations, cautérise les hémorragies au fer rouge et crée un instrument pour réaliser des trépanations.

C'est cet instrument rappelant l'invention d'Hippocrate qui est ici représenté sur le tableau. Parmi les remèdes, traités, principes et découvertes, le plus bel héritage d'Hippocrate est sans doute d'avoir prôné une médecine rationnelle, rigoureuse et objective : « *Savoir, c'est la science, croire savoir c'est l'ignorance [...]. Tout ce qui se fait, se fait par un pourquoi* ».

## Galien

A l'instar d'Hippocrate, Galien est vêtu de la longue robe du médecin du Moyen-Age. Debout, la main gauche posée sur la hanche, il pose dignement et tient dans sa main droite une plante médicinale.

Rien ne semblait prédisposer Galien à une carrière médicale. Né à Pergame en l'an 131, Galien Claude est issu d'une famille aisée. Son père Nikon, architecte et sénateur, le surnomme *Galenus* (le doux), cependant il hérite d'un caractère irascible, celui paraît-il, de sa mère.

Son père le destine à une carrière d'administrateur romain, mais à 17 ans, il s'oriente vers la médecine. Il parfait sa formation à Smyrne, Corinthe, devient l'élève d'Erasistrate et d'Hérophile à Alexandrie. De retour à Pergame, il soigne les gladiateurs et accroît ses connaissances en anatomie et traumatologie. Il dissèque par ailleurs les animaux du cirque.

Vers 162, il s'installe à Rome sur la voie sacrée où la médecine est quasi inexistante. Il s'y bâtit une solide réputation, finit par être introduit auprès de l'empereur Marc Aurèle, organise des conférences et des expositions d'anatomie. Disciple d'Hippocrate, il prône une remise en cause continuelle des décisions en fonction de ses propres travaux.

Bon anatomiste, il dissèque en public et transpose ses constatations animales à l'homme, source de ses erreurs. On lui doit les termes d'épiphyse, de cotyle, d'apophyse. Son sens de l'observation fait de lui un lointain précurseur de la physiologie expérimentale (rôle du rein, du faisceau pyramidal, du péristaltisme intestinal, des canaux galactophores). Il réactualise la clinique bien éclipsée par la philosophie et développe une méthode diagnostique fondée sur l'observation du malade. Bien que brillant, il est aussi cassant et orgueilleux et s'attire la haine de ses confrères. Il quitte Rome en 166 lors d'une épidémie de peste. Rappelé par Marc Aurèle en 168, il devient son consultant après l'avoir guéri d'un embarras gastrique jugé incurable par les autres praticiens. Après avoir refusé d'accompagner l'empereur en Germanie, il assure son rôle de médecin consultant à la cour de Commode, fils et successeur de Marc Aurèle, et s'éteint en 201.

C'est par l'intermédiaire des traducteurs arabes qu'il devient célèbre au Moyen Age. Galien est reconnu alors comme le plus grand médecin de l'Antiquité, ses traités sont la référence absolue. L'Eglise s'empare de cette doctrine médicale qui, rédigée comme un dogme, fait référence à un dieu unique, défend une certaine éthique médicale et intégrité morale et reconnaît la capacité de réflexion et de courage des chrétiens devant la mort.

Une fois figée, la doctrine de Galien est un compromis rassurant entre la science et la religion. Il faudra attendre le XVIème siècle pour que Vésale ouvre la querelle des anciens et des modernes, des galénistes et des anti-galénistes. En remplaçant la connaissance précise de l'anatomie au centre de la science médicale, Vésale renoue alors avec la véritable démarche de Galien, loin des pratiques médiévales qui ont dénaturé l'héritage de l'antiquité.

Mais pour quelle raison, sur le tableau, Galien est-il représenté avec une plante ? Tout simplement parce qu'il a également effectué des travaux poussés sur les plantes médicinales à l'origine de la pharmacie galénique ; il a ainsi décrit 473 remèdes d'origine végétale ou minérale dont l'utilisation thérapeutique se définissait par la qualité, la quantité, le mode d'administration et l'opportunité de leur usage, instituant ainsi le premier code de préparation des médicaments à partir d'éléments de base. Il a complété la thériaque, antidote suprême, panacée des panacées, inventée par son contemporain Nicandros ; cet antidote régnera sur la pharmacopée pendant des siècles et ne sera retirée du codex qu'en 1908.

Botaniste, chirurgien, anatomiste, pharmacien, médecin, philosophe, Galien s'ouvrit à de nombreuses disciplines tout en restant fidèle à la pensée hippocratique : « *Le clinicien doit s'enquérir de toutes les manifestations présentes et passées en examinant lui-même les symptômes actuels et en s'informant des antécédents auprès du malade et de ses proches* ».

### ***Hermès Trismégiste et Schroeder***

Hermès Trismégiste et Schroeder sont deux personnages étranges de par leurs vêtements et leur attribut, loin des costumes traditionnels et des robes rouges professorales qui les entourent. Ces deux portraits peu communs provenant de la salle des actes de l'ancienne Faculté de Pont-à-Mousson suscitent souvent l'interrogation et l'étonnement. Voisinant dans la salle avec Saint Côme et Saint Damien, Galien et Hippocrate. Six noms sont donc associés en une seule et même collection. La présence de Galien et d'Hippocrate s'explique aisément tout comme celle des Saints médecins Côme et Damien. Hermès Trismégiste et Schröder demandent pour leur part quelques commentaires. S'agit-il d'une collection hétéroclite, dénuée de logique ? En conclusion, nous avancerons une hypothèse pour tenter d'expliquer cette étrange association entre personnages historiques, religieux et légendaires.

#### **Portrait d'Hermès Trismégiste**

Il s'agit sans doute du plus curieux de tous les tableaux exposés au Musée de la Faculté de médecine. Le personnage étonne d'emblée par ses vêtements hors du commun : il porte un pilos, chapeau de feutre de forme oblique ainsi qu'une chlamyde, manteau de lin court et épais agrafé sur l'épaule. Il s'agit de vêtements grecs anciens. L'usage était de porter le pilos à la campagne ; quant à la chlamyde, elle était traditionnellement utilisée par les soldats ou les voyageurs. Pilos et chlamyde sont également les attributs d'une divinité grecque : Hermès.

Cependant, ne figurent sur cette représentation ni le caducée ni les ailettes propres au messager des dieux. Le personnage représenté tient en effet entre ses mains une verrerie formée de deux sphères reliées par une longue tige. Mais d'Hermès à Hermès Trismégiste il n'y a qu'un pas ou plutôt trois vies. En effet, Trismégiste du grec *tris*, trois fois, et *megistos* très grand, signifie Hermès le trois fois grand.

Identifié au dieu égyptien Thot, Hermès passe pour être le créateur de l'alchimie. Selon la légende rapportée par Hermias d'Alexandrie, il a, en Egypte, vécu trois vies : la première, avant le Déluge, comme inventeur de l'astronomie ; la deuxième comme grand constructeur de Babel, médecin et philosophe ; la troisième récapitulant les deux premières en tant qu'expert en alchimie, d'où son triple savoir et sa triple sagesse. On peut lire dans un de ses écrits : « *...Je suis appelé Hermès Trismégiste, car je possède les trois parties de la sagesse du monde entier...* ».

Les doctrines ésotériques répandues sous son nom sont réunies dans une compilation établie du VI<sup>ème</sup> au X<sup>ème</sup> siècles sous le titre de *Corpus Hermeticum*. La découverte, vers l'an mille, de la *Table d'émeraude*, un des textes fondateurs de l'alchimie, bouleverse les pensées.

Sa version la plus ancienne en langue arabe date du VI<sup>ème</sup> siècle. La copie latine beaucoup plus tardive permet sa diffusion. Des légendes inépuisables apparaissent autour de ce texte. La plus fameuse raconte qu'Hermès l'a inscrit sur l'émeraude tombée du front de Lucifer, le jour de la défaite de l'ange rebelle.

Ainsi commence *La table d'émeraude* :

« *En vérité, certainement et sans aucun doute*

*Tout ce qui est en bas est comme ce qui est en haut*

*Et ce qui est en haut est comme ce qui est en bas*

*Pour accomplir les miracles d'une seule chose ».*

La lecture complète du texte donne assurément un sens à l'hermétisme ! Cependant ces quatre premières lignes fort célèbres auraient pu inspirer l'auteur du tableau. L'instrument d'alchimie qu'Hermès tient entre ses mains ne pourrait-il pas illustrer la relativité qui existe entre le haut et le bas et donc les premières lignes de *la Table d'émeraude* ? Outre le symbolisme de l'instrument, une autre énigme plus importante demeure : comment un personnage légendaire comme Hermès Trismégiste peut-il figurer dans une salle des actes de la Faculté de médecine aux côtés de Galien et d'Hippocrate ? Bien sûr, Hermès est le dieu des médecins. Mais ici c'est bien Hermès l'alchimiste qui est représenté. Loin des considérations mythologiques, les œuvres attribuées à Hermès se sont répandues en France avec un impact manifeste. Si elles développent l'idée d'une connaissance sacrée révélée aux Anciens aux premiers jours de l'humanité, elles dictent également des principes alchimiques où se côtoient rites magiques et formules d'oxydoréductions authentiques.



**Anonymes** : Hermès Trismégiste et Nicolas Schröder  
Musée de la Faculté de médecine

L'histoire de la chimie et de la pharmacie repose sur cette dualité. Les remèdes et les recettes de santé du Moyen Âge puisent leur source dans un mélange de connaissances et de croyances de l'Antiquité, d'expériences des moines et de travaux des érudits arabes.

De nos jours, l'image classique de l'alchimie est d'être une fausse science, hermétique, incompréhensible, voire grotesque. Quelques citations lapidaires des textes les moins abordables et souvent les moins représentatifs, justifient cette idée. Ce jugement trop rapide laisse dans l'ombre tout un domaine passionnant de l'histoire des idées. L'alchimie, arabisation du mot chimie, a accumulé un trésor de pratiques dont a bénéficié la chimie expérimentale. Jean-Baptiste Dumas, chimiste français du XIX<sup>ème</sup> siècle à qui l'on doit la détermination de la masse atomique d'un grand nombre d'éléments, écrit : « *La chimie pratique a pris naissance dans les ateliers du forgeron, du potier, du verrier, et dans la boutique du parfumeur* ». Si la médecine trouve aisément sa filiation à travers l'histoire, l'art de la pharmacie évolue très lentement dans un contexte flou où alchimistes et proto-chimistes se côtoient, s'opposent et s'interchangent.

Aujourd'hui, la chimie apparaît organisée, clarifiée, rendue perméable et intelligible. Mais il reste encore dans son utilisation en médecine des zones de pénombre. Témoin de cette évolution confuse entre magie et science, Hermès Trismégiste dit père de l'alchimie, trouve donc bien sa place dans cette collection pour représenter l'origine de la pharmacie.

### **Portrait de Johann Schröder**

Personnage plus classique, à côté d'Hermès, se tient un médecin des armées. Le costume date du début du XVII<sup>ème</sup> siècle. L'homme tient dans ses mains une cornue : un vase étroit et courbé servant à la distillation en chimie. Les lettres rouges révèlent de nouveau l'identité du personnage : Scroderus ou plutôt Johann Schröder.

Pour offrir un aperçu de l'histoire de la littérature pharmaceutique, le musée allemand de Munich a réuni trois travaux centraux : celui de Dioskurides pour l'antiquité, *le Manuel pratique pharmaceutique* d'Hermann Hager pour les XIX<sup>ème</sup> et XX<sup>ème</sup> siècles et le livre de Johann Schröder pour représenter la période intermédiaire.

Johann Schröder est né en 1600 à Salzuflen, en Allemagne, et il disparaît en 1664 à Francfort. Sa vie est peu connue, par contre son travail, basé sur ceux de Joseph du Chesne (1564-1609), a eu un impact majeur. Il publie en 1641 pour la première fois son *Pharmacopoeia medico-chymica*. Ce travail connaît à l'intérieur du pays et à l'étranger un énorme succès.

Durant plus de cent ans, une vingtaine d'éditions latines, allemandes, anglaises et françaises apparaissent. La révision complète par le médecin Friedrich Hoffmann (1626-1675) en assure l'actualité scientifique. Schröder est un acteur de la lente transformation de la profession pharmaceutique qui s'opère dès le XVI<sup>ème</sup> siècle. Des cours de pharmacie sont dispensés désormais à la Faculté de médecine, même si ce n'est qu'au XVIII<sup>ème</sup> siècle que la pharmacie est rationalisée et strictement codifiée. Héritière de nombreuses intuitions alchimiques, la chimie prend, elle aussi, son essor au XVII<sup>ème</sup> siècle et devient un enseignement prépondérant dans la formation des apothicaires puis des pharmaciens. Avec des ouvrages comme ceux de Schröder, mais aussi Charras et Lémery, la pharmacie conquiert sa respectabilité scientifique.

### **Explication de ces associations**

Voici donc six noms réunis : Hippocrate et Galien, Saint Côme et Saint Damien, Hermès Trismégiste et Schröder. En tenant compte des costumes, cette collection de six tableaux semble s'associer deux par deux. Si à première vue, l'association entre personnages historiques, religieux et légendaires peut paraître curieuse, elle a une explication rationnelle : Galien et Hippocrate représenteraient la médecine, Saint Côme et Saint Damien, la chirurgie, Hermès Trismégiste et Schröder, la pharmacie. En effet, la Faculté de Pont-à-Mousson est érigée en 1572 et la médecine est enseignée. En 1602, une nouvelle chaire apparaît : celle d'anatomie et de chirurgie faisant entrer ces disciples dans l'enseignement médical. En 1628, la pharmacie et la botanique sont à leur tour introduites. Trois enseignements évoluent donc côte à côte : la médecine, la chirurgie et la pharmacologie. Cette explication, bien qu'hypothétique, donne un sens à l'association des six personnages.

## I.2 Les tableaux des médecins et chirurgiens des ducs de Lorraine

Les tableaux les plus anciens sont représentés par une dizaine de toiles qui sont pratiquement contemporaines des tableaux consacrés aux professeurs, que nous envisagerons ensuite. Ils concernent des hommes qui furent des médecins ou, plus rarement, des chirurgiens attachés aux ducs et duchesses de Lorraine, et rémunérés par eux, avant la nomination de Stanislas Lesczinsky. Nous avons été aidés dans notre étude par l'ouvrage que Jacqueline Carolus-Curien a récemment consacré à ce sujet<sup>8</sup>. Les deux plus anciens sont consacrés à des membres de la famille du premier doyen de Pont-à-Mousson, les LE POIS.

**Nicolas LE POIS (1527-1590)** (Nicolaus Piso), père de Charles, et son frère Antoine, ont fait leurs études médicales à Paris où ils suivent l'enseignement du célèbre Dubois dit Sylvius. Ils sont issus d'une famille de la Meuse bien connue des ducs de Lorraine, en particulier du duc Antoine et celui-ci aidera ces deux jeunes étudiants en finançant leurs études. Nicolas est successivement le médecin du duc François, de Chrestienne, puis le médecin habituel de Claude de France porteuse d'une tuberculose évolutive qui la fera mourir assez jeune, non sans avoir mené à bien huit grossesses entre 16 et 27 ans, la dernière s'avérant fatale en 1575. Praticien renommé, il publie un ouvrage *De cognoscendis et curandis praecipue internis humani corporis morbi*. Ce livre, imprimé à Francfort en 1580, connaît un franc succès. Il aura une nouvelle édition en 1736 par un célèbre médecin hollandais, Boerhaave, puis une dernière en 1764. Nicolas est donc le père de Charles, le premier doyen de la Faculté de Pont-à-Mousson, qui a bénéficié précocement d'un enseignement d'excellence.



**Anonyme** : *Portrait de Nicolas Le Pois*  
Musée de la Faculté de médecine

<sup>8</sup> *Médecins et chirurgiens de la Lorraine ducale au fil des siècles*, Ed. Serpenoise, 2010.

Son portrait anonyme, comme tous ceux de cette période, est situé dans la galerie du musée à côté de celui de son illustre fils. Mesurant 81x59 cm, avec un cadre en bois sculpté doré, il montre son buste de profil. Il porte un costume qui rappelle celui des professeurs de la Faculté - qui n'existait pas encore -, que l'on rencontre chez beaucoup des médecins de notre collection : robe rouge sous un chaperon grisâtre qui semble de fourrure. La manche droite, seule visible, paraît fendue. Son cou est entouré d'une fraise tuyautée (godronnée), empesée, à la mode de 1550. Les armes des Le Pois, visibles en cartouche, sont : « d'azur aux trois cosses de pois d'or ».

Un bandeau de couleur foncée, figure sur un grand nombre des tableaux de la collection. Il porte en général une inscription latine dont nous nous sommes permis de donner une interprétation. Celui de Le Pois porte l'inscription suivante :

**Nicolas Piso.nancei.doct.med.caroli III archiater<sup>9</sup> et a sanctorib. Consil. Obiit an 1590 a(etatis) 63 :**  
Nicolas Le Pois docteur en médecine de Nancy médecin principal de Charles III et conseiller mort en 1590 à l'âge de 63 ans.

**Antoine LE POIS (1515-1578)**, (Antoine Lepoix, Antonius Piso) entre au service du duc François en 1543 à l'âge de 19ans. Il ne peut en empêcher le décès peu de temps après sa prise de service. Il sera donc médecin du jeune duc Charles qu'il accompagne dans ses déplacements, en particulier en France (1557). Il est nommé médecin de la duchesse Claude et, à ce titre, sera amené à soigner Marie Stuart lors d'un séjour à Nancy. Il avait plusieurs cordes à son arc : helléniste, il aide à la traduction des œuvres d'Hippocrate par un médecin de Metz, Anuce Foes ; numismate averti, il écrit un ouvrage : *Discours sur les médailles et gravures antiques...*, paru en 1579, peu après sa mort survenue en 1578.



**Anonyme** : Portrait d'Antoine Le Pois  
Musée de la Faculté de médecine

<sup>9</sup> Archiater : Etymologiquement, médecin ancien. Ce titre était en général utilisé pour désigner le médecin principal d'un roi, duc...

Son portrait - 78x62 cm - est situé dans la salle du conseil. Cadre en bois sculpté et doré. Il pose en buste, de trois quarts. Il porte un costume qui rappelle celui des professeurs, ce qu'il ne fut pas. Il existe quelques différences cependant avec la robe officielle. La robe noire n'a pas de revers ni de collet à rabat, mais une encolure montante. La chape rouge est là, mais le chaperon d'hermine est remplacé par un revers de la robe de la même fourrure. Le Pois a une barbe longue et fournie, grisonnante, en queue d'aronde à la mode allemande. Il porte une calotte noire qui cache complètement sa chevelure et ses oreilles. Les traits sont affirmés et expressifs. La réalisation est vraisemblablement du milieu du XVII<sup>ème</sup> siècle.

Un bandeau foncé à la partie basse de la toile porte l'inscription suivante :

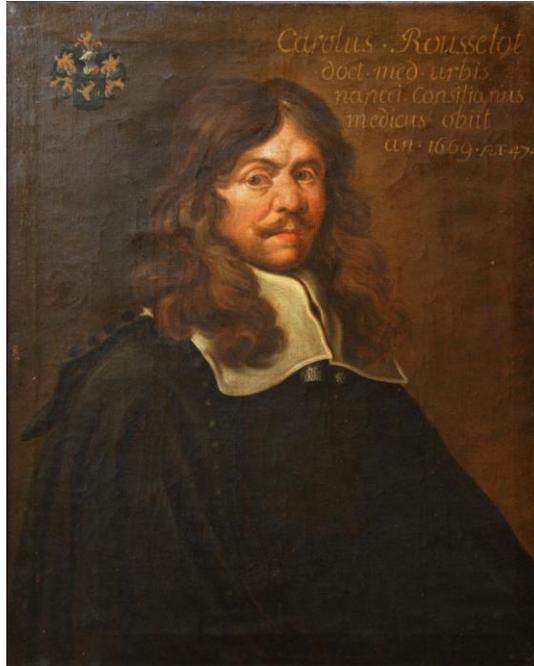
**Antonius PISO archiater Lotharingus obiit an 1578, ae.54** : Antoine LE POIS premier médecin de Lorraine mort en 1578 à l'âge de 54 ans.

**Christophe CACHET (1572-1624)** est originaire de Mirecourt (ou de Neufchâteau selon d'autres sources) dans les Vosges. Il fait des études de médecine en Italie à Padoue, puis de droit en Suisse à Fribourg. Il est brièvement médecin ordinaire du duc Charles III (1603) qui l'anoblit et le prend comme conseiller. Il l'est également du duc Henri II. Celui-ci, fervent adepte de l'alchimie, ne lui tient pas rigueur de prendre fermement position contre les alchimistes dans un ouvrage paru en 1617 et intitulé : *Apologia dogmatica in hermetici cujusdam Anonymi scriptum de curatione calculi...* . Il devient également conseiller de François II et de Charles IV. Il publie plusieurs ouvrages : l'un est intitulé : *Vray et assuré préservatif de petite vérole et rougeole*, l'autre est un *Traité de médecine* publié en 1622 à Nancy chez Charlot. Il s'oppose très vivement à toute forme de charlatanisme. Avec d'autres médecins de cette époque, il examine Elisabeth de Ranfaing dont il est convaincu qu'elle est possédée par le diable. « Il confie la prévenue aux exorcistes sans états d'âme<sup>10</sup> ». Il avait d'autres cordes à son arc. Il a publié un recueil de vers latins et un autre d'épigrammes dits équestres, récits de ses voyages. Il meurt en 1624.



**Anonyme** : Portrait de Christophe Cachet  
Musée de la Faculté de médecine

<sup>10</sup> J. Carolus-Curien. op. cit. p.76, et *La lettre du Musée*, 2011, n°56.



**Anonyme** : Portrait de Charles Rousselot  
Musée de la Faculté de médecine

*Son portrait, une toile de 78x63 cm, est situé dans la salle de thèses n°2 dans un cadre doré assez richement sculpté. Il pose en buste, légèrement tourné vers la gauche. Il porte un costume sombre de notable : pourpoint et cape noire. Une large fraise assure le contraste avec le visage allongé au front haut. Ses cheveux et sa barbe, d'une même couleur châtain clair, sont ondulés. Un bandeau à la partie inférieure porte l'inscription :*

**Christophorus. Cachetus. Consil. et archiater. Lotharingus. obiit an 1624 æt 52** : Christophe CACHET, conseiller et archiatre de Lorraine mort en l'an 1624 à l'âge de 52 ans.

**Charles ROUSSELOT (?-1673)** est né à Nancy. Docteur en médecine en 1639, comme l'atteste un acte de la succession paternelle, il devient médecin des épidémies de la Ville de Nancy en 1641. A ce titre il participe au rapport concernant les eaux de la fontaine Saint-Thiébaud. Il exerce également en ville jusqu'au retour du duc Charles IV (1604-1675), qui le nomme conseiller d'Etat et médecin ordinaire. Malgré une période délicate pour la Lorraine, il semble que Rousselot ait pu mener un train de vie plus que satisfaisant. Il est anobli par le duc qui fait son éloge « pour sa capacité et les grands services qu'il avait rendus depuis 22 ans en la pratique de sa profession, à la capitale de ses états, et dont le père, Jean Rousselot avait employé ses moyens et son crédit en diverses occasions importantes au bien du service de ce prince<sup>11</sup> ». C'était une reconnaissance familiale. La date de son décès est incertaine. Le tableau de la Faculté donne la date de 1669 alors que, d'après d'Arbois de Jubainville, sa mort aurait eu lieu en 1673. Ces incertitudes sont loin d'être rares à ces époques.

*Le portrait de Rousselot est situé dans la salle de thèses n°2. Rectangulaire avec un cadre sobre en bois, doré et mouluré, il mesure 79x64 cm. Le sujet pose de trois quarts, regardant le peintre situé plus à droite. Le costume, sombre, est celui d'un notable. Un large col plat, de forme carrée propre aux hommes de science, repose sur un pourpoint noir doublé d'une pèlerine à boutons. Son visage, ovalaire avec une*

<sup>11</sup> Lionnois, op. cit., p. 91,159.



**Anonyme** : *Portrait de Dominique Perrin*  
Musée de la Faculté de médecine

*fine moustache, montre des traits assez durs. Il est encadré par une chevelure longue qui dissimule en partie le col blanc. En haut et à gauche figurent les armes de la famille - « D'azur au lion naissant d'or » - ornées d'un casque et d'un lion naissant en cimier et accompagné de feuilles d'acanthé vertes et jaunes<sup>12</sup>. Le bandeau habituel figure à la partie basse :*

**Carolus ROUSSELOT doct. Med. Urbis nancii Consilianus medicus obiit an 1669 AE 47** : Charles Rousselot, docteur médecin conseiller de la ville de Nancy, mort en 1669 à l'âge de 47 ans.

Deux tableaux de forme ovoïde, situés dans la salle de thèses n°2, concernent deux médecins d'une même famille, les PERRIN.

Le premier **Dominique PERRIN (?-1669)** était attaché à un fils naturel du cardinal de Guise : le prince Louis de Guise. Celui-ci épouse Henriette de Lorraine, sœur du duc Charles IV. Louis de Guise porte alors les noms de prince de Lixheim et de prince de Phalsbourg. Ce prince a deux chirurgiens et un médecin à son service : Dominique Perrin. Celui-ci restera au service du prince jusqu'à la mort de ce dernier en 1631. Il s'installe ensuite en ville à Nancy où il exerce et porte alors les noms de Sieur de Landaville et de Dommartin-sous-Amance.

*Son portrait de 73x58 cm, entouré d'un cadre en bois mouluré naturel, est un buste. Il porte une toge qui rappelle le costume des professeurs de la Faculté – ce qu'il ne fut pas - avec un rabat de dentelle transparente. L'épitoge cramoisie est drapée de l'épaule droite vers le côté opposé. Une chaîne, avec quelques maillons, est visible aux parties basses. Le visage assez arrondi est encadré par une perruque abondante Louis XIV. Aucune inscription ne figure sur la toile.*

<sup>12</sup> J. Antoine, op. cit.



**Anonyme** : *Portrait de Jean Perrin*  
Musée de la Faculté de médecine

Le second, son neveu **Jean PERRIN (1613-1695)** est d'abord médecin ordinaire du duc Charles IV. En 1633, il va suivre à Paris la duchesse Nicole (1608-1657). Elle était la fille du duc Henri II (1563-1624), dit Le Bon, marquis de Pont-à-Mousson, devenu duc de Lorraine et de Bar en 1608. Ce dernier étant mort sans héritier mâle, c'est elle qui lui avait succédé selon la volonté paternelle. Elle fut rapidement « limogée » par les Etats généraux lorrains et remplacée par son oncle François (II) qui lui succède en 1571. Perrin reste auprès de Nicole jusqu'en 1637, date à laquelle il entre au service, comme médecin conseiller, de son Altesse Royale la duchesse d'Orléans, née Marguerite de Vaudémont. Cette Lorraine avait épousé Gaston d'Orléans, frère du roi Louis XIII. Fortune faite, Perrin revient à Nancy vivre de ses rentes. Devenu seigneur de Dommartin, succédant ainsi à son oncle, il garde tout de même une certaine activité médicale. Il est amené à soigner le provincial des Jésuites de la maladie de la pierre. Il le guérit d'une attaque d'apoplexie grâce à un vin émétique de sa composition qu'il lui fait boire avec un tuyau. Doyen des médecins de Nancy, il décède vers 1695.

*Malgré le caractère ovalaire de son portrait - 67x75 cm - il ne semble pas qu'il ait été fait par le même artiste que celui de Dominique. Il se présente en buste, de face, la tête légèrement tournée vers la gauche. Il porte un justaucorps de velours rouge, sans col, avec plusieurs boutons de métal. Discrètement entrouvert, cet habit laisse apparaître une chemise blanche avec un jabot de dentelle noué autour du cou. Visage ovalaire, il est coiffé d'une perruque assez longue qui tombe latéralement sur les épaules. Il n'existe aucune inscription sur cette toile exposée dans la salle de thèse n°2. Le cadre, également ovalaire, est simple, en bois moulé naturel, foncé.*

Une autre famille va nous retenir quelques instants, celle des ALLIOT. Le doyen Grignon en a fait une étude détaillée à laquelle nous empruntons<sup>13</sup>.

<sup>13</sup> *Encyclopédie illustrée de la Lorraine*. Les sciences de la vie. Ed. Serpenoise, 2000, p. 8-9.



**Anonyme** : *Portrait de Pierre Alliot*  
Musée de la Faculté de médecine

**Pierre ALLIOT (1610-1685)**, le père, est médecin à Bar-le-Duc où il est né. Il fait ses études médicales à la toute nouvelle Faculté de Pont-à-Mousson puis revient dans sa ville natale en 1638 pour exercer son art. Il est médecin conseiller à la Maison-Dieu avant d'en devenir le directeur. Il devient médecin-conseiller du duc de Lorraine Charles IV (1670). Il est amené à soigner Ferdinand de Lorraine (1639-1659), fils de Nicolas-François, frère du duc Charles IV, et apparemment le duc ne lui tient pas rigueur de son échec. Mais il est surtout connu pour avoir été appelé à la cour de France pour soigner Anne d'Autriche, épouse de Louis XIII, porteuse d'un cancer du sein. Or notre médecin est réputé pour une préparation de sa composition, efficace contre cette affection. Il a publié un opuscule sur ce sujet en 1664. Il va soigner la reine de France en mars 1665. Le succès n'est que relatif et temporaire. La maladie continue d'évoluer, entraînant chez l'auguste patiente des douleurs importantes. La reine décède finalement en janvier 1666. Elle l'avait cependant promu Premier médecin de sa maison. Il revient en Lorraine avec une pension confortable de 2000 livres. Il continue d'y exercer la médecine.

*Le portrait de notre collection est anonyme. Il est visible dans la salle de thèse n° 2. Mesurant 78x63 cm, il est entouré par un cadre en bois doré, ouvragé et sculpté. Alliot est légèrement de trois quarts, debout contre une table de travail recouverte d'un tissu vert. Sa main gauche en partie ouverte, paume vers le haut, repose sur cette table par l'intermédiaire d'un livre fermé posé à plat. Vêtu d'un costume civil foncé avec des fentes au niveau des bras, du sternum, il laisse ainsi voir une chemise en dentelle blanche. Un grand col rectangulaire couvre en partie ses épaules et le devant du thorax. La tête est nue, la chevelure longue assez peu fournie mais recouvre le col en partie. La moitié inférieure du corps n'est pas visible. Une inscription existe directement sur la partie haute de la toile :*

***Petrus Alliot. Caroli IV medicus Anna austriaca regina gall. Archiater obiit anno 1600 : Pierre Alliot, médecin de Charles IV et archiatre d'Anne d'Autriche, reine de France, mort en l'an 1600.***



**Anonyme** : *Portrait de Jean-Baptiste Alliot*  
Musée de la Faculté de médecine

**Jean-Baptiste ALLIOT (1640-1721)**, le fils, a certainement bénéficié de la bonne fortune de son père. Ayant fait ses études à Pont-à-Mousson, il vient également à Paris et y restera après le retour paternel dans la Meuse. Sa réputation médicale est certaine si bien que Louis XIV le nomme tout d'abord « médecin ordinaire » puis « médecin de la Bastille », avec une pension de mille écus. Avoir le droit d'exercer à Paris pour un médecin étranger était un privilège rare et lucratif. Il accompagne, de Paris à Nancy, la jeune duchesse Elisabeth-Charlotte d'Orléans venue épouser le récent duc Léopold, contribuant ainsi à tisser des liens entre la Lorraine et son voisin, parfois envahissant, le royaume de France. De retour en Lorraine, il est nommé par lettres patentes du duc, premier médecin surintendant des eaux minérales de Lorraine et conseiller d'Etat. Il contribue à faire connaître les eaux de Plombières. Antoine et Charles Bagard prendront ensuite sa place. Il est anobli par Léopold et porte alors le nom d'Alliot de Mussey, du nom de sa mère. Il se retire finalement à Bar-le-Duc où il décède en 1721<sup>14</sup>.

*Situé dans la salle de thèse n°2 à proximité de celui de son père, son portrait témoigne de son ascension sociale. Ovalaire, il mesure 67x55 cm. De trois quarts, Alliot pose debout, richement vêtu d'un habit de velours violine, moiré, dont le col est brodé de motifs dorés, laissant entrevoir une chemise brodée. Sa main droite repose sur le haut d'un livre lui-même posé verticalement sur une table, bras qui limite le portrait à la partie basse. Le visage ovalaire est celui d'une personne à un âge adulte, déjà ridé, exprimant une volonté certaine. Il porte une perruque frisée, poudrée, d'époque Louis XIV. Le cadre est de belle qualité, en bois sculpté et doré.*

<sup>14</sup> En 1697 paraît un livre signé par Jean-Baptiste Alliot sur le Traitement du cancer du sein. L'auteur de ce traité a été discuté. Il semble qu'il ait été rédigé par le fils de Jean-Baptiste, Dom Hyacinthe, de l'abbaye de Noirmoutier dont il dirigea l'académie. Ce dernier fonda également une académie à l'abbaye Saint-Mansuy de Toul dont il fut prieur.



**Anonyme** : *Portrait d'Antoine Bagard*  
Musée de la Faculté de médecine

*Une inscription est lisible à l'angle supérieur droit du tableau :*

**nob. Dnus Louis. Joan. Baptist. alliot Leopoldi a Consilus sanctoribus et archiater. obiit ano 1721 :**  
*noble seigneur Jean-Baptiste Alliot conseiller et archiatre de Léopold. Mort en l'année 1721.*

Nous retrouvons à nouveau deux membres d'une famille dont un descendant va s'illustrer (voir infra) au moment du Collège royal puisqu'il s'agit de la famille Bagard.

**Antoine BAGARD (1666-1742)** est né à Nancy. Docteur en médecine, il s'installe dans la capitale ducal jusqu'en 1711. Il va gravir progressivement la hiérarchie qui entoure Léopold : conseiller premier médecin en 1713, conseiller d'Etat en 1722. Quand on sait les créations nombreuses en faveur de la santé des Lorrains, initiées par ce duc, on peut penser qu'Antoine Bagard n'y fut pas totalement étranger. En effet, précédemment anobli (1712), Antoine passe au service et suit à Commercy la duchesse Elisabeth-Charlotte, veuve de Léopold en 1729, chargée de la régence. Nous en avons déjà parlé à propos de Jean-Baptiste Alliot. Cette duchesse, fille de la Palatine, avait hérité de l'embonpoint maternel. Pléthorique, hypertendue, elle avait besoin de plusieurs médecins. Antoine Bagard meurt en 1742 à Commercy sans connaître la réussite de son fils.

*Son portrait, de 81x64 cm, orne l'un des murs de la salle de thèses n°2. Légèrement de trois quarts, en buste, la tête est pratiquement de face. Il porte un costume qui rappelle celui des professeurs de médecine, bien qu'il ne l'ait jamais été. Sur la toge rouge qui semble d'un tissu épais car les plis sont bien marqués, il porte une capeline de fourrure blanche qui masque partiellement le rabat de couleur grise scindé au milieu par un liseré bleu. Le visage est allongé, encore assez jeune, avec une barbe mal rasée ! Le visage est encadré par une perruque imposante, descendant sur les épaules et dans le dos. Le fond est une bibliothèque dont les rayons contiennent de nombreux livres, une tenture de velours en occultant la partie située derrière la tête de Bagard. Le cadre est de belle facture, en bois sculpté et doré.*

Une inscription est lisible à la partie haute :

**Antonius Bagard Leopoldi a consiliis sanctoribus et archiater. aetat 75 obiit anno :** Antoine Bagard conseiller et archiatre de Léopold. Décédé à l'âge de 75 ans en l'an ?

**Charles-Joseph BAGARD (1676-1723)** est le frère du précédent et donc l'oncle du fondateur du Collège royal. A vrai dire, les renseignements le concernant sont peu nombreux. Il est stipendié de la ville de Nancy et doyen des médecins de cette ville. L'inscription qui figure en haut et à droite de la toile, de 67x53 cm, constitue la source principale des renseignements biographiques en notre possession :

**Carol Joseph Bagard medic nanc decanus urbis poliater<sup>15</sup> obiit anno 1723 aet 48 :** Charles Joseph Bagard, médecin de Nancy, doyen, stipendié de la ville mort en l'an 1723 âgé de 48 (ans).

Son portrait qui est voisin de celui de son frère dans la salle de thèses n°2 lui ressemble. En particulier le vêtement est identique, prêtant à confusion avec celui des professeurs. Pourrait-il s'agir de la tenue distinctive de docteur-régent ? Chape rouge, chaperon de fourrure blanche, collet gris discret. Jusqu'au visage qui porte également des traces d'une barbe, moins accentuée cependant que celle de son frère. La perruque poudrée, imposante, est très grand-siècle. Cadre sculpté et doré.



**Anonyme :** Portrait de Charles-Joseph Bagard  
Musée de la Faculté de médecine

<sup>15</sup> Poliater : médecin de ville.



**Anonyme** : *Portrait de Claude-François Allié*  
Musée de la Faculté de médecine

**Claude-François ALLIE (?-1746)** est également médecin à Nancy au temps du duc Léopold qui reconnaît ses mérites en le nommant son médecin ordinaire en l'an 1719 pour « services rendus ». En particulier, il lutte contre les épidémies qui traversent la Lorraine de cette époque. Il devient conseiller en 1727 et finalement doyen des médecins de Nancy. Il meurt en 1746.

*Là encore, ce portrait entouré d'un cadre sculpté et doré, nous paraît comporter des analogies avec ceux des frères Bagard. Il est vrai qu'ils sont pratiquement contemporains. Le buste, de trois quarts, montre un homme dans la pleine maturité et de forte corpulence. Il porte la robe rouge, le chaperon de fourrure, cette fois piqué de points noirs, herminé. Le rabat est mieux visible, rectangulaire à deux pointes de couleur gris-bleu, bordé de blanc. Le visage est ovalaire, témoignant également de la surcharge pondérale. Il est entouré de la même perruque de l'époque Louis XIV retombant sur les épaules et également sur le dos. Ce tableau, mesurant 79x62 cm, est situé dans la salle de thèse n°2.*

*L'inscription suivante est lisible en haut et à droite :*

**Cl. Fr. Allié D M medicorum nanceii decanus obiit an 1746** : Claude-François Allié, docteur en médecine, doyen des médecins de Nancy. Mort l'an 1746.

Le tableau de **Charles MITTIE (?-1770)** est une acquisition récente du Musée grâce à l'Association des Amis du Musée de la Faculté de médecine et de son fondateur et premier président, le docteur Jacques Vadot. Ce tableau aurait été identifié par le doyen Beau et ce sont les descendants de Mittié qui l'ont cédé au musée.



**Anonyme** : *Portrait de Charles Mittié*  
Musée de la Faculté de médecine

Chirurgien du roi Stanislas, Charles Mittié est le fils d'un chirurgien, Thomas Mittié (1690-1770). Il aurait été diplômé un peu avant 1759<sup>16</sup>. Ces deux références permettent de situer sa date de naissance vers 1730. Il est nommé chirurgien ordinaire de Stanislas en 1759 et son activité se déroule auprès des soldats à Lunéville. Il continue d'exercer la chirurgie à Lunéville après la mort de son protecteur en 1766.

*Son portrait, toile peinte de forme ovale - 61x49 cm - est exposé au fond de la salle de thèses n°2. Son cadre est sobre, en bois foncé. Présenté en buste, Mittié porte une veste noire sur un pourpoint de la même teinte. Une cravate dont la dentelle retombe sous le col lui enserre le cou, séparant la plage sombre du vêtement du visage. Celui-ci montre un homme vers la quarantaine, à la mine avenante, la bouche esquissant un léger sourire. Le menton est volontaire. Une perruque poudrée, mi-longue, encadre ce visage amène. Le fond est grisâtre et ne montre aucune inscription. Le tableau a été restauré après son acquisition.*

---

<sup>16</sup> J. Carolus-Curien, op.cit.

### I.3 Les tableaux des enseignants de la Faculté de Pont-à-Mousson et du Collège royal de médecine

#### *Enseignants de la Faculté de Pont-à-Mousson*

Les portraits des enseignants de la période mussipontaine, au nombre de treize, ont fait l'objet d'une étude assez complète de la part du doyen Antoine Beau, ancien conservateur des collections<sup>17</sup> (1951). Le texte nous a servi de référence et sera complété par quelques notions nouvelles. Remarquons que les tableaux que nous possédons sont ceux de la plupart des professeurs ayant exercé à Pont-à-Mousson jusqu'au transfert à Nancy.

Il manque celui de Pierre Haguenier (1628-1631) qui assura l'enseignement de la botanique et de la pharmacie pendant un temps assez court ; celui d'Eustache Malissain (1707-1708), mais qui n'a pas exercé, sa nomination, contestée, s'étant faite par la volonté du duc Léopold. Par contre l'absence de ceux de Guillaume Pacquotte (1698-1723), professeur d'anatomie puis de chirurgie par rachat de la chaire de Malissain, et de François Le Lorrain (1719-1749) est étonnante et nous ne savons comment l'expliquer. Le doyen Beau signale que le tableau de Pacquotte est cité par Le Pois dans son *Histoire des villes vieille et neuve de Nancy*. A-t-il pu disparaître ? Nous reparlerons du tableau du dernier doyen de Pont-à-Mousson, Joseph Jadelot (1724-1768). Aucun portrait ne concerne donc les professeurs de cette Faculté lors de sa translation nancéienne.

Actuellement, une partie des portraits, qui concerne les personnages les plus importants, figure dans la galerie de la salle du conseil, les octogonaux étant dans la salle du conseil elle-même. Les autres sont accrochés, de façon chronologique et homogène, dans la salle de thèses n°1.

Les débuts de la Faculté de Pont-à-Mousson, difficiles comme nous l'avons signalé, ont par contre été reconnus comme brillants.

**Charles LE POIS (1563-1633)** (ou encore LEPOIS, voire LE POIX, Carolus Piso)<sup>18</sup> en est en grande partie responsable. Appartenant à une famille médicale dont plusieurs représentants, précédemment étudiés, étaient au service des ducs de Lorraine, comme ceci était fréquent, Charles est d'abord formé par son père, Nicolas. Mais dès l'âge de treize ans, il est à Paris où il obtient une maîtrise ès arts (1581) avant de s'inscrire à la Faculté de médecine. Il fait ensuite un séjour prolongé à Padoue. Il revient à Paris pour terminer ses études médicales. Il est bachelier en médecine en 1588, licencié en 1590. Mais les difficultés de l'époque l'obligent à regagner la Lorraine sans avoir soutenu sa thèse. Cela ne l'empêche pas d'être nommé médecin du duc Charles III, qui peut ainsi juger de ses capacités. C'est donc lui qui va être nommé docteur régent à la nouvelle Université de Pont-à-Mousson. Cette nomination intervient par lettres patentes du 2 avril 1598, date qui marque la véritable naissance de la branche médicale de l'Université. Il va retourner à Paris pour régulariser sa situation en passant sa thèse de doctorat le 13 mai 1598.

<sup>17</sup> A. Beau : *L'Université de Pont-à-Mousson et les problèmes de son temps. Charles Le Pois et l'enseignement de la médecine au début du XVIIIème siècle*, Presses universitaires de Nancy, 1974

<sup>18</sup> Quand il signe, le premier doyen utilise la forme Le Pois que nous avons adoptée.



**Anonyme** : *Portrait de Charles Le Pois*  
Musée de la Faculté de médecine

Le Pois est un enseignant réputé, attirant les étudiants. La pratique au lit du malade est essentielle. Sa nombreuse clientèle l'aide en ce domaine. Il montre une curiosité pour les disciplines nouvelles, la physiologie encore balbutiante, la confrontation anatomo-clinique par la pratique des autopsies. Il conserve son activité auprès du duc pendant les vacances mais consacre le reste de son temps à ses étudiants. Il publie plusieurs ouvrages dont un traité d'observations médicales : *Selectiorum servationum et consiliorum de praetervis hactenus morbis affectibusque praeter naturam, ab aqua, eu serosa colluvie et diluvie ortis*, qui connaîtra sept éditions successives. Il sera le livre de chevet des étudiants en médecine pendant de nombreuses années<sup>19</sup>.

Anobli par son duc, il reçoit les seigneuries de Champey et de Vittonville. A la mort de Charles III, Le Pois écrit un livre à la mémoire de celui-ci : *Caroli tertii Makapismos seu felicitatis et virtutum Egregio Principe Dignarum Coronae*. La deuxième observation concerne la maladie et la mort du duc lui-même. Sa culture était celle d'un « honnête homme ». Il parlait de nombreuses langues et son dévouement était extrême.

<sup>19</sup> Le doyen Beau a détaillé les nouvelles ouvertures proposées par ce grand médecin dans : *L'Université de Pont-à-Mousson et les problèmes de son temps. Charles Le Pois et l'enseignement de la médecine en Lorraine au début du XVIIème siècle*.

Son décès au cours d'une épidémie de peste noire en est la preuve. Il vient en effet prêter main forte à ses collègues de Nancy en 1633 au cours d'une de ces catastrophes. Il y contracte la maladie dont il va mourir.

*Son portrait<sup>20</sup>, avec un cadre en bois doré et sculpté de 78x61 cm d'ouverture, se trouve dans la galerie de la salle du conseil, à côté de celui de son père. Comme la plupart des toiles de notre collection, il s'agit d'un buste. Le Pois, de trois quarts, porte l'habit des professeurs de médecine. La robe rouge est peu visible. Par contre, un vaste chaperon d'hermine, épais et plissé, lui couvre les épaules. « Ce costume, les professeurs de médecine le devaient à la munificence du cardinal de Lorraine, oncle de Charles III, qui leur avait fait présent de sa robe de cérémonie fourrée d'hermine<sup>21</sup> ». Un collet assez discret, gris-bleu bordé de blanc, lui enserme le cou. Son visage est allongé, avec un front haut, un nez assez pointu - et ce caractère se retrouve dans beaucoup des tableaux de cette période -, une moustache discrète et une barbe pointue accentuent l'ovale du visage. Les cheveux sont longs, tombant en arrière sur les épaules. Un bonnet noir en forme de calotte recouvre le sommet du crâne.*

*Un bandeau, assez large, surcharge la partie basse de la toile. Il donne à lire le texte suivant :*

**DNUS CAROLUS PISO DE CHAMPEL DOC PRIS MEDICUS NANCEIANUS ACADEM !! PONTEDECANUS OBIIT ANNO 1633 AETATIS 70 : Seigneur Charles Le Pois de Champel docteur, premier médecin de l'académie nancéienne, doyen de Pont, décédé l'an 1633 à l'âge de 70 ans<sup>22</sup>.**

Si nous possédons de nombreux renseignements concernant le premier doyen, il n'en est pas de même pour la majorité des professeurs qui ont suivi.

**Toussaint FOURNIER (1544-1614)** mérite toutefois une mention particulière. Il est en effet le premier enseignant de médecine en Lorraine. Les jésuites n'étant pas susceptibles d'enseigner la médecine – non plus que le droit – ces disciplines ne vont apparaître que tardivement. Fournier va obtenir du Père recteur l'autorisation de commencer un enseignement discret à son propre domicile en 1592, comme l'avait fait Guillaume Barclay pour le droit, quelques années avant lui. Il assurera cette charge pendant six années avant la nomination de Charles Le Pois. Finalement Charles III le nomme à son tour professeur par lettres patentes, comme cela se fera pendant un long moment. Il enseigne une quinzaine d'années jusqu'à son décès en 1614.

*Curieusement, nous avons deux tableaux, de 71x63 cm, pratiquement identiques de ce personnage. L'un est dans la galerie de la salle du conseil, l'autre dans la salle de thèses n°2 consacrée aux professeurs de Pont-à-Mousson. Leur qualité est d'ailleurs différente, l'un étant de facture assez nettement supérieure à l'autre, avec un cadre sculpté et doré. Ce dernier provient peut-être de la collection du Collège royal « dont les œuvres sont nettement supérieures à celles provenant de Pont-à-Mousson<sup>23</sup> ».*

<sup>20</sup> Il existe au *Musée Lorrain* deux autres tableaux représentant Charles Le Pois, un tableau peint à l'huile (70x65 cm) où le doyen en costume universitaire est assez ressemblant à ses autres effigies, même si un doute s'est introduit en signalant sur un inventaire qu'il pouvait s'agir de Nicolas Le Pois (1527-1590). L'inscription en haut du tableau à la peinture jaune est bien ND Carolus Piso de Champey<sup>20</sup>, *Henri III a secretis conciliaris et archiater primus huius a facultatis decanus obiit anno 1633, aetatis suae.*

Un autre tableau acquis par le *Musée Lorrain* sur dépôt de la ville de Nancy entre 1884 et 1885, est de meilleure facture ; il ne vient pas directement des hospices ou de la Faculté. Il appartenait à la collection Noël puis à la collection Thiery-Solet et a été donné par J.B. Renault et sa sœur Mathilde. Ses dimensions sont de 44x36 cm ; sur l'inscription à la peinture jaune, on lit Charles Le Pois, et la plaque du cadre confirme Charles Le Pois, seigneur de Champey (1560-1630).

<sup>21</sup> A. Beau, op. cit.

<sup>22</sup> La traduction proposée ci-dessus comporte une certaine incertitude.

<sup>23</sup> A. Beau, op. cit.



**Anonyme** : *Portrait de Toussaint Fournier*  
Musée de la Faculté de médecine

*En buste de trois quarts, Fournier apparaît encore assez jeune, tête nue, le visage imberbe encadré de longs cheveux plus détaillés et abondants dans le tableau que nous attribuons au Collège. Le chaperon d'hermine, rigide sur l'un, épais et mouvementé sur le second, déborde légèrement sur le bandeau dans le meilleur tableau, robe rouge, collet légèrement différent mais gris-bleu bordé de blanc comme celui de Le Pois.*

*Le bandeau, dont la teinte rappelle celle de l'ensemble des tableaux de Pont - à-Mousson, se retrouve sur le tableau le plus triste. Il porte la mention suivante sur laquelle on notera le qualificatif « ordinaire » qui ne se retrouve sur aucun autre :*

**C.D.TUSSANUS FOURNIER PONTIMUSS. FACULTATIS PROFESSOR ORDINARIUS OBIIT ANNO 1614 :**  
*Docteur Toussaint Fournier, professeur de la Faculté de Pont-à-Mousson, ordinaire, mort en l'an 1614.*

**Pierre BAROT**, dont nous ignorons la date et le lieu de naissance, est nommé par Charles III « professeur et lecteur en l'Anatomie, la chirurgie » (sic). C'est une particularité de la Faculté de Pont-à-Mousson d'avoir intégré la chirurgie dans son cursus. Cela lui attirera parfois de nombreux étudiants. C'est peut-être aussi une des causes qui va opposer cette institution au groupement des chirurgiens, qui ne sont pas tous passés par cette voie de qualification. Barot enseigne aussi la botanique. Il exerce de 1602 à 1630. Il fait profession de foi dans les mains du Père recteur, puis dans la chapelle de l'Université dédiée à Saint Nicolas. Ces démarches étaient habituelles. Il devra renouveler ces gestes en 1625 à la suite d'une contestation des juristes. Il meurt en pleine période d'épidémie, contribuant ainsi à désorganiser l'enseignement de sa Faculté.



**Anonyme** : *Portrait de Pierre Barot*  
Musée de la Faculté de médecine

*Son portrait, une toile peinte de 82x63 cm, entourée d'un cadre assez sobre, en bois sculpté et doré, montre un homme à l'allure imposante, tourné de trois quarts vers la gauche. Son costume est identique à celui de ses collègues et montre la même rigidité qui a fait dire de cette série qu'elle était vraisemblablement tardive, posthume, et faite par des artistes au talent relatif. Le costume est celui des professeurs de médecine. Tête nue, cheveux abondants tombant en arrière dans le dos. Le visage ovalaire est assez allongé, la bouche pincée, et une courte barbiche est visible entre la lèvre inférieure et le menton. Il est exposé dans la galerie de la salle du conseil.*

*Sur le bandeau habituel :*

**D.PETRUS BAROT HUIJUSCE FACULTATIS PROFESSOR AB ANN. 1602. OBIIT ANN.1630** : Pierre Barot, docteur et professeur de cette Faculté en l'année 1602. Décédé en l'an 1630.

**Jean LEVRECHON (1606-1635)** vient compléter le premier trio professoral de la Faculté. Meusien d'origine, il est né à Chardogne près de Bar-le-Duc, il fait ses études de médecine à Paris en même temps que Charles Le Pois dont il est l'ami. Il s'agit d'un homme cultivé, « écrivant en prose et en vers dès l'âge de 18 ans, insignis mathematicus », dira Le Pois<sup>24</sup>. Voilà ce qu'il écrit, ce qui témoigne de leur relation. Il n'est donc pas étonnant qu'il ait rejoint le premier doyen dans l'équipe professorale.

*Le petit monde était sans lumière brillante / Mais Le Pois est venu pour être son soleil.  
Phoebus chasse la nue aux rayons de son œil / Lui la sérosité vitreuse et bouillante<sup>25</sup>.*

<sup>24</sup> J. Carolus-Currien, op.cit.

<sup>25</sup> A. Beau, op. cit.



**Anonyme** : *Portrait de Jean Levrechon*  
Musée de la Faculté de médecine

Notons que Levrechon, comme Le Pois, revient en Lorraine avec le seul titre de licencié. Mais lui ne sera jamais docteur en médecine. Il entre au service du Charles III en 1600, ce qui lui vaut d'être anobli l'année suivante. Jacqueline Carolus, dans son ouvrage sur les *Médecins et chirurgiens de la Lorraine ducale*, auquel nous avons emprunté un certain nombre de renseignements, avec son amicale autorisation, signale qu'il fut un père plutôt directif, s'opposant à l'entrée de son fils dans l'ordre des Jésuites. Ce fils ne semble pas rancunier puisqu'il deviendra Jésuite et professeur de mathématiques à l'Université de Pont-à-Mousson. Jean Levrechon décède vers 1635. Aux alentours de 1620, il aurait été responsable d'un nouveau service à la Maison Dieu de Bar-le-Duc, place qu'occupera ensuite son ami Pierre Alliot dont nous avons parlé.

*La toile que nous possédons est un portrait en buste de 81x63 cm. Le cadre est en bois mouluré, peint en beige, comme la plupart des tableaux de la Faculté. Il est accroché aux murs de la salle de thèses n°1. Son costume est le même que celui de ses confrères. Il est nu-tête, avec une chevelure longue et bouclée descendant jusqu'aux épaules. Le visage est assez rond, mais le nez, droit et pointu, rappelle celui de bien des visages de cette série, contribuant à entretenir un doute sur la fidélité de la représentation.*

*Le bandeau habituel porte l'inscription suivante :*

**D.JOANNES LEVRECHON HJUSCE FACULTATIS PROFESSOR AB ANN. 1606. OBIIT ANN** : *Docteur Jean Levrechon professeur de cette Faculté en l'an 1606. Décédé en.*<sup>26</sup>

<sup>26</sup> Cette inscription attribue le titre de docteur à Levrechon, ce qui semble inexact, la date du décès est absente. Il est admis, de façon unanime, que ces inscriptions ont été ajoutées tardivement.



**Anonyme** : *Portrait de René Bodin*  
Musée de la Faculté de médecine

**René BAUDIN ou BODIN (1614-1635)** succède à Toussaint Fournier. Nous ne savons pratiquement rien de lui, sinon qu'il est un des professeurs emporté par l'épidémie de peste de cette période.

*Son portrait situé dans la salle de thèses n°1, le montre de trois-quarts, tourné vers la gauche alors que son visage est pratiquement de face. Toile peinte de 81x63 cm, avec le même cadre sobre. Le costume est celui des professeurs de Pont, le visage est plus allongé avec le même nez rectiligne. Moustache discrète.*

*L'inscription du bandeau est la suivante :*

**D.RENATUS BODIN HUIUSCE FACULTATIS PROFESSOR AB ANNO ... OBIT 1635** : Docteur René Bodin professeur de cette Faculté en l'année ... mort en 1635.

Libellé identique à celui de Levrechon. Cette fois la date du décès est connue alors que la date de nomination ne l'est pas. Ceci permet donc de penser que la réalisation des tableaux et du bandeau qui les accompagne est nettement postérieure, certains détails de biographie étant déjà oubliés.

Nous ne possédons pas le tableau de **Pierre-Claude HAGUENIER**, professeur de 1628 à 1631, disparu également au moment de l'épidémie de peste. Il ne semble pas qu'un tableau ait jamais existé.

Nous n'avons guère plus de renseignements sur **Marc BAROT (1616-1679)** qui succède à son père. A cette date, les charges sont héréditaires et Marc Barot se voit nommé en 1630 par le duc Charles III. Il est chargé de la chaire d'anatomie et de chirurgie. Beaucoup trop jeune, il ne prendra en charge son enseignement qu'à partir de 1641, après avoir soutenu sa thèse devant Jacques Le Lorrain. Il enseignera jusqu'à son décès. La Faculté aura été sans professeurs pendant plus de dix ans, ce qui, associé à la peste, aura amené les étudiants à fuir vers d'autres horizons. La Faculté ne s'en remettra jamais totalement.



**Anonyme** : Portrait de Marc Barot  
Musée de la Faculté de médecine

*Le tableau, avec un cadre en bois sculpté et doré, est une toile de 78x63 cm. Il représente Marc Barot de trois quarts gauche le visage plus de face. Le costume est le même que celui de ses prédécesseurs. Le sujet est encore jeune, son visage allongé. La chevelure est importante, ondulée, retombant en arrière en dessous des épaules. En haut et à droite figure un blason ; « Sous une couronne ducale, d'azur au chevron d'argent et aux trois besants d'or »<sup>27</sup>. Ce tableau comporte deux inscriptions différentes. L'une, en petites lettres, est peinte à la partie haute de la toile. Elle permet de lire :*

**D.MARCUS BAROT HUIJUSCE FACULTATIS PROFESSOR OBIIT ANNO 1679** : Docteur Marc Barot, professeur de cette Faculté, mort en l'an 1679.

*Une seconde incscription, sur le bandeau habituel, reproduit le même texte en le complétant :*

**D.MARCUS BAROT HUIJUSCE FACULTATIS PROFESSOR AB ANN 1641. OBIIT ANN.1679**

A noter un cadre un peu différent en bois doré et sculpté mais dont il n'est pas possible d'affirmer qu'il s'agit du cadre d'origine. La double inscription de ce tableau est également inhabituelle bien que le bandeau rappelle les autres œuvres de cette série.

La nomination de **Jacques LE LORRAIN (?-1657)** se fait en 1641. Il succède à Le Pois et inaugure une lignée qui donnera quatre professeurs à la Faculté. Il va enseigner jusqu'en 1657, date à laquelle il disparaît. Le tableau indique qu'il fut au service (archiatre) de Charles IV. Il sera vice-doyen au côté de Christophe Pillement.

<sup>27</sup> J. Antoine op. cit.



**Anonyme** : Portrait de Jacques Le Lorrain  
Musée de la Faculté de médecine

Le portrait, avec un cadre sobre, en bois mouluré peint en beige, est situé dans la salle de thèses n°1. Mesurant 80x64 cm d'ouverture, il est de la même facture que les précédents. Buste de trois-quarts vers la gauche, habit identique. Le visage est ovale, plus de face, montrant un homme assez jeune et souriant. Une fine moustache souligne la lèvre supérieure. La chevelure est abondante, longue et ondulée, retombant sur les épaules. Sur le bandeau, on peut lire :

**D. JACOBUS LE LORRAIN CAROLI IV DUC ARCHIATER HUJ. FACULT. PROF ET VICE DECANUS AB ANN. 1641. OBIIT ANN.1657** : Docteur Jacques Le Lorrain, archiatre du duc de Lorraine Charles IV, professeur et vice-doyen de cette Faculté en l'an 1641. Mort l'an 1657.

Le tableau qui concerne **Christophe PILLEMENT (?-1691)** semble bien constituer un tournant dans la facture des œuvres de la faculté. Comme le soulignait le doyen Beau<sup>28</sup>, il semble justifié de considérer ce portrait comme authentique étant donné la personnalité du sujet qu'il reflète.

Pillement succède à Baudin en 1648. Nous ignorons où il a fait ses études. Il est nommé doyen par le duc Nicolas François qui en fera le second doyen de la Faculté en 1655. Cette nomination sera confirmée par Louis XIV en 1657. Il va connaître une célébrité internationale en publiant une observation anatomo-clinique encore connue sous le nom du « fœtus mussipontain » : *Observatio singularis Mussipontana fœtus extra uterum in abdomine retenti tandemque lapidescentis* (observation singulière mussipontaine d'un fœtus extra-utérin retenu dans l'abdomen et par ailleurs calcifié). Découverte, à l'autopsie d'une femme âgée, d'un fœtus développé en extra-utérin, directement entre les anses intestinales. Après la mort du fœtus, alors qu'il était déjà bien développé, celui-ci s'est calcifié. Ces observations, fort rares, sont connues sous le nom de *lithopédion*. Les explorations actuelles, radiologie, échographie, permettent leur diagnostic aisément. A cette période, c'était une véritable curiosité qui a fait venir à Pont-à-Mousson des savants de pays divers<sup>29</sup>. Pillement fut anobli en 1666. Il disparaît en 1691. Une pierre tombale à son nom est visible dans l'église Saint-Laurent de Pont-à-Mousson.

<sup>28</sup> A. Beau op. cit., p. 83.

<sup>29</sup> Pillement ne réussit pas à convaincre le célèbre Guy Patin, médecin et homme de lettres parisien, qui traita cette observation, à tort, de fable d'Esopé.



**Anonyme** : Portrait de Christophe Pillement  
Musée de la Faculté de médecine

*Cette toile de 83x64 cm, est particulière. Le portrait en buste est « entouré d'une fausse Marie-Louise peinte, qui encadre le portrait dans un ovale<sup>30</sup> ». Le chaperon qui couvre les épaules est moins important que jusqu'alors (à moins que la complexion « imposante » du sujet le fasse paraître plus court !). L'hermine semble ici particulièrement épaisse. La chape rouge est de ce fait bien visible, laissant apparaître sur le devant la robe noire sous-jacente. Le rabat est plus long, à deux pans symétriques, rectangulaires. La couleur est encore gris-bleu avec un liseré blanc. Le visage est tout à fait particulier. De face, dans la force de l'âge, il va avec la corpulence générale, et l'artiste n'a pas essayé de flatter son modèle. La chevelure, un peu désordonnée, est couverte d'une calotte ronde. L'aspect général est donc original et fait penser, cette fois, à un véritable portrait. Le cadre est celui habituel, sobre, de toute cette série, en bois mouluré peint. Visible dans la galerie de la salle du conseil, une inscription occupe la partie basse sur le bandeau habituel :*

**D. CHRISTOPHORUS PILLEMENT HUIUSCE FACULT. PROF. AB ANN. 1649 ? DECANUS ANN. 1657 ? OBIIT ANN. 1691** : Docteur Christophe Pillement et professeur de cette Faculté en l'an 1649, doyen en 1657, décédé en l'an 1691.

<sup>30</sup> J. Antoine op. cit.



**Anonyme** : *Portrait de Joseph Le Lorrain*  
Musée de la Faculté de médecine

**Joseph ou Jacob LE LORRAIN** - selon les sources - (**?-1721**) succède à son père. Il aurait suivi le duc Charles IV dans ses campagnes militaires. Nommé professeur par Louis XIV, en 1691 selon le doyen Beau, alors que le tableau donne la date de 1692. Sa nomination est confirmée au retour de Léopold dans son duché. Anobli en 1718, il démissionne l'année suivante, de sa charge qui sera reprise par son fils François.

*Son portrait se trouve dans la salle de thèses n°1, entouré du même cadre sobre en bois mouluré. Peinture à l'huile, sur toile, de 82x66 cm, le professeur est représenté en buste de trois quarts, tourné vers la gauche, le visage étant un peu plus de face. Le costume est celui attaché à son rang. Le chaperon est ample, ne laissant apparaître la toge qu'à l'angle inférieur droit de la toile. Quatre nœuds de ruban noir, en forme de V inversé, ferment la partie basse, le haut étant caché par un rabat nettement plus étendu que chez les premiers professeurs que nous avons étudiés. De forme rectangulaire, sa teinte est grise avec un liseré blanc. Le visage est assez rebondi, jovial, bienveillant. Une fine moustache souligne la lèvre supérieure. La perruque est imposante, « grand siècle », descendant en avant sur la poitrine.*

*Inscription habituelle :*

**D. JOSEPHUS LELORRAIN HUIJ.FACULTATIS PROFESSOR AB ANN.1692 ? ABDICAVIT ANN.1719 OBIIT ANN.1721** : Docteur Joseph Le Lorrain, professeur de cette Faculté en l'an 1692, ayant abdiqué en 1719, mort en l'an 1721.

De **Nicolas GUEBIN (?-1720)**, nous savons peu de choses. Succédant à Marc Barot, perpétuant ainsi l'enseignement de la chirurgie dans la faculté, il vient épauler Pillement qui s'est retrouvé seul pendant quelques années, ce qui, à nouveau, n'a pas amélioré le renom de la Faculté lorraine. D'abord nommé en 1655 « jardinier simpliste » de la Faculté, celle-ci possédant un jardin botanique - important à cette époque pour le traitement des malades -, Guebin est autorisé à donner des cours par le recteur (1680), enseignement de l'anatomie, de la chirurgie et de la botanique. Il sera nommé l'année suivante par lettres patentes signées de Louis XIV et se voit confier la responsabilité de doyen à partir de 1691. Au retour du duc Léopold en 1699, il est confirmé dans ces charges. Il quittera toute activité en démissionnant en 1720. Il aura donc eu une carrière prolongée. Il disparaît au cours de la même année.



**Anonyme** : *Portrait de Nicolas Guebin*  
Musée de la Faculté de médecine

*Son portrait, en buste, de 79x64 cm, est situé dans la galerie de la salle du conseil. En habit de professeur de médecine, cette peinture sur toile est assez soignée. Grand chaperon d'hermine laissant entrevoir la toge rouge à la partie inférieure ; il est fermé en avant par trois nœuds de tissu de couleur noire en forme de V renversé. Le rabat est comparable à celui de Pillement, peut-être plus long encore, mais la chevelure, abondante, frisée, et qui descend bas sur la poitrine - une perruque grand-siècle - le masque latéralement. Le visage, ovalaire, montre une bouche assez petite. On notera également un pouce de la main gauche anatomiquement assez curieux. Cette main semble tenir un objet non identifié. Le cadre est en bois sculpté, doré, bordé d'une baguette sur ses bords internes. Il existe à nouveau deux inscriptions sur ce tableau. Celle du bandeau, postérieurement ajoutée, donne à lire le texte suivant :*

**D. NICOLAUS GUEBIN HUIJ.FACULT. PROFESSOR AB ANN.1681. DECANUS ANN. 1692 ; OBIIT 24 OCTOB. ANN.1720** : Docteur Nicolas Guébin, professeur de cette Faculté en l'année 1681, doyen en 1692. Décédé le 24 octobre 1720.

Cette inscription reprend, semble-t-il, une autre identique qui se trouve, mais fortement effacée, à la partie haute de la toile.

A partir de 1698, sur décision du duc Léopold, les nominations des professeurs ne seront plus le fait du prince, mais se feront sur concours, annoncés publiquement : Charles IV avait nommé doyen de la Faculté, en 1662, son chirurgien **Jacques MOUSIN**, ce qui souleva une protestation vigoureuse du corps professoral. Mousin n'exercera pas sa charge et démissionnera peu après. Cette opposition se renouvèlera, cette fois contre Léopold, lorsqu'il veut que la Faculté décerne le titre de docteur, sans examen, à son premier chirurgien **François-Eustache MALISSAIN**. La Faculté s'incline de mauvaise grâce et Malissain occupe une chaire de Chirurgie créée pour lui. Il ne l'occupera qu'une année, après laquelle il donne sa démission.



**Anonyme** : *Portrait de Maurice Grandclas*  
Musée de la Faculté de médecine

Comme nous l'avons signalé, le tableau de **Guillaume PACQUOTTE (1698-1723)** manque à la collection, alors que dans son *Histoire des villes vieille et neuve de Nancy*, Lionnois signale son existence dans les collections de l'Université avant la Révolution. Nous ignorons ce qu'il est devenu. Pacquotte ayant racheté la chaire de Malissain, enseigne donc l'anatomie et la chirurgie.

Même absence de tableau concernant **François LE LORRAIN (1719-1749)** qui succède à son père. Nommé par le duc Léopold, il occupera son poste pendant trente années avant de donner sa démission en 1741.

**Maurice GRANDCLAS (1689-1757)** est né à Châtel-sur-Moselle. Il fait ses études de médecine à Pont-à-Mousson, passant sa thèse en 1714. Il est nommé professeur en 1720, prenant la succession de Nicolas Guebin. Il est rapidement doyen (1723). Sa carrière sera longue puisqu'il reste en activité jusqu'à son décès en 1757. Cette longévité n'est pas sans entraîner quelques critiques sur sa gestion des affaires, en particulier par celui qui lui succédera, Nicolas Jadelot. Il avait été anobli en 1731.

*Son portrait, accroché dans la salle des thèses n°1, est à nouveau de qualité relative. En buste de trois quarts, de 76x61 cm, cette peinture montre un homme à un âge déjà avancé. Le visage est allongé avec un front assez haut. La perruque est poudrée de type Louis XV. L'habit est assez habituel avec un chaperon fermé par trois nœuds en forme de huit et faits cette fois par un cordon arrondi de couleur noire. Le rabat est rectangulaire, également noir, bordé d'un liseré blanc d'aspect très ecclésiastique. Le cadre en bois mouluré est ici peint en beige. Le bandeau porte l'inscription suivante :*

**MAURICIUS GRANDCLAS HUIJ.FACULT.PROF.AB.ANN.1720 DECANUS ANN.1723. OBIIT 15 JUN.1757 AETATIS 68** : Maurice GRANCLAS professeur de cette Faculté en l'an 1720, doyen en 1723. Mort le 15 juin 1757 à l'âge de 68 ans.



**Anonyme** : Portrait de Christophe Henri Le Lorrain  
Musée de la Faculté de médecine

**Christophe Henri LE LORRAIN (1713-1755)** est le fils de François. Il succède à son père dont il est d'abord l'adjoint (lettres patentes de la duchesse Elisabeth-Charlotte en 1737). La démission de son père lui permet d'être nommé en décembre 1741. Il restera en activité jusqu'à son décès, le 17 décembre 1755. *Egalement visible dans la salle des thèses n°1 ; le portrait est en buste, de trois quarts, vers la gauche, le visage restant de face. Le costume est identique à celui des prédécesseurs récents : toge rouge visible sous le chaperon d'hermine fermé par deux nœuds en huit faits d'une sorte de cordelière noire. Rabat rectangulaire à liseré blanc. Cette toile de 78x60 cm est dans un cadre de bois mouluré peint en beige. Le visage est assez fin, avec un front imposant. Une perruque poudrée, assez courte, encadre ce visage assez expressif et qui pourrait être représentatif. Il est loisible de lire le texte suivant sur un bandeau :*

**D.CHRISTOPH. HENR. LE LORRAIN HUIJ.FACULT.PROF. AB ANN.1741, OBIIT 26 JUL. 1755, AETATIS 42**  
*Docteur Christophe Henri Le Lorrain, professeur de cette Faculté en l'an 1741, décédé le 26 juillet 1755, à l'âge de 42 ans.*

**Pierre PARIZOT (1726 ?-1763)** - parfois écrit PARISOT - succède au précédent. Nous savons bien peu de choses de ces derniers professeurs en dehors de l'inscription qui figure sur leur tableau. Il décède jeune encore, sans que nous en connaissions la raison.

*Son portrait, visible en salle de thèses n°1. Entouré par un cadre en bois mouluré, peint en beige, il mesure 78x61 cm d'ouverture. Parizot est représenté en buste de trois-quarts, orienté vers la gauche, la tête restant de face. Pas de particularités sur le costume, qui est cependant exécuté avec une certaine finesse, comme en témoigne la fermeture originale du camail par des pompons noir, semble-t-il, et une manchette de dentelle habillant le poignet droit. La main de ce même côté repose sur un livre fermé placé verticalement devant la poitrine. Le visage est fin mais assez large, encadré par une perruque poudrée Louis XV. L'inscription inférieure est la suivante :*

**D.PETRUS PARIZOT HUIJ. FACULT. PROF. AB ANNO 1756. OBIIT 3 JUN. ANN. 1763. AETATIS 37** : *Docteur Pierre Parizot, professeur de cette Faculté en l'an 1756. Décédé le 3 juin de l'année 1763 à l'âge de 37 ans.*



**Anonyme** : *Portrait de Pierre Parizot*  
Musée de la Faculté de médecine

**Joseph JADELLOT (1700-1769)** est le dernier doyen de la Faculté de médecine à Pont-à-Mousson.

Son tableau son n'est pas la propriété de la Faculté de médecine, mais celle du *Musée Lorrain* qui en a fait l'acquisition, en même temps d'ailleurs que celui de son épouse. Le doyen Beau a consacré à ce sujet un long article auquel nous emprunterons sa description :

Né à Dieuze d'un père jusqu'alors apothicaire, Jadelot habite à Pont-à-Mousson en 1718, son père s'étant reconverti pour permettre à ses enfants de faire plus facilement leurs études. Il va les mener en compagnie de Charles Bagard, le futur fondateur du Collège royal de Nancy auquel il va être amené à s'opposer<sup>31</sup>. Ayant gravi les échelons, il soutient sa thèse de doctorat en 1724. Le décès de Pacquette lui permet de passer le concours deux mois après. Sa nomination est confirmée par le duc Léopold. Il enseigne d'abord l'anatomie, puis plus tardivement la médecine, la chirurgie et la botanique. C'est dans celle-ci qu'il va exceller, redonnant son lustre au jardin de Pont-à-Mousson, aidé en cela par Marquet. Il revendique cette spécialisation ce qui va l'opposer à son doyen Grandclas, auquel il reproche son manque de pugnacité en face des médecins de Nancy. Il ne pourra rien contre la création du Collège royal, puis contre l'association de la Faculté avec celui-ci. Devenu doyen en 1757, il va se trouver confronté à des conflits incessants de protocole où le Collège prend peu à peu la prééminence sur la Faculté. Finalement, la mort de Stanislas et le rattachement de la Lorraine à la France, entraînent le transfert de la Faculté à Nancy. Le doyen Jadelot préfère démissionner plutôt que de se rendre à l'ennemi. Il décède peu de temps après.

<sup>31</sup> De nombreuses sources situent la formation médicale de Bagard à Montpellier et non à Pont-à-Mousson.



**Philippe Dupuy** : *Portrait de Joseph Jadelot*  
Musée Lorrain, Nancy

*Le portrait dont nous donnons ici la reproduction représente Joseph Jadelot dans la force de l'âge. Son exécution (avant 1746) dénote un artiste d'un certain talent, aussi bien par la qualité du métier que par la vivacité des couleurs. Il est d'une classe nettement supérieure à la série des portraits que conserve l'actuelle Faculté de médecine de Nancy. Jadelot y est représenté en costume officiel, revêtu de la robe de soie rouge et du chaperon d'hermine fermé en avant par une série de nœuds de ruban noir et surmonté d'un rabat fait d'une étoffe qui laisse apparaître l'hermine. Ce costume officiel est exactement semblable à celui des professeurs de la même époque dont nous avons conservé les portraits. Le professeur porte la perruque bouclée blanche assez courte et poudrée. La fente de la robe laisse apparaître la manche de la veste de satin noir du rebord de laquelle s'échappe une dentelle de chemise blanche très finement détaillée. Les traits du visage sont déjà un peu empâtés et hauts de couleur, le délié de la main qui repose sur un livre est traité avec un art très sûr...*

L'authenticité du tableau ne fait aucun doute. Au dos figure l'inscription suivante : M. Joseph Jadelot, conseiller médecin du Roy, doyen des professeurs de la Faculté de médecine en l'Université de Pont-à-Mousson, mort le 18 février 1769, âgé de 69 ans. Dupuy fecit.

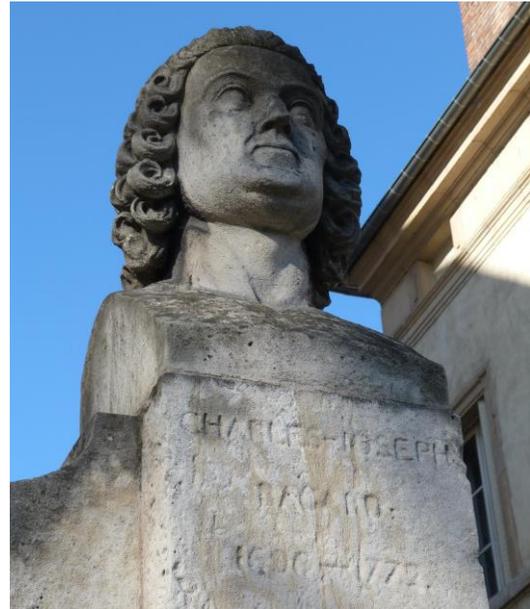
Cette peinture qui dénote dans son exécution d'incontestables qualités, est l'œuvre d'un artiste mussipontain : **Philippe Dupuy**. Portraitiste officiel, Dupuy fut successivement le premier peintre du duc Léopold, puis le peintre ordinaire de S.A.R. Madame, et enfin le peintre ordinaire du roi Stanislas. Ses toiles qui nous ont été conservées justifient pleinement ses différentes fonctions puisque nous trouvons presque exclusivement des portraits de la famille ducale de Lorraine, Léopold, Elisabeth-Charlotte d'Orléans sa femme, et bon nombre de leurs enfants. Plus tard (1737), il exécuta le portrait du roi Stanislas. Il meurt à Vienne en 1751.

## ***Collège royal des médecins de Nancy***

Deux tableaux se détachent de cet ensemble par leur qualité et par les personnages représentés qui ont joué un rôle essentiel dans la création du Collège royal.

Le premier est celui de **Charles BAGARD (1696-1772)** qui appartient à une famille médicale dont plusieurs membres ont été au service des ducs de Lorraine (nous en avons parlé précédemment). Charles Bagard naît à Nancy le 2 janvier 1696. Son père, Antoine, médecin du duc Léopold, joue de son influence pour le faire nommer médecin de l'hôtel du duc à l'âge de quinze ans. Ses études à Montpellier sont brillantes et, de retour à Nancy, il est nommé médecin à l'hôpital Saint-Charles puis à l'hôpital Saint-Julien. En 1721, il devient médecin ordinaire du duc Léopold. Il le sera également de Stanislas. Bien en cour, médecin réputé, il est nommé médecin-chef de l'hôpital militaire (1734). Connu pour ses travaux sur la variolisation, sur les eaux minérales vosgiennes, en particulier celles de Contrexéville, il est surtout celui qui, prenant la tête du corps des médecins de Nancy, obtient la création du Collège royal. Stanislas le nomme président et il est le premier à exercer cette fonction. Parfois considéré comme autoritaire, il mena cette institution de main de maître, le Collège occupant une partie des bâtiments de la place Royale (actuellement musée des Beaux-Arts sur la place Stanislas). En même temps il développe un jardin botanique encore partiellement visible rue Sainte-Catherine.

La façade du Palais de l'Université<sup>32</sup>, devenue Faculté de droit et de sciences économiques, est décorée de statues, médaillons et bustes de personnages illustres. Parmi eux, figure le buste de Bagard.



*Charles Bagard*

Portrait anonyme, Musée de la Faculté de médecine

Sculpture anonyme, Faculté de droit

*Son tableau dont l'auteur est inconnu est situé dans la galerie de la salle du conseil : en buste, pratiquement de face, il est vêtu d'une robe rouge recouverte d'un chaperon d'hermine, col gris sans pans ni pointes, bordé d'un fin liseré blanc qui rappelle le vêtement des professeurs de la Faculté, (ce qu'il*

<sup>32</sup> Le Palais de l'Académie, place Carnot, (devenu Palais de l'Université) fut inauguré en 1862 et construit d'après les plans de l'architecte Prosper Morey (1805-1886).

n'était pas). Il est vrai qu'il représentait le Collège et prenait part à nombre des activités de celle de Pont-à-Mousson : nomination des professeurs, soutenance des grades, des thèses, examens divers. Il porte le collier et la croix de chevalier de l'ordre de Saint-Michel. Le fond du tableau de 79x63 cm, représente un paysage architecturé, peut-être le pavillon de la place royale. Le cadre est en bois sculpté, doré. Un large bandeau inférieur contient un texte abrégé en latin, dont la transcription totale nous échappe :

**CLAR. ILLUSTR. NOB VIRO. D. CAROLUS BAGARD R. ORD. EQU. R. PARCH R. S. NANCY.S.S.**  
**QUOD REG. MEDIC .NANC .COLLEG .INSTITUEND. COGITAVIT. SUASER. ET CURAVERIT.**  
**QOD EID. INSTITUTO MORIBUS .INGENIO. SCRIPTIS .DIGNITATE. AB INITIO PRAEFUERIT.**  
**QUOD HORT. BOTANIC. REG .EMPT SUMPTIBUS. PROPRIIS .DITAVIT.**  
**HOC GRATI ANIMI MONIMENT ORDO SALUB. MEDIC NANC .**  
**nat 2. Janv. 1696 P.P. AN1775 mort.7.Xbre.1772<sup>33</sup>**

Le second tableau est celui de **Casten (Chrétien) RONNOW (Rönnow) (1700-1787)**. Ce médecin suédois arrive en Lorraine dans les bagages de Stanislas comme médecin du couple. Son parcours est déjà riche, car, après une carrière de chirurgien, il reprend des études qui le mèneront en Suède, Danemark, Allemagne avant qu'il ne soutienne sa thèse devant la Faculté de Reims. Bagard et Rönnow, proches l'un de l'autre, vont unir leurs efforts pour obtenir la création du Collège. Ils auraient mieux aimé le déplacement de la Faculté de Pont vers la capitale du duché, mais Stanislas ne fera jamais rien à l'encontre des Jésuites.



**Jean Girardet : Portrait de Casten Rönnow**  
Musée de la Faculté de médecine

<sup>33</sup> Mort 7 Xbre. 1772 : inscription postérieure au tableau qui aurait donc été réalisé du vivant de Bagard.

.Rönnow soutient et conseille Bagard tout au long de sa présence en Lorraine, comme en témoignent quelques courriers qui figurent dans les collections du Musée de la Faculté de médecine. Son tableau est situé à côté de celui de Charles Bagard. A la mort de Stanislas (1766), il quitte la Lorraine pour rejoindre la Suède où il décède en 1787.

*Le tableau de 79x61 cm est assez remarquable. Entouré d'un cadre doré et finement sculpté de 97x70 cm, il montre Rönnow en buste pratiquement de profil, la tête étant de trois quarts regardant l'observateur. Il est coiffé d'une perruque blanche bouclée. Sa main droite repose sur un livre. Il porte un costume foncé avec une chemise à jabot en dentelle blanche, une écharpe. Il porte la croix de l'Ordre Royal de l'Etoile du Nord dont il a été fait chevalier par Gustave III de Suède en 1766, ce qui permet de dater le tableau au moment ou peu après son départ de Lorraine. Une draperie constitue l'arrière-plan. On devine une grande colonne qui peut évoquer le bâtiment qui a hébergé le Collège royal sur la place royale. Dans l'angle supérieur droit de la toile, on voit les armoiries qui lui furent données par le même roi de Suède.*

Ce tableau est attribué à **Jean Girardet (1709-1778)**. Né en Lorraine et formé à Nancy par Claude Charles, portraitiste attitré du Roi Stanislas et de sa cour, Girardet a laissé de nombreuses œuvres dans la région : tableaux d'inspiration religieuse comme sa *Descente de la Croix* considérée comme son chef-d'œuvre. Il a réalisé une grande partie des peintures des salons de l'hôtel de ville de Nancy. Il semble donc normal de lui attribuer le portrait d'un des personnages importants du duché à cette période. Le Collège royal des Médecins de Nancy est également évoqué par le peintre dans un tableau mythologique représentant Esculape.

Parmi les « agrégés » ou « associés » du Collège qui nous ont laissé leur portrait, nous ne décrivons ici que ceux de François Marquet, Antoine Louis, Adrien Helvetius, Dominique Benoît Harmant et Dominique Laflize. Les autres seront présentés plus loin, car les personnages qu'ils honorent, ont souvent joué un rôle important dans le maintien des structures de l'enseignement médical lors de la période troublée de la Révolution.

**François-Nicolas MARQUET (1682-1759)** peut être considéré comme une victime de la création du Collège royal de médecine. Il s'est d'ailleurs lui-même chargé de se présenter comme tel ! Il fait ses études à Montpellier comme Bagard dont il est l'aîné de quelques années. Médecin réputé et dévoué, il a publié, ce qui témoigne de sa curiosité. On retiendra par exemple une comparaison, très savante, entre le pouls et le menuet utilisant des notes de musique sur leur portée. Par ailleurs botaniste averti, chargé en partie du jardin de la Faculté de Pont-à-Mousson, il a écrit un dictionnaire historique des plantes lorraines. Il arrive au faite de sa carrière en 1752 : il est médecin de l'hôtel de ville de Nancy, doyen des médecins de Nancy. Cette fonction comportait une part honorifique de représentativité, notamment vis-à-vis de la Faculté. La création du Collège va confier ces attributions au président du Collège, donc à Charles Bagard. La réalisation du jardin botanique du Collège royal confiée également à Bagard ne va rien arranger. Malgré sa participation au conseil de ce Collège, il ne pardonnera jamais à son jeune collègue cette frustration, qui aboutira finalement à son exclusion de cette docte assemblée. Cette éviction semble n'avoir été cependant que formelle et ses démêlés avec ses confrères ont laissé des nombreuses traces dans les archives du musée. Marquet avait un penchant certain pour la chicane !

*Son portrait – huile sur toile de 114x76 cm - est localisé dans la salle de thèses n°2. En buste, encore jeune, le visage imberbe, il est coiffé d'une grande perruque Louis XIV qui tombe sur ses épaules et devant sa poitrine. Il porte comme Bagard une toge écarlate sous un chaperon d'hermine, un collet à deux pointes, gris bordé de blanc. Il y a également une grande ressemblance avec la tenue des professeurs de la Faculté. Le cadre est original (114x76 cm), différent de ceux de la collection. A la partie*



**Anonyme** : *Portrait de François-Nicolas Marquet*  
Musée de la Faculté de médecine

*supérieure, deux guirlandes feuillagées encadrent un motif central tandis qu'à la partie inférieure un cartouche médian porte les armes de la famille.*

La présence de ce tableau peut étonner. Mais Marquet avait un gendre, Büchoz, qui est devenu professeur de botanique et a donné des cours au Collège royal ; Büchoz a d'ailleurs fait réaliser une gravure dont nous ne connaissons que la reproduction. Portant l'inscription pl.1 To.V, elle est de forme ovalaire reposant sur un socle où l'on peut lire « Aeterna Manebunt ingenii Monumenta Tui. Buchanan. » (Les traces de ton génie resteront éternelles). L'encadrement porte le texte suivant :

**Nic. MARQUET Doien du Collège royal des Médecins de Nancy, Med. Botaniste de S.A.R.LEOPOLD I, Duc de Lorraine et de Bar, Med. Consultant de l'Hôtel de ville.**

Sous la reproduction, l'inscription partielle suivante : *Au frais de Mr Pierre Joseph Buchoz, médecin ordinaire du Roy de Pologne, agrégé au Collège Royal des médecins de Nancy, gendre de (Marquet. Ne figure pas sur le document en notre possession).* Une autre gravure figure, par contre, dans notre collection. Marquet y semble plus âgé. Sous cette gravure, on peut lire :

**FRANCOIS NICOLAS MARQUET doyen des Médecins de Nancy, le Théophraste de la Lorraine, Né à Nancy en 1687, Mort dans la même ville le 28 May 1759.**

Le tableau d'**Antoine LOUIS (1723-1792)** trouve naturellement sa place ici puisqu'il fut membre associé honoraire du Collège royal des médecins de Nancy. Lorrain d'origine, il fait ses premières armes chirurgicales à Metz. Ses prédispositions incitent La Peyronie à l'attirer à Paris. Il y poursuit des études de médecine et de droit (il deviendra plus tard docteur en droit et avocat à Paris). Chirurgien des armées, il a précocement des états de service importants. Professeur de physiologie au Collège de chirurgie de Paris, chirurgien de La Charité Salpêtrière, prévôt des chirurgiens à deux reprises, il est membre associé de l'Académie de chirurgie en 1746 à 23 ans. Il en deviendra le secrétaire perpétuel pendant une trentaine d'années. Il passe sa thèse de docteur en 1749 sur *De vulneribus capitis*. Il participe à la rédaction des Mémoires de l'Académie royale des sciences, rédige la partie chirurgicale de

l'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert, donne un cours de médecine légale au Collège de chirurgie avec un tel succès que la Faculté de médecine, qui considérait cet enseignement indigne d'elle, demandera finalement la création d'une chaire dans cette discipline. Il est connu aussi pour sa participation à l'expertise de la guillotine. Il suggère de biseauter la lame après des essais sur le mouton et des cadavres humains, d'où le nom de « Louisette » (ou de la Louison pour d'autres !) donné un temps à cet instrument de triste mémoire. Inspecteur général des hôpitaux militaires du Royaume, anatomiste, cet homme restera cependant modeste. Il demandera à être inhumé dans le carré des pauvres après sa mort par pleurésie. Certains ont prétendu qu'il avait été guillotiné mais il semble que ce ne soit pas exact.

*Son tableau -79x63 cm - accroché dans la galerie de la salle du conseil, le représente assis devant son bureau, tenant une plume à la main droite dans une position méditative. Sa main est posée sur des feuilles où il écrit, un coffret rouge, puis encore du papier. A l'arrière-plan, quelques livres. Louis est vêtu d'une veste noire sur chemise à revers de dentelle et jabot. Il porte une courte perruque poudrée et l'ensemble des éléments de cette composition sont typiques du XVIIIème siècle. Sur le cadre doré (101x85 cm) une inscription est lisible sur le bord inférieur :*

**A LOUIS ACAD R CHIR SECRET PERP IN SALUB HALAE MAGDEB & CONSULT PARIS FACULT DOCTOR R C MED NAC SOC HON : A(ntoine) LOUIS secrétaire perpétuel de l'Académie Royale de Chirurgie de Paris, consultant ... docteur de la Faculté de Paris, sociétaire honoraire du Collège Royal de Nancy.**



**Jean-Baptiste Greuze : Portrait d'Antoine Louis**  
Musée de la Faculté de médecine

Ce tableau a été remis au Collège par Louis lui-même à l'occasion de sa réception comme associé. Il est cité par Lionnois (1730-1806) dans son livre sur Nancy, comme figurant, comme celui de Chauliac, dans les tableaux du Collège royal, donc avant 1788<sup>34</sup>. Il en existe un exemplaire identique - copie ou original ? - au Musée de Metz, qui a été attribué à **Jean-Baptiste Greuze (1725-1805)** par Georges Wildenstein, expert réputé.

Peintre connu, né à Tournus, **Greuze** fait ses études à Paris (ateliers de Charles Grandon et Charles-Joseph Natoire). Il devient rapidement populaire grâce à des toiles d'inspiration religieuse, allégorique ou reproduisant la vie des gens de son époque, également par ses portraits. Plus tard il défraie la chronique par des sujets plus libertins. Classé comme peintre « rococo », bon dessinateur, ses portraits sont assez conventionnels mais de bonne facture. Il est quelque peu oublié lors de la tourmente révolutionnaire qui va préférer les sujets antiques. Le tableau de notre musée est un bon exemple de son art.

Louis offrira également au Collège royal un autre tableau, celui de **Guy de CHAULIAC (vers 1297-1368)**. Il orne l'un des murs de la salle de thèses n°2. Guy de Chauliac, médecin illustre, qui a donné son nom à la Faculté de médecine languedocienne, fut un chirurgien célèbre.



**Anonyme** : *Portrait de Guy de Chauliac*  
Musée de la Faculté de médecine

<sup>34</sup> *Histoire des villes vieille et neuve de Nancy, depuis leur fondation jusqu'en 1788*. Jean-Jacques Bouvier (Abbé) dit Lionnois. Tome 2.

Il soigna trois papes en Avignon et son traité de chirurgie - dont il fit une traduction française - *Guidon de la pratique de cyrurgie*, Lyon 1478 - restera utilisé jusqu'au XVIIIème siècle. Il en existe un exemplaire à la bibliothèque universitaire de médecine de Nancy. L'admiration de Louis est donc compréhensible. La donation est attestée par une longue inscription noire sur un bandeau doré à la partie basse du tableau :

**HANC VERAM GUIDONIS A CAULIACO EFFIGIEM REGIO MEDICI. NANC. COLLEGIO DD. ANT LOUIS, Nobilibus Atavis Lothar .Editus, Collegii Soc. Honor. Acad. Reg. Chir. Paris. Secretar. Perp. j u d :** Cette véritable effigie de Guy de CHAULIAC a été donnée au Collège Royal de Médecine de Nancy par Antoine LOUIS, lié à la Lorraine par de nobles ancêtres ?, sociétaire honoraire du Collège de Lorraine, secrétaire perpétuel de l'Académie Royale de chirurgie de Paris, juge.

Le tableau - peinture sur toile de 76x57 cm - représente Chauliac en buste, légèrement tourné vers la droite. Il est assis dans un fauteuil dont on aperçoit un accoudoir. Son vêtement est sombre, limité par un étroit col blanc. Le visage assez allongé est entouré par une barbe blanche mi-longue avec une moustache. Il est coiffé d'une coiffe aplatie, noire. Chauliac tient dans ses mains un livre fermé de couleur rouge sur lequel on peut lire « HIPPOCRATES ». D'autres livres sont sur une étagère en arrière de lui. On peut déchiffrer les noms d' « AVICENNA, GALENUS, ALBUCASI ». Une autre étagère supporte deux flacons de verre renfermant un liquide coloré. Ce tableau pourrait être d'un artiste italien du XVIème siècle, l'inscription étant postérieure et faite à la demande de Louis lui-même<sup>35</sup>. Le cadre est en bois mouluré, sobre mais doré.

Un autre associé du Collège figure dans la galerie de la salle du conseil. Il s'agit de **Jean-Claude Adrien HELVETIUS (1685-1755)** parisien de naissance.



**Anonyme** : Portrait de Jean-Claude Helvetius  
Musée de la Faculté de médecine

<sup>35</sup> Bolzinger, Kolopp : Antoine Louis, chirurgien, ses attaches et ses souvenirs messins. Ed. ANM, 1993.

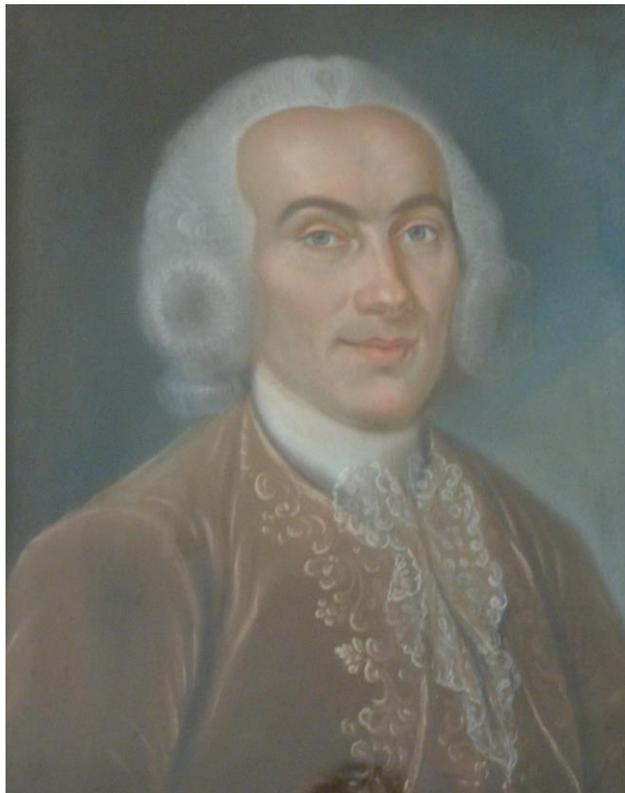
Si on en croit l'inscription qui figure sur son tableau, Helvetius (traduction latine de son nom Schweitzer) est médecin de Marie Leszczyńska, reine de France, de son mari le roi Louis XV, dont il est le conseiller. Conseiller d'Etat, il est membre de l'Académie des Sciences. Son fils Claude Adrien, philosophe, introduit également auprès de la reine de France, est plus connu que lui.

*Sur ce tableau, 95x80 cm, entouré d'un cadre en bois sculpté et doré, Helvetius pose en buste de trois quarts, sa tête restant de face. Il porte une robe noire plissée, avec une cape noire, une cravate de dentelle blanche tranchant sur ce fond sombre. Une perruque grise, ondulée et longue lui descend sur les épaules. Une inscription figure sur le haut du tableau par ailleurs non signé.*

**Joann – Claud. Adrian Helvetius. regis a Sanctoribus consiliis. Regina. archiater hujusce Collegii. Honor. Socius. obiit an 1755 AE71** : Jean – Claude Adrien Helvetius, aux conseils du Roi, archiatre de la Reine et associé honoraire de ce collège. Décédé en 1755 à l'âge de 71 ans

**Dominique Benoît HARMANT (1723-1782)** est aussi un membre éminent du Collège royal de médecine. Son tableau est un pastel. Il appartenait à la collection familiale de M. Berlet, un descendant d' Harmant et a été acquis en 2012 par le Musée grâce à l'Association des Amis du Musée de la Faculté de médecine.

*Le tableau mesure 56x70 cm avec une ouverture de 40x50 cm qui est donc la taille du pastel. Celui-ci est sous verre avec un montage étanche à la poussière. Cadre décoré doré assez beau. Harmant est représenté le buste légèrement tourné vers sa gauche alors que le visage est de face. Il porte un habit de velours brodé, une chemise blanche avec un rabat de fine dentelle. Le visage est régulier avec un arc des sourcils bien dessiné, des yeux fixés sur le peintre, un front haut dégarni, limité par une perruque. Le fond est homogène.*



**Anonyme** : Portrait de Dominique Benoît Harmant  
Musée de la Faculté de médecine

D.B. Harmant appartient à une famille connue à Nancy depuis le début du XVII<sup>ème</sup> siècle et qui a déjà compté plusieurs chirurgiens, plusieurs apothicaires et plusieurs médecins. Son père Louis, médecin diplômé de la faculté de Montpellier, occupe plusieurs fonctions éminentes : médecin des pauvres et médecin ordinaire du duc Léopold. Harmant, né à Nancy en 1723, effectue ses études de médecine à Pont-à-Mousson puis à Montpellier où il soutient sa thèse de doctorat en 1744. De retour à Nancy, il est nommé médecin ordinaire de Stanislas en 1745 ; il entre au Collège royal de médecine à sa création en 1752 - ce qui est normal puisque tous les médecins exerçant à Nancy doivent en être membres - et il devient médecin stipendié, c'est-à-dire médecin des pauvres, en 1756. Il est également médecin de l'hôpital Saint-Stanislas et de l'infirmierie royale. Au Collège royal, il occupe successivement différentes fonctions, en particulier celle de professeur de chimie en 1769, puis celle de président et de directeur du jardin botanique de la rue Sainte-Catherine en 1781. Ses fonctions de médecin stipendié le conduisent à s'opposer à son « employeur », la ville de Nancy, au cours d'un retentissant procès relatif aux exemptions dont doivent jouir les stipendiés. Harmant est reçu membre titulaire de la *Société royale des sciences et belles-lettres de Nancy* en 1752 et il y présente plusieurs communications : *Sur l'économie animale* en 1759, *Dissertation sur l'œil* en 1760 et en 1762, et surtout son célèbre travail *Sur les funestes effets de la vapeur des charbons allumés...* en 1764, ainsi qu'un compte rendu d'un ouvrage de Coste en 1774 et qu'un rapport sur un travail sur les eaux minérales de Lorraine en 1778. Combattif et tenace, certainement orgueilleux, il s'oppose à Nicolas Jadelot, professeur à la Faculté de médecine, au sein de la Société royale, en raison des mauvaises relations qui existent entre les deux institutions, mais aussi à propos des analyses d'eaux et de l'usage du titre de professeur de chimie... La famille a habité rue de la Communauté, puis rue Saint-Dizier. Harmant meurt à Nancy en 1782.

Le *Musée Lorrain* possède le portrait d'un autre enseignant du Collège royal de médecine : **Dominique LAFLIZE (ou La Flize) (1736-1793)**, ainsi que celui de sa femme.



François Senémont : *Portrait de Dominique Laflize et de sa femme*  
Musée Lorrain, Nancy

Fils de Pierre Laflize et d'Anne Claude, Dominique naît à Nancy en 1736 et se fait rapidement remarquer par ses écrits. C'est ainsi qu'en 1770, alors qu'il n'est encore que maître ès arts, il traduit du latin le récent ouvrage (1766) du médecin autrichien Josef-Jacob von Plenck, son contemporain, relatif aux emplois thérapeutiques du mercure, auquel il donne le titre : *Méthode nouvelle et facile d'administrer le vif argent aux personnes atteintes de la maladie vénérienne*. On y a joint une hypothèse nouvelle sur l'action de ce médicament dans les voies salivaires. Il avait déjà publié une *Observation sur une hernie...* . Il soutient à Nancy ses thèses de médecine, le baccalauréat puis la licence en 1770 (il y décrit des fontaines et des puits de Nancy et signale les propriétés médicinales de certaines eaux) et le doctorat en 1771.

Il est ensuite l'auteur d'un mémoire intitulé *Quelle est, dans le traitement des maladies chirurgicales, l'influence des choses nommées non naturelles ?*, qui lui vaut en 1775 un premier prix de l'Académie de chirurgie. Un autre mémoire, *Exposition des règles diététiques relatives aux aliments, dans les maladies chirurgicales*, est récompensé par la même institution en 1779.

Dominique Laflize est reconnu pour son activité de chirurgien mais on ignore s'il en possède les diplômes. A la création du *Collège royal de chirurgie* de Nancy en 1771, il est chargé du cours des « maladies chirurgicales et des opérations qui conviennent à leur cure ». En 1773, au décès de Piérot, il lui succède en qualité de lieutenant du Premier chirurgien du Roi, et de « prévôt perpétuel et honoraire » du Collège. C'est peut-être à la suite de cette nomination de « premier lieutenant » - qu'il conserve jusqu'à son décès - qu'il rédige un *Discours sur les faveurs que Louis le Bien-Aimé a accordées à la Chirurgie et sur les progrès qu'elle a fait sous son règne*. Il succède aussi à Piérot comme responsable du service chirurgical de l'hôpital Saint-Julien situé en ville neuve, entre les rues Saint-Julien et Saint-Georges.

Correspondant de l'Académie royale de chirurgie en 1774, il en est nommé associé régnicole en 1780. Il est encore l'auteur du *Mémoire du Collège royal de chirurgie de Nancy* rédigé à la fin de l'année 1790 en réponse à la demande du Comité de salubrité établi par l'Assemblée nationale et présidé par Guillotin.

De son mariage avec Catherine Masson, Dominique La Flize a deux fils, dont Pierre-Augustin, né en 1760, qui sera le digne successeur de son père. Il meurt à Nancy en janvier 1793, d'une « péripneumonie bilieuse », ayant prodigué aux pauvres, tout au long de sa carrière, tous les secours que ses moyens et ses connaissances lui permettaient d'apporter à leurs maux. Le *Journal encyclopédique ou universel* de février 1793 a publié une liste de ses travaux.

## I.4 Les tableaux des professeurs de la période révolutionnaire

Six tableaux sont représentatifs de cette période troublée. Ils concernent la plus grande partie des personnalités qui ont su sauvegarder un enseignement médical de qualité en Lorraine.

**Jean-Baptiste SIMONIN (1750-1836)** est le premier membre d'une famille<sup>36</sup> dont nous possédons l'ensemble des portraits et qui va marquer pendant un siècle l'enseignement médical lorrain<sup>37</sup>.

Jean-Baptiste Simonin (père), né à Nancy dans une famille non médicale, s'oriente spontanément et très tôt vers la carrière chirurgicale. Après des études brillantes pour lesquelles il reçoit, à 14 ans, un prix de la Société royale des sciences et belles – lettres de Nancy, il suit les enseignements, pendant trois années, tout d'abord de Richard Pierrot, maître chirurgien de Nancy. Ensuite, il passe six années sous la direction de Nicolas Paulet à l'hôpital royal et militaire de Nancy. Il est donc un des premiers à être formé au sein du Collège royal de chirurgie fondé par Louis XV en 1770 (lettres patentes du 29 juin). Il commence ses études, qui seront brillantes, en 1774. Sa nomination comme « Maître en chirurgie de la ville de Nancy » est proclamée à l'unanimité de ses maîtres, en mars 1777. Il prête serment dans les mains de Laflize et se voit rapidement nommé professeur à ce même collège, à la suite de la démission de Garosse (brevet royal du 18 juillet 1778). Il enseigne, comme adjoint de Léopold Robert, les « Principes de Chirurgie ». Simonin est élu en 1782 second prévôt du Collège. Titulaire de l'enseignement des principes de chirurgie jusqu'en 1793, il enseigne aussi l'anatomie dès 1791, effectuant cours et dissections dans la salle des Cerfs du Palais Ducal qu'il a aménagée à ses frais. Le Collège de chirurgie doit cesser toute activité en 1793. Il continue à s'illustrer pendant la période révolutionnaire. Avec Laflize, il rédige pour le comité de Salut Public un mémoire sur l'état de la chirurgie en Lorraine : *Mémoire du Collège Royal de Chirurgie de Nancy* (1790). Il prône la réunion des enseignements de la médecine et de la chirurgie jusqu'alors séparés, rejoignant d'ailleurs l'avis de la Faculté, du Collège royal de médecine et de son rapporteur, l'ancien doyen Nicolas Jadelot.

L'article XXX de la constitution de l'an III permettant « la création d'établissements particuliers d'éducation et d'instruction ainsi que des sociétés libres pour concourir au progrès des sciences, des lettres et des arts », médecins et chirurgiens lorrains se réunissent en une Société de Santé qui se donne pour but de reprendre un enseignement médical. Simonin y donne les cours d'anatomie. Cependant, la diminution progressive des étudiants entraîne la cessation de cette activité dès l'année 1803-1804. Trois facultés viennent d'être autorisées à reprendre leurs enseignements (Paris, Montpellier et Strasbourg) et les étudiants préfèrent les fréquenter pour devenir docteurs en médecine plutôt que simples « Officiers de Santé ». Simonin continue de donner un enseignement privé, imité par d'autres. De Haldat du Lys, Sérrière ont fondé un *Cours d'instruction médicale* que Simonin rejoint en 1809 avec son fils. Il abandonne sa participation vers 1813.

---

<sup>36</sup> La famille de Jean-Baptiste Simonin a fait une donation importante à la bibliothèque universitaire de médecine de Nancy. Le professeur Percebois en a fait l'étude : 16 volumes du XVIème siècle, 44 du XXVIIème, 355 volumes du XVIIIème, des ouvrages du XIXème. *Ex-libris et fers de reliure*. Mémoire de l'Académie Nationale de Metz, 1989, p. 101 à 136.

<sup>37</sup> Frédérique Boulanger : *La famille Simonin (1750-1884) : trois générations et un siècle d'histoire de l'enseignement médical en Lorraine*, thèse méd., Nancy, 2001, et Henri-Victor-André Deloupy : *Le Collège royal de chirurgie. 1771-1793*, thèse méd., Nancy, 1938.



**Anonyme** : *Portrait de Jean-Baptiste Simonin (père)*  
Musée de la Faculté de médecine

*Accrochée dans la galerie de la salle du conseil, cette œuvre est une peinture à l'huile de 87x67 cm, dans un cadre en bois sculpté et doré. Simonin est assis dans un fauteuil dont on devine le dossier arrondi. Les bras croisés, il est devant sa table de travail recouverte d'un velours vert. Une lettre cachetée, un encrier avec plume sont visibles. Le sujet est en costume, avec une veste noire à col relevé et revers fleuri. Il a une chemise blanche avec col montant, fermée par une cravate à gros nœud, également blanche. Son visage ovale montre un front haut. La coiffure à rouleaux nouée sur la nuque par un ruban noir permet de situer le portrait vers 1800-1810<sup>38</sup>. L'arrière-plan est un mur de pierre de taille de gros appareil, soigné. Il existe une signature dans l'angle inférieur droit dont l'interprétation est délicate : C.S. d'après ou C.S. d'après X, - la mention complète étant masquée par le bandeau inférieur ou par une reprise en largeur ? Il pourrait donc s'agir d'une copie. A la partie haute de la toile à droite, une inscription peu visible : J.B.SIMONIN ...*

Sur le bandeau, il est possible de lire :

**J.B.SIMONIN PROFr AU COLLEGE ROYI DE CHIRURGIE DE NANCY 28 7bre 1750 6 Avril 1836**  
**J.B.SIMONIN Professeur au collège royal de chirurgie de Nancy. 28 septembre 1750-6 avril 1836**

<sup>38</sup> J. Antoine, op. cit.



**Charles Paulus** : *Portrait d'Alexandre de Haldat du Lys*  
Musée de la Faculté de médecine

**Charles-Nicolas Alexandre de HALDAT du LYS (1770-1852)** est né à Bourmont en Haute-Marne. Il était de la parentèle de la Pucelle de Donremy par le frère de celle-ci, Pierre d'Arc. Il fait tout d'abord des études de droit à Nancy, avant de devenir chirurgien militaire. Il quitte l'armée après la bataille de Campoformio (1797) pour revenir dans la capitale lorraine. Devant le désert qu'il découvre, il fonde une « Ecole particulière de chirurgie », enseignant l'anatomie, la physiologie et la chirurgie. Il est officiellement reconnu avec son collaborateur Serrière, alors qu'il ne possède aucun titre médical ! Il comble cette lacune devant la Faculté de Strasbourg dès la reprise de l'enseignement en soutenant une thèse de physiologie sur l'effort. Vers 1808, associé aux Simonin, père et fils, au sein de « l'Ecole particulière », il enseigne la chimie, la physiologie et la matière médicale. Il écrit plusieurs ouvrages dont une *Exposition de la doctrine magnétique* (Nancy, 1852). La consécration lui vient en 1822, date à laquelle il est nommé officiellement directeur de l'Ecole de médecine, poste qu'il occupera jusqu'en octobre 1843. Avec quelques collègues, il fait renaître la « Société » fondée par Stanislas qui prendra le nom de *Société libre des Lettres et des Sciences de Nancy*. Il y publie fréquemment, faisant preuve d'un grand éclectisme, reflet de sa riche personnalité qu'il met également au service de la municipalité de sa ville. Il meurt le 26 novembre 1852.

*La toile qui le représente est également dans la galerie - 81x59 cm -, cadre en bois sculpté et doré. De face, il porte le petit costume des professeurs des Facultés de médecine, institué au XIX<sup>ème</sup> siècle : robe en étamine noire avec simarre en satin cramoisi, rabat de baptiste. Il porte sur la poitrine la Légion d'Honneur et les Palmes académiques. En haut, à gauche, le blason de la famille : « d'azur à une épée d'argent garnie d'or soutenant une couronne royale du même et accostée de deux fleurs de lys aussi d'or ».*

*Un bandeau doré peint permet de lire le texte suivant en lettres rondes :*

***Chs Ns Alexe de Haldat Du lys, né à Bourmont, haute Marne, en 1770 ; décédé A Nancy le 26 novembre 1862, secrétaire perpétuel de l'Académie de Stanislas, membre correspondant de l'Institut, directeur de l'Ecole de médecine à Nancy***

La signature de **Charles Paulus (1809–1881)** est lisible. Peintre régional, né à Château-Salins, Paulus était peintre de genre mais aussi portraitiste. Il exposa au Salon de Paris de 1838 à 1848.

**Jean-Baptiste SIMONIN (1785-1870)** succède à de Haldat du Lys à la tête de l'Ecole de médecine.

Issu d'une famille médicale de Nancy dont nous avons commencé de parler, Jean-Baptiste Simonin (fils) bénéficie de l'enseignement paternel et exerce dès 1801 des fonctions chirurgicales dans les hôpitaux civils et militaires nancéiens. Il fait sa formation médicale à Paris et soutient sa thèse sur la rage. Il revient à Nancy où il seconde son père dans ses tâches d'enseignement, bientôt rejoints par de Haldat, Serriere puis Bonfils. A l'Ecole secondaire, il enseigne l'anatomie et surtout la clinique chirurgicale, Neret reprenant l'anatomie. Parallèlement, il remplace son père qui peu à peu restreint son activité : chirurgien aide-major puis major des salles militaires, chirurgien-adjoint puis chirurgien en chef des hospices civils. Son dévouement fait qu'il est porté par ses collègues à la direction de l'Ecole à laquelle il va se consacrer entièrement. Il est nommé directeur honoraire le 29 décembre 1847. Il est correspondant de l'Académie de médecine, membre titulaire de l'Académie de Stanislas. Il aura le temps d'écrire une *Histoire de la médecine en Lorraine*, laissant l'œuvre entreprise entre les mains de son fils Edmond.

*La toile peinte, de 87x66 cm, salle de thèses n°2, entourée d'un cadre doré et sculpté, représente Simonin fils en buste avec, lui aussi, le petit costume des professeurs. Le rabat est en dentelle. Il porte les décorations de la Légion d'honneur et des Palmes académiques modestement dissimulées par la robe. Une inscription à gauche du visage permet de lire : NE en 1785 MORT en 1872.*

Le bandeau habituel précise ces renseignements :

***Le PROFESSEUR J.B. SIMONIN, DIRECTEUR DE L'ECOLE DE MEDECINE et DE PHARMACIE DE NANCY***



**Anonyme : Portrait de Jean-Baptiste Simonin (fils)**  
Musée de la Faculté de médecine



**Eugène Feyen** : *Portrait de François Bonfils*  
Musée de la Faculté de médecine

**François BONFILS (1769-1851)** fait toutes ses études à Nancy. Après une solide formation en lettres et sciences, il commence des études médicales au Collège de médecine de Nancy. Il exerce comme chirurgien de 2ème classe à l'hôpital de Nancy et occupe le poste de responsable du service médical de l'asile de Maréville (1794). Il ne soutient sa thèse qu'en 1802. Il est successivement nommé comme chirurgien de la Maison de secours, médecin chef de Maréville, chef du service de santé des hospices du département de la Meurthe. Il crée un cours d'accouchement pour les sages-femmes à la Maison de secours. Vers 1819, il rejoint le groupe d'enseignement formé par de Haldat, charge confirmée lors de la création de l'Ecole secondaire de médecine où il enseigne l'obstétrique. Membre correspondant de l'Académie de médecine (section chirurgie-1825), il cesse son activité en 1830 au profit de son fils aîné Jean-François, qui meurt prématurément (voir ci-dessous).

*Le portrait est une toile peinte de 79x63 cm dans un cadre sculpté et doré. Il représente Bonfils de trois quarts, tête nue. Homme mûr, son crâne est dégarni, sa chevelure blanc-grisâtre ne persistant qu'à la partie arrière où elle descend assez bas dans le cou. Comme de Haldat, il porte le petit costume des professeurs de médecine. Il est décoré des Palmes académiques. La peinture est naturaliste, très précise, montrant le grain et la transparence de la peau, la finesse de la chevelure.*

*Un bandeau en bas de toile, identique à celui de Haldat, porte l'inscription suivante :*

**Fçois BONFILS, PERE, NE A NANCY LE 27 juillet 1769, DECEDE le 12 DECEMBRE 1857, PROFESSEUR DE L'ECOLE SECONDAIRE DE MEDECINE DE NANCY, MEDECIN EN CHEF DE L'ASILE D'ALIENES DE MAREVILLE ET DE LA MAISON DE SECOURS DE NANCY, MEMBRE DE LA SOCIETE DES SCIENCES, LETTRES ET ARTS DE CETTE VILLE . MEMBRE CORRESPONDANT DE L'ACADEMIE DE MEDECINE DE PARIS ETC...ETC... EUG. FEYEN**

Ce tableau, visible dans la galerie de la salle du conseil, est signé **d'Eugène Feyen (1815-1908)**, artiste également régional puisque né à Bey sur Seille.

**Eugène Feyen** est un élève de Coignet et de Delaroche à Paris où il fréquente l'École des Beaux-Arts. D'abord portraitiste, il peint ensuite des scènes de genre, en particulier de pêche. Il expose de nombreuses fois au Salon de Paris où il reçoit plusieurs récompenses. En 1842, il crée la Société d'Archéologie Lorraine qui sera à l'origine du *Musée Lorrain* actuel.

**Jean-François BONFILS (1798-1831)** est né à Nancy. Son orientation médicale se fait sous la direction paternelle et se poursuit à Paris où il est reçu docteur en médecine en 1819. Revenu rapidement en Lorraine, son père lui transmet peu à peu ses différentes fonctions hospitalières (médecin des aliénés puis médecin-chirurgien- en chef de la Maison de secours). Il commence également une carrière d'enseignant : conservateur au cabinet d'anatomie, préparateur de chimie, suppléant puis titulaire de la chaire d'accouchements (1830). Il donne également des cours de chimie, pratique la médecine légale, poursuit l'enseignement paternel au bénéfice des sages-femmes en même temps qu'il a une activité médico-chirurgicale de ville. Ses publications sont nombreuses. Il décède prématurément.

*Son portrait - peinture sur toile de 81x59 cm, cadre assez simple en bois mouluré - le montre de face légèrement tourné vers la droite. Il porte la robe en étamine noire avec simarre en satin cramoisi, rabat de baptiste. Sur le revers gauche, l'insigne des Palmes académiques. Dans sa main, il tient la toque de velours rouge avec galon d'or. Son visage est un peu émacié. Ce tableau est localisé en salle du conseil.*

*Sur le bandeau de la partie inférieure, on peut lire :*

**Jh Fois BONFILS, FILS AINE, PROFESSEUR A L'ECOLE SECONDAIRE DE MEDECINE DE NANCY ? MEMBRE DE LA SOCIETE DES SCIENCES DE CETTE VILLE ? M&M, MORT LE 28 FEVRIER A L'AGE DE 33 ANS**



**Eugène Feyen** : *Portrait de Jean-François Bonfils*  
Musée de la Faculté de médecine



**Eugène Feyen** : *Portrait de Jean-Louis Bonfils*  
Musée de la Faculté de médecine

**Jean-Louis BONFILS (1804-1845)** est le second fils de François. Il prend la succession de son frère (1831), occupant la chaire des accouchements, des maladies des femmes et des enfants, enseignements qui seront longtemps associés. Il enseigne à l'Ecole secondaire et il préside la Société de médecine juste avant son décès qui survient prématurément en 1845.

*Son portrait - huile sur toile de 78x59 cm, entouré d'un cadre en bois mouluré - le montre en buste de trois quarts. Il est visible salle de thèses n°2. Tourné vers la droite, son visage est un peu plus de face. Il a le costume des professeurs de l'Ecole secondaire comme son frère, et porte sur la poitrine l'insigne des Palmes académiques. Sa toque rouge est partiellement visible, en arrière-plan, posée sur un meuble. Le tableau est signé, comme celui de son père, par **Eugène Feyen**. Nous renvoyons à cette œuvre en ce qui concerne cet artiste.*

**Nicolas BLONDLOT (1807-1877)** est né à Charmes en Lorraine mais c'est à Paris qu'il fait des études médicales brillantes. Major du concours de l'Internat, il se spécialise en chirurgie dans le service du célèbre Dupuytren. Il revient à Nancy pensant pouvoir exercer cette discipline dans le cadre de l'Ecole de médecine. La place étant déjà occupée, il se dirige vers les sciences fondamentales que sont la physiologie expérimentale et la chimie. En 1836, il est nommé professeur de chimie où il succède à de Haldat du Lys. Il sera un des rares professeurs de Nancy à conserver sa chaire dans la nouvelle Faculté issue du transfèrement de celle de Strasbourg. Ses travaux lui valent une réputation certaine : étude de la physiologie digestive (suc gastrique, bile, liquide pancréatique), travaux de toxicologie. Il est lauréat de l'Institut et membre correspondant de l'Académie de médecine. Une longue maladie l'éloigne de son laboratoire et entraîne finalement son décès.



**Eugène Feyen** : *Portrait de Nicolas Blondlot*  
Musée de la Faculté de médecine

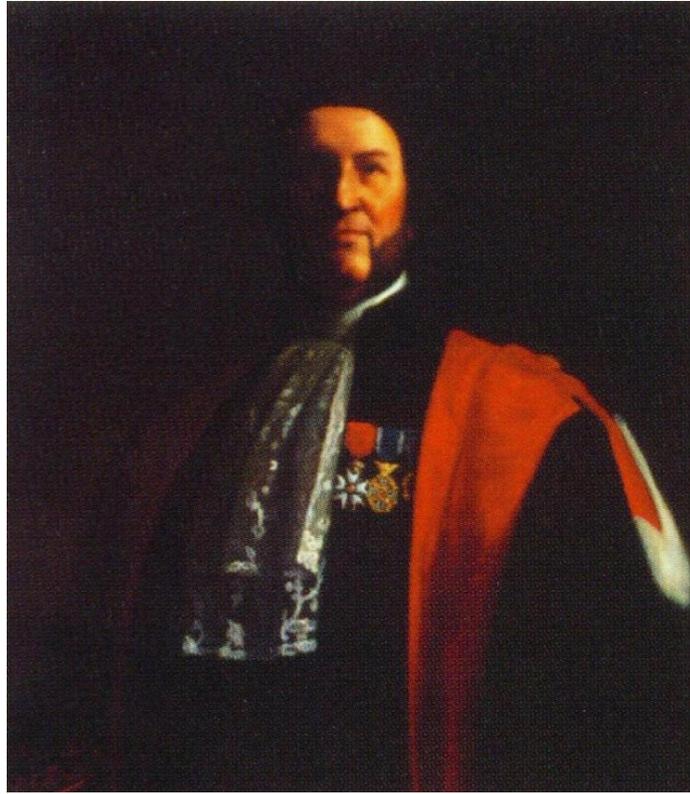
*Son portrait le montre en buste, de face. Huile sur toile de 78x62 cm, cadre sculpté et doré, il est de face, regarde légèrement vers la droite, vêtu de la robe des professeurs de la Faculté de médecine, avec long rabat de baptiste. Il porte les insignes, difficilement visibles, de la Légion d'honneur et les Palmes académiques (à vérifier). Cette œuvre d'excellente qualité n'est pas signée, mais pourrait être attribuée à Eugène Feyen<sup>39</sup>. Elle est visible dans la salle du conseil.*

**Jean-Baptiste Edmond SIMONIN (1812-1884)**, petit-fils et fils des deux Jean-Baptiste (voir supra) est nancéien. Il commence ses études dans cette ville, occupant les fonctions d'externe des hôpitaux et de prosecteur d'anatomie dès 1831. Il fait ses études à Paris, se spécialise en chirurgie. Il est l'élève de Velpeau, de Morel. En 1835, docteur en médecine, il rejoint Nancy où l'attend une carrière brillante : professeur de pathologie et clinique externe, il est titulaire de la chaire de clinique chirurgicale dès 1840. Il est parallèlement adjoint puis chef du service de chirurgie. Il exerce une autorité naturelle et occupe les fonctions de directeur de l'Ecole préparatoire de 1850 à 1872. Il assure les négociations et le transfèrement de la Faculté de Strasbourg bien qu'il sache qu'il devra laisser sa place au doyen de Strasbourg, le professeur Stoltz.

En 1842, il a fondé, avec Lallemand et les frères Parisot, la Société de médecine, société savante d'échanges qui perdurera jusqu'à ces dernières années. Il s'occupe de santé publique, organise les études dentaires. Il veut lutter contre la douleur qui complique l'acte chirurgical et sera un des premiers utilisateurs en France de l'anesthésie, pratiquant des interventions sous éther et chloroforme dès 1847.

---

<sup>39</sup> J. Antoine, op. cit.



**Jules Wielhorski** : *Portrait de Jean-Baptiste Edmond Simonin*  
Musée de la Faculté de médecine

Il est l'auteur d'un ouvrage monumental en quatre tomes : *De l'emploi de l'éther sulfurique et du chloroforme à la clinique chirurgicale de Nancy*. Professeur à la nouvelle Faculté, il est secrétaire perpétuel de l'Académie de Stanislas, membre correspondant de la Société de chirurgie et de l'Académie de médecine. Il est heureux qu'une personnalité aussi exceptionnelle se soit trouvée présente au moment délicat du transfèrement de la Faculté de médecine de Strasbourg vers Nancy.

*La toile qui le représente - 98x79 cm, cadre sobre en bois doré -, montre un personnage imposant. Déplacé récemment dans la salle de thèses n°2, il pose fièrement, légèrement en contre plongée. Il porte la toge, l'habit des professeurs de médecine : robe en satin noir, simarre en soie cramoisie, épitoge sur l'épaule gauche. On peut lire à la partie inférieure du tableau sur un bandeau sombre :*

**J.B.Edmond SIMONIN, Directeur de l'Ecole de médecine, Professeur à la Faculté de Nancy. 1812-1884**

Ce tableau est signé, d'après Sellier, **J. Wielhorski**.

**Jules Wielhorski (1875-1961)**, connu également sous le prénom de Casimir, est un peintre de l'Ecole de Nancy. Il est réputé surtout pour ses réalisations décoratives du style « Art nouveau » un peu partout en France. Il a réalisé le portrait de Simonin à partir d'un tableau de **Charles François Sellier (1830-1882)**, peintre également d'origine nancéienne. Il n'est pas surprenant que celui-ci ait fait le tableau de Simonin car sa biographie nous apprend qu'il a suivi les cours d'anatomie que ce maître dispensait à l'Ecole préparatoire de Nancy. Elève de Leborne et de l'Ecole des Beaux-Arts de sa ville, il fait ensuite un séjour à Paris : atelier de Léon Coignet, Ecole des Beaux-Arts. En 1858, il est pensionnaire de l'Académie de France à Rome. Les musées de Nancy abritent nombre de ses œuvres, mais nous ne savons pas encore si le portrait d'Edmond Simonin en fait partie.

**Léon PARISOT (1815 -1871)** est le frère de Victor. Il appartient à une illustre famille qui donnera quatre professeurs à la médecine lorraine. Léon fait des études brillantes à Nancy. Il s'oriente tôt vers l'anatomie où il occupe les grades de prosecteur, préparateur et chef de travaux. La mort prématurée de son prédécesseur le professeur Larcher, entraîne sa nomination rapide, dès 1849, comme professeur d'anatomie et de physiologie. Parallèlement, il est chef de clinique, puis médecin- chef de l'hôpital Saint-Stanislas, médecin du dépôt de mendicité. Membre fondateur de la Société de médecine, il la préside en 1861-1862, comme d'ailleurs l'Académie de Stanislas. Il inaugure un enseignement d'hygiène. Avec la guerre, il dirige le service des ambulances, mais il décède précocement le 1er décembre 1871.

*Au niveau de la salle du conseil, son portrait n'est pas un des mieux venus : « Toile peinte de forme ovale, mesurant 60x47 cm. Le cadre, en bois doré sculpté, est lui rectangulaire, ouverture 79x63 cm. Portrait très académique, buste d'un homme dans la force de l'âge, aux traits relativement fermés. Le regard, derrière de fines lunettes métalliques est pénétrant. La tête est dégarnie, avec peut-être des favoris sombres<sup>40</sup> ». Une barbe et une moustache sont visibles mais la lecture est gênée par un vernis trop épais. L'œuvre n'est pas signée, l'état est bon.*



**Anonyme** : *Portrait de Léon Parisot*  
Musée de la Faculté de médecine

---

<sup>40</sup> J. Antoine op. cit.

## I.5 Les tableaux des professeurs de la nouvelle Faculté

Une dizaine d'œuvres concerne cette période. Bien qu'elles ne soient pas toujours signées par leur auteur, certaines ne sont pas sans valeur artistique. Trois des professeurs précédemment étudiés ont fait partie des enseignants de l'Ecole préparatoire avant d'être nommés professeurs de la nouvelle Faculté : Nicolas Blondlot, J.B. Edmond Simonin et Léon Parisot. Nous n'y reviendrons pas<sup>41</sup>.

Si nous conservons l'ordre chronologique, la première œuvre est celle de **Léon COZE (1819-1896)**. Son père et son grand-père ont illustré la Faculté de Strasbourg dont ils ont été professeurs et doyens. Le père, Rozier, enseigna pendant 22 ans et fut à l'origine de l'Ecole du Service de santé militaire. Léon fait donc toutes ses études à Strasbourg. Docteur en 1842, puis agrégé, succédant à son père dans la charge d'enseignement puis la Chaire de matière médicale et thérapeutique. Il se spécialise en gérontologie, en même temps qu'il pratique le laboratoire, en particulier en bactériologie sur le streptocoque. A Nancy - où il suit sa Faculté lors du transfèrement, mais avec un regret toujours perceptible pour sa ville - il est chargé d'organiser le nouvel établissement, ce dont il s'acquitte avec beaucoup de dévouement et une grande rigueur. Il prend sa retraite en 1889.



**Jean-Mathias Schiff** : *Portrait de Léon Coze*  
Musée de la Faculté de médecine

*La toile, entourée d'un cadre en bois sculpté et doré, datée de 1907, mesure 50x38 cm. Elle est accrochée dans la salle du conseil. Visible en presque totalité, Léon Coze est assis sur un siège à dossier droit*

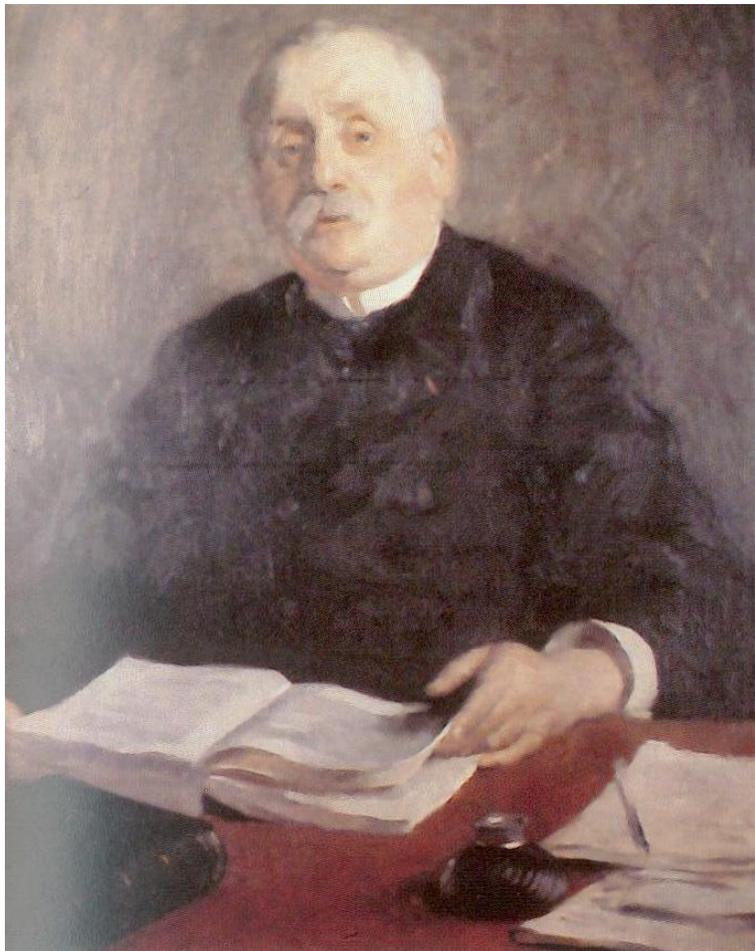
<sup>41</sup> A côté de chaque tableau, nous avons fait figurer, lorsqu'elle existe, la photo du professeur ; les documents proviennent de l'ouvrage *Ceux qui nous ont quittés*, op.cit.

capitoné. Il a les mains croisées sur sa jambe droite croisée. Il est vêtu de la robe classique des professeurs de médecine et porte la Légion d'honneur. Peint à l'âge mûr, ses traits sont reposés, bienveillants. Le regard est légèrement tourné vers la droite.

Le tableau est signé à l'angle inférieur droit de la toile : **J.M. Schiff**.

**Jean-Mathias Schiff (1870-1939)**, né à Rettel (57), après des études à Nancy entre à l'École des Beaux-Arts de Paris où il fréquente l'atelier de Léon Bonnat, célèbre portraitiste de cette époque. De retour à Nancy, il dirige une académie de peinture avec le sculpteur Alfred Finot. Il expose à plusieurs salons locaux et quelques-unes de ses œuvres font partie des collections du Musée des Beaux-Arts de Nancy.

Le tableau qui représente **Hippolyte BERNHEIM (1840-1919)** est certainement l'un des plus connus de la collection. Bernheim, il est vrai, eut une renommée internationale qui a certainement contribué à ce succès.



**Victor Prouvé** : *Portrait d'Hippolyte Bernheim*  
Musée de la Faculté de médecine

Strasbourgeois d'origine, Bernheim fait toutes ses études dans la faculté de cette ville et de façon brillante puisqu'il est agrégé à 28 ans, en 1868. La guerre de 1870 manque d'interrompre une carrière qui s'annonce brillante et qui, finalement, se déroulera à Nancy. Son maître Hirtz étant obligé de quitter ses fonctions pour raison de santé, il se trouve responsable d'une clinique médicale, il a trente-trois ans.

Il le restera jusqu'à sa retraite. Il se fera surtout connaître par sa participation aux travaux sur l'hypnose à la suite du docteur Liebault. Cette « *Ecole de Nancy* » selon l'appellation utilisée par certains, s'oppose au grand Charcot qui régnait sur l'hôpital de La Salpêtrière à Paris. Avec Beaunis, un physiologiste et le juriste Liegeois, tous nancéiens, ils sont les pionniers de la médecine psychosomatique qui leur vaudra la visite du jeune docteur Freud (1889). La curiosité de Bernheim s'adressa à bien d'autres domaines de la médecine. D'autre part il a contribué à l'administration de la Faculté, se passionnant notamment pour les problèmes de l'enseignement supérieur sur lequel il réalisa plusieurs rapports importants.

*Le tableau est une toile peinte – 80x63 cm, avec un beau cadre en bois, sculpté et doré, – réalisée par Victor Prouvé en 1895 - comme l'atteste une inscription portée par le peintre sur le tableau :*

<b>Nancy 8bre 1895 ; Victor Prouvé</b>
----------------------------------------

*Bernheim est assis à son bureau, presque de face. Il a un livre ouvert devant lui ; sur ce bureau revêtu de rouge, un autre livre fermé, des feuilles, un encrier et une plume sont également visibles. Il est vêtu d'un costume croisé sombre, que le peintre a peu détaillé. Le col et les manchettes de chemise tranchent par leur blancheur. Le visage est expressif. Le fond est assez uniforme. Ce tableau est situé dans la galerie de la salle du conseil.*

Cette œuvre a été exposée à plusieurs reprises : Société nationale des Beaux-Arts (Paris, 1896), Société lorraine des amis des arts (Nancy, 1896), « *L'école de Nancy, 1899-1909, art nouveau et industrie d'art* » (Nancy, 1999) « *Les juifs et la Lorraine, un millénaire d'histoire partagée* » (Musée Lorrain, Nancy, 2009). Le musée abrite également un grand portrait photographique en noir et blanc signé de **Barco**, 1910. Une médaille a également été émise au départ en retraite de ce grand médecin.

**Victor Prouvé (1858-1943)** est un acteur essentiel de la vie artistique lorraine. Il fait ses études à Nancy, puis ensuite à l'Ecole des Beaux-Arts de Paris. Son activité va s'adresser à de multiples formes d'expression, peinture où il est connu aussi bien comme portraitiste que comme paysagiste, sculpture, gravure, reliure. Il collabore avec de nombreux artistes de l'Ecole de Nancy. Il sera d'ailleurs le second président de cette école, en 1904, à la mort de Gallé. Plusieurs de ses œuvres sont visibles dans les musées de Nancy ou encore sur des monuments : monument commémoratif de la bataille de Nancy, hôtels de ville de plusieurs villes françaises. Directeur de l'Ecole des Beaux-Arts de sa ville natale, il a fait l'objet de plusieurs expositions dont une, en 2008, au musée des Beaux-Arts.

Le tableau suivant est celui du professeur **Paul SIMON (1857-1939)**. C'est le plus grand par la taille des œuvres en notre possession : 128x95 cm. Il est signé de **J.M. Schiff** dont nous avons parlé à propos du tableau de Léon Coze (voir supra).

Des études brillantes effectuées à Nancy, une thèse consacrée à l'anévrysme de l'aorte, Paul Simon, élève de Bernheim avec lequel il publie un recueil de faits cliniques, est reçu à l'agrégation de médecine en 1886, il a 29 ans. Il occupe la chaire de pathologie interne en 1894. Sa carrière hospitalière se déroule à la Maison de secours mais il est nommé à la tête de la clinique médicale devenue vacante par le décès de son titulaire, le professeur Schmitt. Il est titulaire de la chaire à 37 ans. Excellent pédagogue, il consacre de nombreux travaux à la pathologie interne, à la tuberculose en particulier.

*Son portrait, de facture assez classique, le montre assis dans un fauteuil, les bras reposant sur les accoudoirs. Il tient des gants blancs dans la main droite. Il est vêtu de la robe habituelle des professeurs de Faculté de médecine. Le visage est assez mince, il montre une moustache prolongée latéralement par une barbe taillée en pointe. « L'ensemble est très réaliste : le traitement des mains, la bouche serrée, les*

*yeux lumineux derrière les verres du pince-nez, le modelé de la peau en font un portrait d'excellente qualité<sup>42</sup> ». Le tableau porte à la partie haute l'inscription :*

**Docteur SIMON, Professeur de clinique médicale, 1857-1930**

Avec la signature de l'artiste figure la date de réalisation, 1900. Le cadre en bois sculpté et doré ne manque pas de finesse. L'ensemble est accroché dans la salle des thèses n°2.



**Jean-Mathias Schiff : Portrait de Paul Simon**  
Musée de la Faculté de médecine

Le tableau du professeur **Jean-Paul VUILLEMIN (1861-1932)** mérite également notre attention car il s'agit d'une œuvre qui tranche par son originalité. Son style « années 1900 » est indubitable même s'il n'est pas signé. Il pourrait donc être d'un artiste de l'Ecole de Nancy, sans que l'on puisse identifier un peintre particulier. Cette hypothèse est rendue pratiquement certaine par les orientations scientifiques de Vuillemin qui l'ont vraisemblablement amené à entrer en contact avec les artistes de cette Ecole. En effet, dès son plus jeune âge, grâce à son grand-père maternel et à ses parents, il reçoit une formation très solide en botanique dont on sait la place qu'elle tient dans le discours de l'école artistique nancéienne de cette époque<sup>43</sup>.

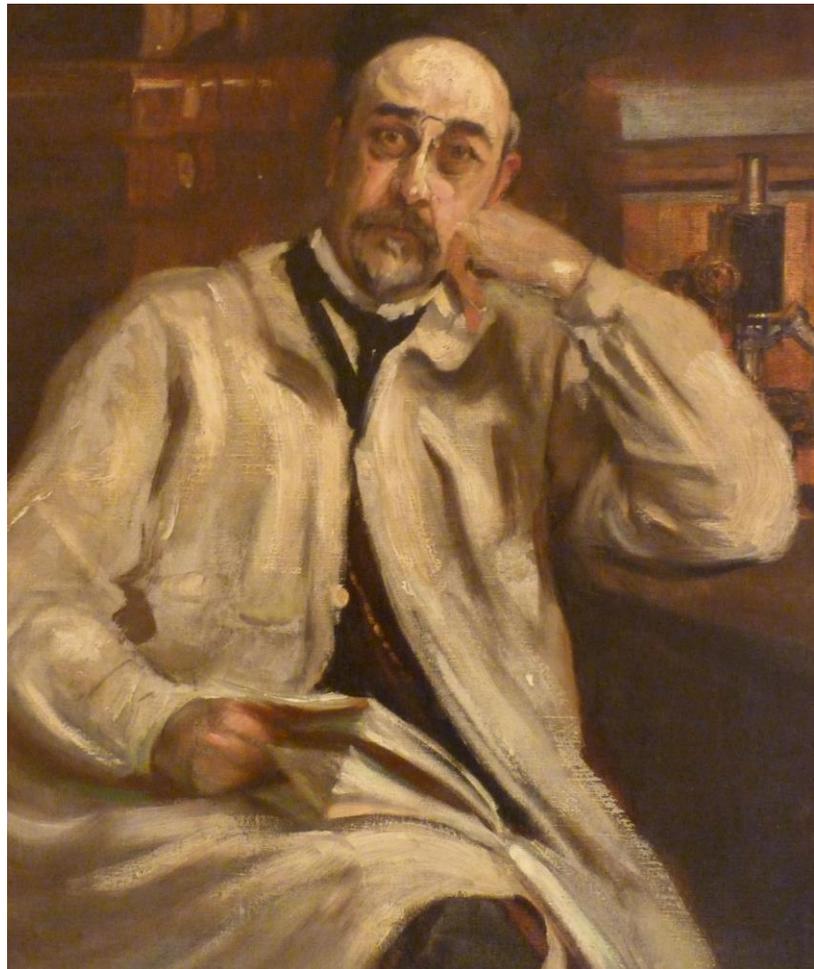
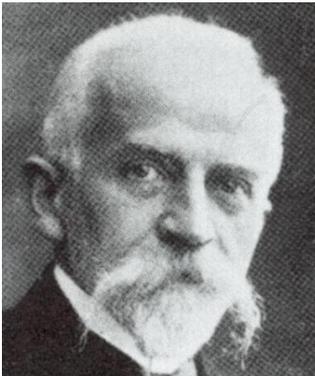
Après des études secondaires à Epinal, Vuillemin commence sa médecine à Nancy où ses connaissances botaniques sont rapidement reconnues et utilisées. Il est « aide d'histoire naturelle » à 19 ans, nommé

<sup>42</sup> J. Antoine, op. cit.

<sup>43</sup> On pourra lire l'article très documenté que le professeur Gilles Percebois lui a consacré et la thèse de Denise Bechtold intitulée : *Aperçu sur la vie et l'œuvre mycologique de Paul Vuillemin*, Nancy 1993.

sur concours, puis préparateur l'année suivante. Membre de la Société des Sciences de Nancy dès 1882, son ascension est rapide. Ses productions scientifiques sont nombreuses dont un volume de *Biologie végétale* en 1888. La mycologie retient particulièrement son attention. Il a naturellement passé sa thèse de docteur en médecine, mais aussi de docteur ès-sciences. Il doit patienter quelques années avant qu'un poste d'agrégé ne se libère en histoire naturelle médicale, ce qui ne comble pas totalement ses vœux en l'obligeant à réorienter momentanément sa carrière. Sa réputation scientifique dépassera les frontières. Il est le créateur du mot antibiotique qui aura un succès certain quelques décennies après lui. Le chercheur A. Klein<sup>44</sup> qui lui est apparenté, a résumé cette préscience dans un article paru dans *l'Est républicain* : « Le parasite vise moins à profiter de son hôte pour finalement le détruire (antibiose) qu'à s'allier avec lui pour favoriser un équilibre profitable à tous (symbiose) »,... ce qui amenait Vuillemin à s'interroger sur l'intérêt médical d'étudier ces phénomènes symbiotiques et antibiotiques. En France, il est élu membre correspondant de l'Académie des sciences, dans la section botanique. Il a publié plus de 300 communications et plusieurs ouvrages d'enseignement.

A son départ, alors que sa santé est quelque peu chancelante, il reçoit son portrait dessiné par **Emile Friant**, dont un exemplaire fait partie de la collection du musée<sup>45</sup>.



**Anonyme** : *Portrait de Jean-Paul Vuillemin*  
Musée de la Faculté de médecine

<sup>44</sup> Klein : *Jean-Paul Vuillemin, inventeur nancéien de l'antibiotique*.

<sup>45</sup> Voir le chapitre sur les œuvres dessinées et gravées.

*En comparant le dessin au tableau, il semble qu'un certain nombre d'années se soient écoulées et que le portrait ait pu être fait vers 1910-1920. Il s'agit d'une toile peinte de 98x79 cm, dans un cadre en bois assez simple. Vuillemin est assis dans son laboratoire, en costume protégé par une blouse blanche légèrement entrouverte sur le devant. Il tient, de la main droite, un livre ouvert sur ses genoux. Son bras gauche, replié et appuyé sur le bureau, soutient sa tête. Des rayonnages contiennent des livres assez peu visibles. On devine également le microscope avec lequel il a travaillé toute sa vie et que le professeur Gilles Percebois détaille dans son article : « C'était un monoculaire acheté d'occasion, éclairé par la lumière d'un (bec de) gaz traversant une boule de cristal remplie d'eau. » On aperçoit cette boule sur le tableau. Elle devait faire office de condensateur. « Ce tableau est de très belle qualité, d'un style « années 1930 » affirmé, malheureusement non signé ». En raison de ses qualités artistiques, ce tableau vient d'être déplacé dans la salle du conseil.*



**Cyprien Boulet : Portrait de Georges Etienne**  
Musée de la Faculté de médecine

L'œuvre suivante est consacrée au professeur **Georges ETIENNE (1866-1935)**. Né à Saint-Dié des Vosges, il fait toutes ses études médicales à Nancy, gravissant rapidement les échelons hospitaliers. Il est déjà agrégé en 1895, professeur de pathologie médicale et professeur de clinique médicale juste avant la Première Guerre mondiale. Sa contribution scientifique est importante, touchant divers domaines de la médecine : maladies infectieuses, neurologie, endocrinologie. Ses qualités de praticien, son attention aux malades faisaient l'admiration de tous. Utilisant à bon escient le laboratoire, il put encore réaliser cette osmose entre différentes disciplines, qui deviendront indépendantes dans les années suivantes.

*Le tableau qui le représente - 79x63 cm, avec un cadre en bois doré sculpté, - peut se voir dans la salle du conseil. Etienne porte la toge des professeurs de médecine. Trois décorations sont visibles; la Légion d'honneur, les Palmes académiques et la Grand-Croix de la Couronne de Chêne du Luxembourg.*

Ce tableau est signé de **Cyprien Eugène Boulet (1877-1972)**. Elève de Jean-Paul Laurens, de Cormon et de Raphaël Collin, il expose à plusieurs reprises au salon des artistes français où il obtient des médailles d'or (1914, 1937 à l'occasion de l'exposition universelle).

Le musée possède également un portrait photographique de Georges Etienne, signé **Jean Scherbeck**.

Le professeur **Pierre CHALNOT (1903-1982)** figure également dans la salle du conseil. Véritable chef d'école d'une chirurgie moderne, il était originaire de Franche-Comté. Ses études médicales se déroulent à Nancy où il gravit rapidement les divers échelons hospitalo-universitaires. Interne des hôpitaux en 1925, il s'oriente vers la chirurgie. Elève des professeurs Michel, puis Hamant, après une thèse consacrée à la *Prophylaxie du cancer du col utérin*, il est agrégé en 1933. Sachant tirer profit des découvertes essentielles de cette période, il va favoriser autour de lui l'éclosion de diverses spécialités qu'il confiera ensuite à ses nombreux élèves : citons la réanimation, la chirurgie thoracique, digestive, cancérologique, vasculaire. Il pratique la chirurgie à cœur ouvert dès 1950. Il fait preuve de qualités humaines et médicales qui forcent l'admiration, sachant allier l'attention aux malades à la technicité la plus affirmée. Il est impossible de signaler tous les travaux qui ont émaillé son activité et qui sont notamment rassemblés dans les thèses de doctorat de ses très nombreux élèves. Il décède en activité auprès d'une clientèle à laquelle il resta dévoué jusqu'à la fin.



**Henri-Joseph Marchal** : *Portrait de Pierre Chalnot*  
Musée de la Faculté de médecine

*Le portrait qui le représente, accroché dans la salle du conseil, est de facture assez moderne. Assis à son bureau où il est en train d'écrire une lettre ou une ordonnance, il porte un costume de ville sombre avec une cravate plus claire. Une pochette éclaire légèrement cette tenue austère. Il regarde devant lui. Son visage est peut-être moins rond, plus allongé que vers la fin de sa vie, cette forme soulignée par une barbe un peu négligée. Il porte des lunettes rondes, en écaille, qui limitent son regard direct sur l'observateur. Quelques livres sont à peine visibles à l'arrière-plan. Ce tableau, daté de 1941, mesurant 79x63 cm, est entouré d'un cadre très sobre, en bois peint.*

Il est signé d'**Henri-Joseph Marchal (1878-1942)**. Cet artiste lorrain a fait ses études à Nancy à l'Ecole des Beaux-Arts dont il sera le directeur. Il fréquente également l'Ecole des Beaux-Arts de la capitale où il est l'élève de Bionnat. Peintre paysagiste, il excelle dans la peinture des fleurs. Admis au Salon des artistes français dès l'âge de 18 ans, il obtient une médaille d'or en 1926. Il a une réputation internationale, surtout comme portraitiste. Plusieurs expositions lui ont été consacrées.

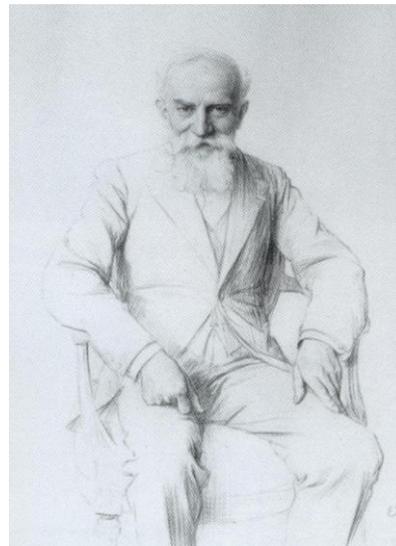
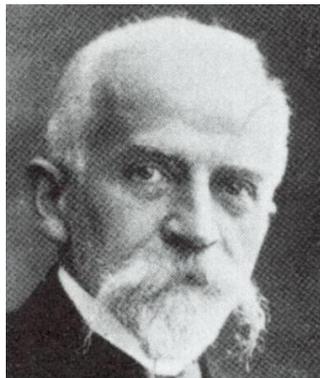
## II. Les œuvres dessinées ou gravées

### Jean Floquet

Le Musée de la Faculté de médecine possède quelques dessins et gravures qui ne sont pas sans intérêt. Naturellement, ce sont encore des portraits de professeurs du siècle dernier. Ils sont l'œuvre d'artistes dont certains nous sont déjà connus, alors que d'autres, notamment lorrains, n'ont encore fait l'objet d'aucune mention. Nous nous attarderons sur ces derniers.

La première œuvre est un dessin au crayon, encadré avec un passe-partout sur lequel des traits dorés en lavis ont été dessinés pour donner un effet de profondeur. Le cadre lui-même est en bois doré, mouluré, de 30x40 cm. Il concerne **Jean-Paul VUILLEMIN (1861-1932)**<sup>46</sup>, professeur d'histoire naturelle à la Faculté, dont nous avons parlé à propos de son tableau attribué à l'école de Nancy. En 1924, à l'occasion de sa promotion au grade de chevalier de la Légion d'honneur, l'Université, ses collègues et ses amis, demandent au peintre et portraitiste lorrain **Emile Friant** de réaliser un portrait de Vuillemin. Un original de celui-ci est présent dans la salle de réunion n°1 (salle Kissel). De nombreuses reproductions en ont été publiées dans divers ouvrages.

*Vuillemin apparaît plus âgé que sur le tableau. Il a 63 ans. Il est visible en totalité, assis dans un fauteuil dans lequel il se tient légèrement voûté. En costume de ville, celui-ci est déformé par un certain embonpoint. Il a les bras écartés, reposant sur les accoudoirs, les mains sont posées sur les cuisses, la droite presque fermée, la gauche avec les doigts étendus. Le visage est bienveillant, avec une barbe et une moustache fournies. Le regard est franc, dirigé sur l'artiste. Le front bombé paraît d'autant plus vaste que la chevelure est réduite.*



**Emile Friant** : *Portrait de Jean-Paul Vuillemin*  
Musée de la Faculté de médecine

<sup>46</sup> La carrière de Vuillemin a été présentée précédemment.

**Emile Friant (1863-1932)** est vraiment un contemporain de Vuillemin. Né à Dieuze, il appartient à l'Ecole de Nancy, dont il fut, très jeune, un des membres du comité directeur. Il débute précocement des études de peinture à l'Ecole des Beaux-Arts de Nancy, avant de partir pour Paris. Il est l'élève de Cabanel et bénéficie des conseils de Bastien-Lepage. Il obtient un second prix de Rome à l'âge de 20 ans. Il est considéré comme un naturaliste, en particulier dans son activité de portraitiste. Lui-même se réclamait d'Ingres. Certains lui ont reproché de vouloir imiter la photographie naissante, qui d'ailleurs le passionnait. Il a réalisé de grandes œuvres dont certaines sont visibles au musée des Beaux-Arts de Nancy : *Un étudiant, La Toussaint, La douleur, Les amoureux, Portrait d'Albert Jasson*. L'hôtel de ville lui doit aussi une œuvre, *Les jours heureux*, exposée dans la salle du conseil.

Friant a également dessiné un autre portrait au crayon qui concerne cette fois le professeur **Paul SIMON (1857-1939)**<sup>47</sup>.

*Simon est assis de trois-quarts, tourné vers la droite, assis dans un fauteuil. Jambes croisées, bras appuyés sur les accoudoirs, le corps est à peine esquissé. La tête a surtout été représentée. Le musée ne possède pas cette œuvre. Nous avons décrit le tableau de Paul Simon. Par comparaison, les deux œuvres semblent avoir été faites vers la même période. Alors que dans le tableau Simon est en robe, Friant le dessine en complet-veston, cravate. Le visage est plus étroit et allongé sur ce dessin, mais il existe une ressemblance nette entre les deux œuvres.*

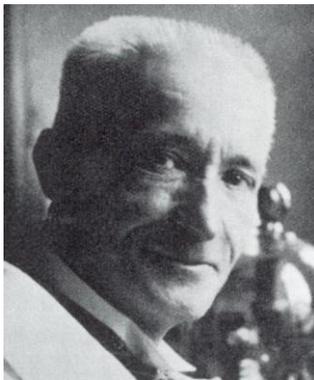


**Emile Friant : Portrait de Paul Simon**  
Musée de la Faculté de médecine

<sup>47</sup> La carrière de Simon a été présentée précédemment.

**Henri Marchal** dont nous avons parlé à propos du tableau de Chalnot a signé un dessin de l'anatomiste **Maurice LUCIEN (1880-1968)**.

*Celui-ci est représenté en buste, de trois quarts. Les tons doux du pastel rendent avec beaucoup de transparence et d'humanité ce visage serein et aimable.*



**Henri Marchal : Portrait de Maurice Lucien**  
Musée de la Faculté de médecine

Lucien, champenois d'origine, né à Châlons-sur-Marne, fait ses études médicales à Nancy. Attiré par l'anatomie, il suit l'enseignement de son maître le professeur Nicolas, nommé en 1907 à la chaire d'Anatomie de Paris. Après un détour en Anatomie pathologique, il est agrégé en 1912 puis titulaire de la chaire en 1920, à la place du professeur Ancel qui choisit de participer à la renaissance de la Faculté de médecine de Strasbourg. Auparavant, il s'illustre brillamment pendant la guerre. Il enseignera cette discipline jusqu'en 1948, date de son départ en retraite. Il est un des pionniers de la systématisation moderne du poumon, tout en participant activement aux travaux de l'Ecole endocrinologique de Nancy, illustrée par de nombreuses personnalités et particulièrement Remi Collin dont il fut très proche. Pendant la Seconde Guerre mondiale, il assurera la fonction de doyen qui lui valut d'être déporté en 1944 avec plusieurs de ses collègues en raison de leur opposition à l'action des occupants, mais aussi du gouvernement français de l'époque. A son retour en 1945, il assurera à nouveau les fonctions décanales.

**Jean Scherbeck (1898-1989)** a signé plusieurs portraits de professeurs<sup>48</sup>.

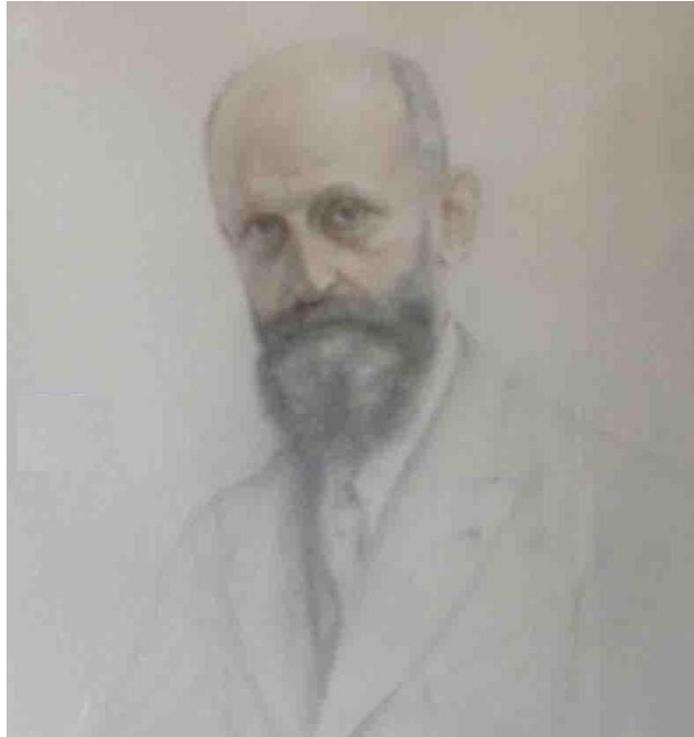
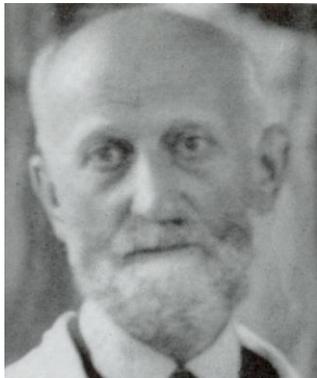
Scherbeck est un artiste lorrain, élève d'Emile Friant, mais aussi de Henri Royer, avec lequel il travaille le pastel et la peinture à Audierne en Bretagne jusqu'en 1935. Plus tard, il se consacre presque exclusivement aux portraits d'hommes ou de femmes, d'un certain âge, dits « têtes de caractère ». Ses mamiches sont célèbres. Outre des pastels, fusains, crayons, il s'est également exercé à la lithographie.

<sup>48</sup> Professeurs Abel, Collin, Drouet, Etienne, Froelich, Jeandelize.

Un autre photographe nancéien, **Barco**, a réalisé des portraits exposés en particulier dans la salle Kissel : ceux des professeurs Bernheim, Haushalter, Schmitt, Tourdes, Vautrin.

### Portrait d'Albert Fruhinsholz

Ce portrait, dessiné d'après photographie, fut offert à Fruhinsholz par ses élèves puis déposé plus tard à l'École de sages-femmes de la Maternité qui a reçu le nom d'*Ecole Albert Fruhinsholz*.



**Jean Scherbeck** : *Portrait d'Albert Fruhinsholz*  
Ecole de sages-femmes de la Maternité régionale

**Albert FRUHINSHOLZ (1876-1963)** est né à Bayon de parents alsaciens venus en Lorraine après la défaite de 1870. Elève d'Alphonse Hergott, il est le premier professeur d'obstétrique formé à Nancy. Agrégé en 1904 à 28 ans, il sera nommé professeur de clinique obstétricale et directeur de l'École de sages-femmes en 1920. Sa première tâche sera de reprendre les travaux de construction de la Maternité encore au stade de fondations. Il revoit les plans et mène à bien sa réalisation avec les conseils de son beau-père Adolphe Pinard et l'expérience acquise au cours des visites de maternités qu'il a effectuées dans toute l'Europe.

Lors de son inauguration en 1929, il présentera cette « fière institution », associant « valeur morale, valeur sociale, valeur hospitalière et valeur didactique et éducative ». Figure de proue de l'École obstétricale de Nancy, ses recherches dans le domaine de l'obstétrique le conduiront à d'importantes découvertes (décalage gravidique de la courbe ménothermique, complications vasculaires de la grossesse, pyélite gravido-toxique...).

Ses travaux, ses nombreux articles, publications et autres interventions firent autorité en France et à l'Étranger. Fidèle aux idées sociales qu'il imprima à la Maternité, il développa l'aide sociale aux mères déshéritées et créa la Section de protection maternelle de l'Office d'Hygiène sociale de Meurthe et Moselle. Il ouvrit une des premières maisons maternelles en France.

Sa reconnaissance nationale lui ouvrit les portes de l'Académie nationale de médecine qui l'accueillit dès 1931 et dont il fut nommé membre titulaire en 1943<sup>49</sup>.

<sup>49</sup> Albert Fruhinsholz est le grand-père d'Alain Larcan.

### Portrait de Jacques Parisot

Nous avons de Scherbeck deux portraits du doyen **Jacques PARISOT**, tout à fait comparables, ce qui évoque qu'ils aient été exécutés à partir d'un portrait photographique. Il s'agit d'un dessin sur papier au crayon noir et touches de couleurs (format 60x47 cm), l'un sous-verre acquis par l'Association des Amis du Musée dans les années 1990, l'autre est une donation de Mme Puton-Scherbeck.

Le doyen **PARISOT** a fait également l'objet d'un portrait signé **A. Bilis** (1952).

*Jacques Parisot est représenté de trois-quarts, tourné vers la droite. Très reconnaissable, il montre un visage traduisant la volonté ; l'intelligence. Il est en civil avec cravate maintenue par une perle.*



Jean Scherbeck : Jacques Parisot



André Aaron Bilis : Jacques Parisot

Musée de la Faculté de médecine

Le doyen **Jacques PARISOT (1882-1967)** fut mondialement connu. Il clôturait l'histoire d'une famille au service de notre Faculté pendant 137 ans comme le rappelait le doyen Beau lors de son éloge funèbre. Après des études brillantes à la Faculté de médecine de Nancy, il s'oriente d'abord vers la pneumo-phtisiologie et gravit rapidement les divers échelons hospitaliers puis universitaires pour se présenter à l'agrégation de médecine générale où il est admis en 1910. Formé à la discipline de laboratoire en physiologie, il participe aux travaux qui font à cette période la renommée scientifique de Nancy, l'endocrinologie. Il contribue ainsi à créer, avec Lucien, la « Revue française d'endocrinologie ». Ses qualités humaines et médicales vont déjà se révéler pendant la Grande Guerre qui a interrompu momentanément son cursus. Il y décrit le « pied de tranchées » lié aux conditions défavorables de cette période. A son retour, il est chargé de l'enseignement de la pathologie générale et expérimentale. En 1927, il est nommé à la chaire d'hygiène et de médecine préventive où il exprimera toutes ses capacités. Les œuvres qu'il a initiées sont encore nombreuses en Lorraine en médecine sociale. Il s'illustre encore pendant la Deuxième Guerre mondiale. Son comportement de résistant lui vaut d'être déporté. Revenu en Lorraine, ses collègues l'appellent aux fonctions de doyen de la Faculté (1949-1955). Il sera à l'origine d'un élan nouveau, en faisant naître des bâtiments qui portent maintenant son nom, en favorisant de nouvelles avancées aussi bien dans le domaine de l'enseignement que dans celui de la recherche. Ses qualités l'amènent à devenir conseiller du ministre de la Santé. Nommé au conseil d'hygiène de la

Société des Nations, il en assure la présidence de 1937 à 1939. Il est le premier représentant français à l'OMS.

**André Aaron Bilis (1893-1971)**, est un peintre, portraitiste et miniaturiste. Cet artiste, d'origine ukrainienne, après des études à Odessa puis à l'École des Beaux-Arts de Paris, a fait une carrière prolongée en Argentine dont il a d'ailleurs acquis la nationalité. Revenu en France, il a réalisé de très nombreux portraits. Certains ont été rassemblés dans un volume<sup>50</sup>.

Une gravure concerne le portrait du professeur **Henri VERMELIN (1891-1968)** dont nous parlerons plus longuement à propos de son médaillon apposé sur les murs de la Maternité régionale de Nancy. Ce portrait est un bois gravé datant de 1950. Vermelin est représenté de trois-quarts, regardant vers la droite. En costume de ville, avec cravate, son visage est un peu sévère. Il porte des lunettes à montures métalliques fines, une moustache occupant toute la lèvre supérieure. Le front est assez haut, la coiffure bien ordonnée avec une raie presque médiane. Ce bois pourrait avoir été inspiré par une photographie. Les initiales DM superposées, l'une des signatures de Meyer, sont au-dessus de l'épaule gauche.



Daniel Meyer - Musée de la Faculté de médecine

Henri Vermelin



RÉUNION PLENIÈRE DES SOCIÉTÉS  
D'OPHTALMOLOGIE DE FRANCE

25<sup>e</sup> ANNIVERSAIRE DE LA  
SOCIÉTÉ D'OPHTALMOLOGIE  
DE L'EST

SAMEDI 20 MAI 1950  
SALONS WALTER  
NANCY

Réunion d'ophtalmologie

**Daniel Meyer (1908-1993)**<sup>51</sup> est né à Mulhouse dans une famille de musiciens. Il choisit, dès l'âge de 18 ans, de devenir sculpteur. Il suit l'enseignement de l'École des arts décoratifs de Strasbourg. Il effectue un séjour à Paris avant d'arriver à Nancy en 1930. Il diversifie ses activités : bois gravés, cuivres, ex-libris. Ses œuvres traduisent son immense talent mais aussi sa nature généreuse. Il passe avec facilité et bonheur de la sculpture à la gravure où la qualité du tracé, le sens de la perspective et de la composition,

<sup>50</sup> *Figures médicales de France. Lithographies d'A. Bilis. Textes de Jules Romain*, paru à Paris en 1955 aux Grandes éditions françaises. Jacques Parisot y figure planche 44. Le musée en détient une reproduction.

<sup>51</sup> Pour rédiger ce court chapitre sur l'œuvre de Meyer, nous avons utilisé les archives déposées au musée par Mme Pierron-Meyer que nous tenons à remercier. Parmi les nombreux documents réunis, les articles d'Henri Claude nous ont été particulièrement utiles.

la finesse de ses lettres forcent l'admiration. Professeur à l'école des Beaux-Arts de Nancy, il enseigne le modelage et la sculpture. Deux de ses élèves seront prix de Rome. Fondateur de l'Association française des collectionneurs d'ex-libris, il en assurera la présidence pendant de nombreuses années. Il fonde la Revue de l'ex-libris français. Il a beaucoup travaillé avec le monde médical. De ce fait, notre musée, avec le Centre hospitalier universitaire de Nancy et la Maternité régionale, réunit, sans aucun doute, une des collections les plus importantes de cet artiste. Il est l'auteur de nombreux ex-libris auxquels nous consacrons un chapitre dans cet ouvrage. Il a fait également de nombreuses gravures, sa production étant par ailleurs fort diversifiée : au monde musical (son épouse étant pianiste-concertiste), religieux, en particulier protestant, artistique pour les collectionneurs... Nous ne parlerons que des œuvres qui concernent le monde médical.

Le professeur **Charles Thomas (1906-1987)** a fait exécuter plusieurs œuvres par ce même artiste. Mme Pierron-Meyer nous a confié un bois gravé, œuvre de Meyer pour la *Réunion plénière des sociétés d'ophtalmologie de France* qui a eu lieu à Nancy le 20 mai 1950. Thomas y fait reproduire une sculpture ancienne qui se trouve sur une des faces d'un vestige gallo-romain en pierre calcaire : pilastre de 96 cm. Une face porte une scène d'ophtalmologie de 36 cm au registre supérieur. Elle fut découverte par François Humbert, orthopédiste et érudit local, sur la commune de Montiers-sur-Saulx (Meuse). Elle provient selon toute vraisemblance d'un sanctuaire antique et se trouve au musée de Bar-le-Duc depuis 1850<sup>52</sup>. Le personnage de droite, muni d'un instrument en forme de couteau, intervient sur l'œil gauche du second personnage. Le tiers inférieur de cette gravure est occupé par deux écussons, l'un aux armes de Lorraine simplifiées et portant les initiales SOEF (société ophtalmologique de l'Est de la France), l'autre reproduisant un motif égyptien. Au milieu, un bouquet de muguet, semble-t-il, peut-être en relation avec la date de la réunion. Ce bois gravé figurait sur les programmes et menus de cette réunion<sup>53</sup>.

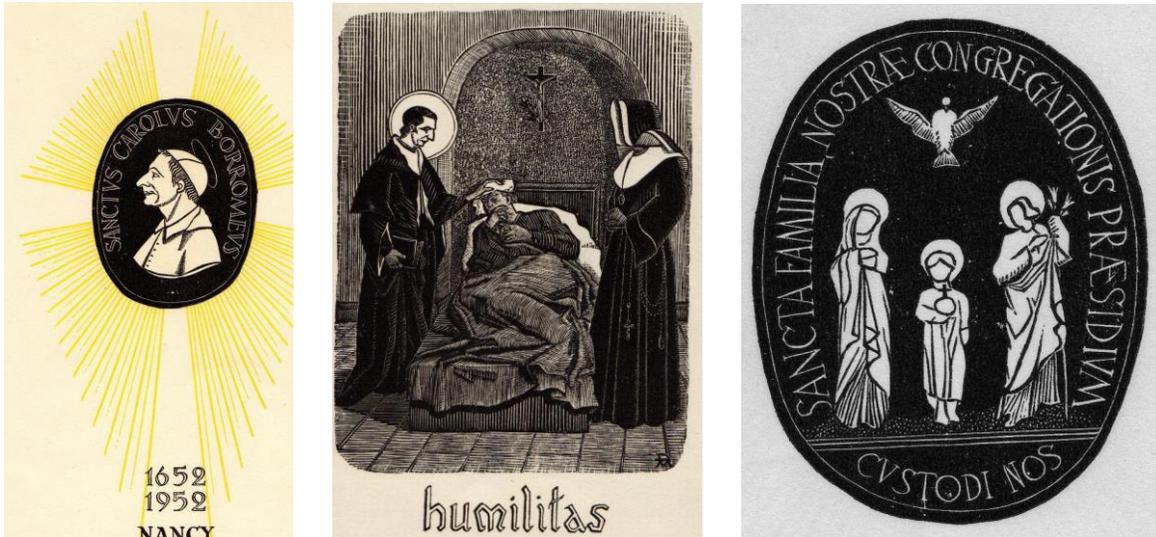
A la demande du docteur Marcel VERAIN<sup>54</sup>, **Daniel Meyer** a gravé plusieurs bois à destination des *Sœurs hospitalières de l'ordre de Saint-Charles à Nancy*, à l'occasion du tricentenaire de cette congrégation. Le tirage de ces bois est regroupé dans un petit livret. Une première gravure, en page une, représente le fondateur de l'ordre, situé dans un médaillon ovale de 6x7 cm. Personnage ecclésiastique en buste, de profil, portant une calotte sur la tête, elle-même surmontée d'une auréole stylisée. En périphérie, l'inscription latine : *sanctus carolus Borromeus*. Cette gravure centre des rayons dorés et, en dessous, un petit texte imprimé : 1652-1952 NANCY. Sur la page intérieure de droite, un bois gravé de 10x13 cm, représente un malade alité, occupant l'axe central, avec un crucifix dominant la tête de lit. Accroché dans une niche murale avec un arc arrondi, ce crucifix porte une branche de buis. A droite, un personnage debout, avec l'auréole d'un saint, figure naturellement le fondateur de l'ordre, Charles Borromée. A gauche, symétriquement, une sœur de Saint-Charles avec son habit ancien. Sous le dessin, le mot « Humilitas ». A la dernière page, un nouveau médaillon ovale, de même taille que le premier, représente la Sainte famille tandis qu'une colombe représentant l'Esprit saint surplombe la scène. En

<sup>52</sup> Nous remercions M. Etienne Guibert, attaché de conservation, responsable du *Musée Barrois*, qui nous a aimablement fourni ces renseignements. Une étude très précise a été publiée par Gérard Moitrioux dans le *Nouvel Espèrandieu. Recueil général des sculptures sur pierre calcaire de la Gaule* : Toul et la cité des Leuques. Académie des inscriptions et belles-lettres, Paris, 2010.

<sup>53</sup> Meyer a réalisé d'autres œuvres pour Charles Thomas : un bas-relief en marbre blanc, en taille douce, montre Thomas de profil effectuant un fond d'œil sur une malade. Cette œuvre a été réalisée à partir d'une photographie où l'épouse de Charles Thomas tient le rôle du patient. Ce motif sera repris pour son ex-libris. Egalement une tête de Christ en bronze qui se trouve sur la tombe familiale au cimetière de Préville. Le professeur Chalnot a lui aussi commandé plusieurs œuvres à Meyer.

<sup>54</sup> Marcel Verain (1889-1961) a été chef de service du laboratoire central des cliniques de 1932 à 1954.

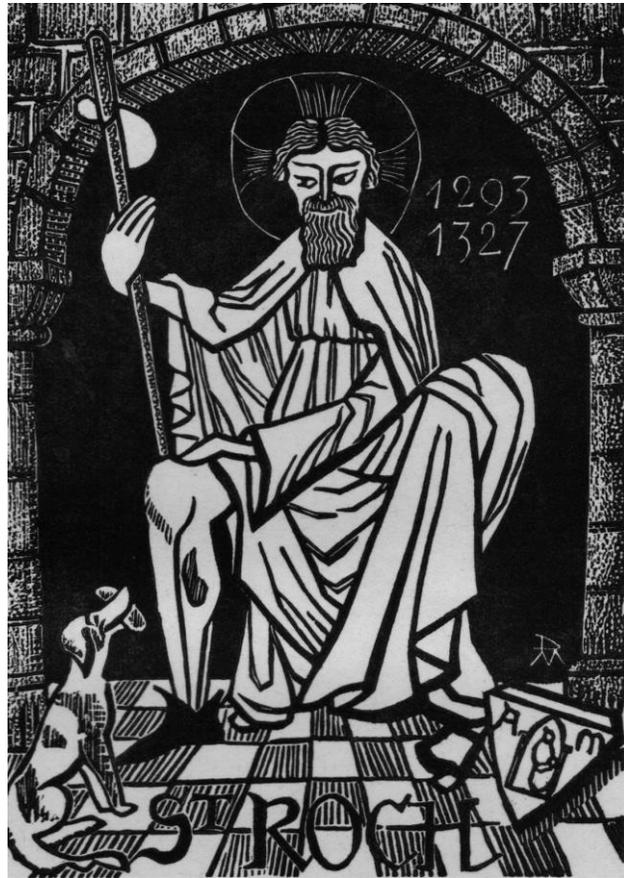
périphérie, l'inscription suivante : « SANCTA FAMILIA NOSTRAE CONGREGATIONIS PRAESIDIUM. CUSTODI NOS ». (Sainte famille, protectrice de notre congrégation, protège-nous). L'impression de ce petit ouvrage a été réalisée sous les presses d'Hélio-Lorraine à Nancy. Une médaille a été gravée par Meyer à cette occasion et tirée à trois mille exemplaires, mais le musée ne la possède pas.



**Daniel Meyer** : gravures pour les sœurs hospitalières de Saint-Charles  
Musée de la Faculté de médecine

Nous signalerons encore une œuvre présente dans nos archives. Il s'agit d'un Saint Roch, patron des dermatologistes, qui servira ensuite pour l'ex-libris du docteur Jean Rousset, dermato-vénérologue. Bois gravé de 84x64mm, réalisé en 1952. Le saint, assis, vêtu d'une robe longue et d'une pèlerine, montre de la main gauche une lésion sur sa jambe droite découverte. Cette lésion représente un bubon dans une situation qui n'est pas médicalement réaliste mais qui répond à des raisons d'esthétique. Le saint tient son bâton avec la gourde. A droite d'une auréole stylisée, deux dates 1203 et 1327. Au pied du personnage, le nom : St Roch. A droite, le chien tenant un pain dans sa gueule. A droite, un écusson avec les lettres AM. La signature de DM<sup>55</sup> est au-dessus. L'ensemble est entouré d'un portique avec un arc en cintre.

<sup>55</sup> Meyer avait une certaine affinité avec ce saint car les graveurs lorrains, organisés en confrérie sous le nom de groupe : *Le Bois gravé lorrain*, se réunissaient dans le caveau Saint-Roch, situé sous une ancienne église du même nom, au Point-central à Nancy. Meyer lui-même dit que sous cette église devait se trouver le tombeau de Monseigneur des Porcelets de Maillane, qui fut un ami de Callot (*Est républicain*, juillet 1959).



**Daniel Meyer** : *Saint Roch*  
Musée de la Faculté de médecine

### III. Les peintures du Musée Lorrain provenant d'hôpitaux de Nancy

Alain Larcan

Les hôpitaux d'autrefois fonctionnaient souvent sous la responsabilité directe ou indirecte des autorités religieuses et disposaient de fondations créées par des familles fortunées. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que de nombreuses œuvres d'art à sujets le plus souvent religieux aient orné les chapelles, les autels, et les salles de malades.

A la Révolution, les œuvres d'art venant des biens nationaux ou des couvents supprimés se sont retrouvées dans des dépôts, à Nancy le plus souvent à la Chapelle de la Visitation, c'est-à-dire la chapelle du lycée Henri Poincaré, et par la suite dans les musées ; parfaitement identifiées comme venant des anciens hôpitaux de la ville (chapelle Saint-Roch à Laxou-Maréville, hôpital Saint-Charles, hôpital Saint-Julien, hôpital Militaire, noviciat des jésuites, hospice Saint-Stanislas, etc.), on trouve plusieurs œuvres majeures, véritables chefs-d'œuvre de la peinture lorraine, et d'autres d'un intérêt moindre mais cependant non négligeable.

Le plus exceptionnel, reconnu comme une des rares peintures conservées et authentiques de **Jacques Bellange (1575-1616)**<sup>56</sup>, est le *Ravissement de Saint François* conservé au *Musée Lorrain*. Ce tableau entré dans les collections du musée entre 1871 et 1896, c'est-à-dire au moment où l'hôpital militaire disparaissait, remplacé par l'hôpital Sédillot, provenait de la chapelle de l'hôpital militaire Saint-Jean, confié aux sœurs de Saint-Charles. Il y est mentionné par Lepage en 1853. Le tableau est décoré en bas et à gauche des armoiries du duc François II<sup>57</sup> (1572-1632) et de sa femme Christine de Salm. Il s'agit de l'Extase<sup>58</sup> ou du Ravissement de Saint François qui reçoit le feu divin venant du ciel et indiqué sur le tableau par un chérubin. Ce feu imprime ses stigmates sous forme de plaies aux côtés et aux mains ; le saint est soutenu par deux anges, cependant que son compagnon Frère Léon, est à peine visible à droite. Si Vitale Bloch (1950), puis Wright (1985) ont laissé planer un doute sur l'attribution à Bellange, l'on ne peut plus après restauration avoir de doutes aujourd'hui, en particulier depuis l'exposition du tableau à Meaux (1988) et à Rennes (2001).

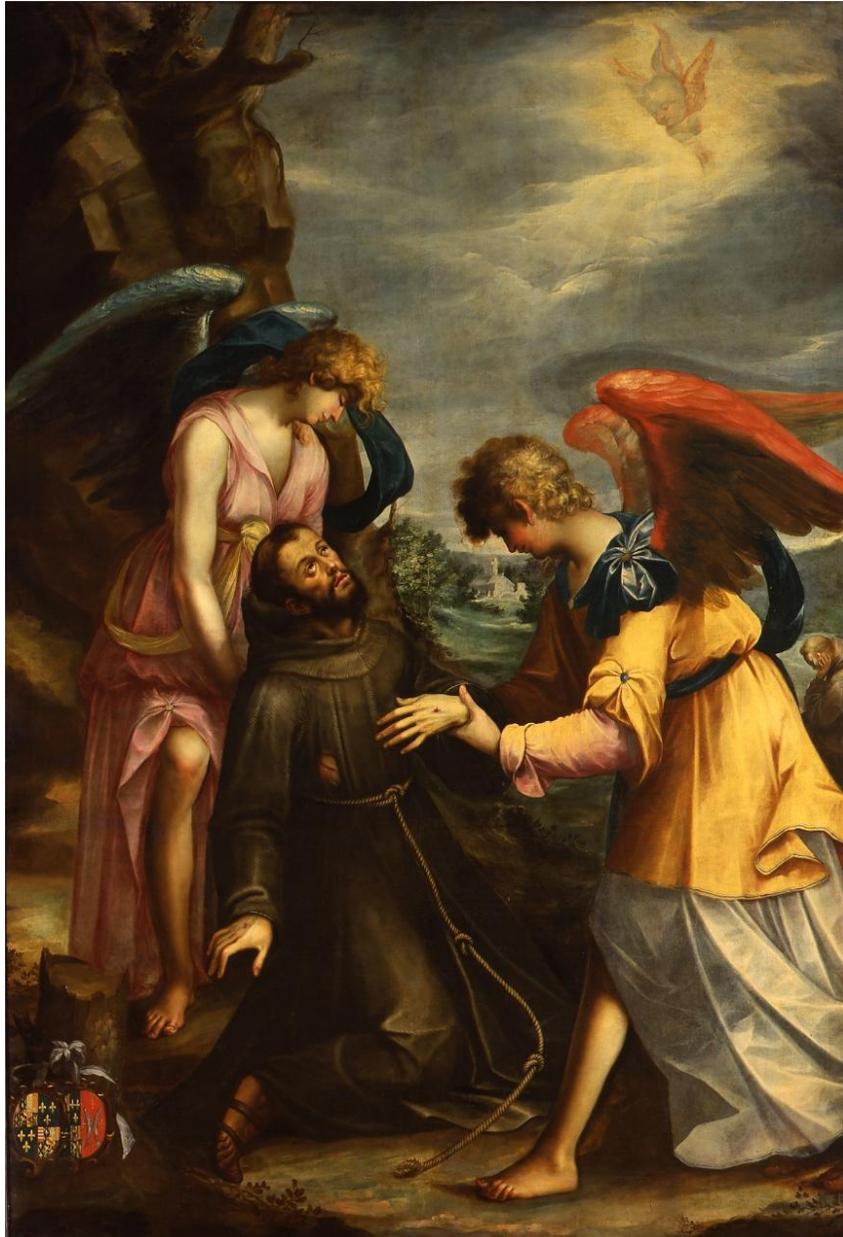
---

<sup>56</sup> Jacques Bellange, né en Bassigny et mort à Nancy, est un peintre, dessinateur lorrain au service de la maison ducal. Aujourd'hui, presque toutes ses peintures, dont beaucoup ont orné les murs du palais ducal de Nancy et d'autres bâtiments officiels, ont été perdues. Il reste cependant quelques dizaines de dessins et quarante-huit pièces gravées de cet artiste officiel de la cour des ducs de Lorraine, alors indépendante du royaume de France. Le *Musée Lorrain* de Nancy possède une douzaine de ces œuvres. Bellange fut anobli à la fin de sa vie.

<sup>57</sup> Frère d'Henri II et père de Charles IV.

<sup>58</sup> L'apparition aurait eu lieu en 1224 dans la solitude du mont Arverne. Selon Thomas de Célano, la vision fut celle d'un Christ nimbé apparaissant sur la croix et dont des rayons dorés émanent de ses cinq plaies. Les anges semblables à ceux de la vision d'Isaïe seraient des séraphins aux six ailes. Ici l'iconographie est simplifiée, ce sont des chérubins à la place du Christ et les anges sont à deux ailes seulement.

Ce Saint François se situerait dans l'œuvre de Bellange entre 1600 et 1605 lorsque l'artiste se trouve aux côtés de Claude Henriet vieillissant et de Jean de Wayembourg. Il s'agit là d'une œuvre « maniériste », d'une peinture à l'huile (283x193 cm), évoquant plus l'Italie du Nord que la cour de Rodolphe II.



**Jacques de Bellange** : *Le ravissement de Saint François*

Selon Jacques Thuillier : « *Les personnages sont solidement conçus, la composition finement scandée par les obliques et les courbes, le raffinement apparaît dans l'élégance des silhouettes, le soin apporté à la facture et surtout le coloris qui introduit savamment un concert de bleu, jaune et rouge dans un ensemble sobre et qui ne cherche pas encore à s'exprimer par la prolifération des ornements ou les paradoxes des formes* ». Pour Thuillier, il s'agit à coup sûr d'un original - la qualité en témoigne et un grand repentir -

qui a modifié la courbe de l'aile de l'ange placé au premier plan, ce qui suffit à le prouver<sup>59</sup>. On pourra remarquer que ce sujet très classique chez les peintres du XVII<sup>e</sup> siècle se retrouve dans un tableau du peintre lorrain Jean Leclerc.



**Rémond Constant** : *Saint Roch, Saint Sébastien, Saint Charles Borromé*  
mettant Nancy sous la protection de Notre Dame de Lorette dit Ex-voto de Claude Beaujan

<sup>59</sup> Pour l'ange de gauche, Bellange se serait inspiré d'une nativité d'Abraham Bloemert datée de 1599 (d'après Claire Béraud).

Deux autres tableaux un peu postérieurs venant de l'Hôpital Saint-Charles<sup>60</sup> furent déposés au *Musée Lorrain* en 1958 par les sœurs de Saint-Charles. Il s'agit de deux forts beaux tableaux datés et signés de **Rémond Constant (1575-1637)**.

*Le premier tableau* représente un ex-voto du prêtre Claude Beaujan, en souvenir de l'épidémie de peste des années 1630. Il est contemporain du vœu des édiles nancéiens d'édifier un monument à la chapelle de Bon-Secours en septembre 1633. Il y avait là une sculpture due à Simon Drouin et à César Foulon, sculpture qui a en partie disparu et dont il ne reste que le Saint Sébastien. En 1658, la ville fit un autre vœu, celui d'envoyer à Notre-Dame de Lorette Sancta Casa une table d'argent ciselée avec le portrait en relief de la ville accompagné de la Vierge, de l'Enfant et des anges. L'ex-voto, daté de 1636, reprend le thème en le complétant par les saints invoqués lors des pestes et par ailleurs patrons de la ville neuve, Saint Roch, Saint Sébastien, qui calment la colère divine, et Saint Charles Borromée très honoré en Lorraine, en souvenir de la peste de Milan de 1576 ; la peinture à l'huile dont les dimensions sont de 310x247 cm est une très bonne facture et d'un puissant intérêt historique. Étudié par l'Abbé Jacques Choux en 1958, il a figuré dans plusieurs expositions (1992).

Il est intéressant de trouver sur le tableau la ville vieille et la ville neuve entourées de fortifications, comme si elles étaient vues du haut des coteaux de Boudonville à l'ouest, à l'opposé du point de vue choisi en 1610. On voit à gauche le bastion du Marquis, la porte Notre-Dame, les cloches de l'église Notre-Dame et de l'église Saint-Epvre, peut-être celui de l'église Saint-Vidal et une partie de l'arsenal. On devine l'église des Dames prêcheresses, l'hôtel de ville, l'église des minimes. A droite, on trouve l'ermitage Sainte-Anne, la tour de la commanderie, et au fond l'enclos de Maréville avec ses loges où on plaçait les pestiférés. En bas et à droite, Claude Beaujan dont la tête est aussi celle de Saint Roch, reconforte les malades et des hommes se joignent à lui, peut-être des médecins, et manipulent avec des baguettes les corps des pestiférés.

*Le deuxième tableau* de même origine, également de Rémond Constant, signé et daté de 1610, représente encore Saint Sébastien et Saint Roch, patrons de la ville de Nancy, considérés comme protecteurs des cités à l'égard de la peste. Ses dimensions sont assez comparables (310x247 cm).

On peut noter que **Raymond Constant** appartient à une famille qui se situait dans l'orbite de la cour ducale en 1598 ; il est engagé par le cardinal de Lorraine, fils de Charles III. Ayant probablement subi l'influence de Claude Henriot, son atelier est distinct de ceux de Bellange, Déruet, Leclerc. Parmi ses proches figurent les peintres François Vannesson et Dominique Prot. On connaît de lui une trentaine d'œuvres d'inspiration essentiellement religieuse ou destinées à une clientèle privilégiée.

---

<sup>60</sup> Après avoir été un temps à l'église Saint-Sébastien et avant probablement à l'église des Minimes.



**Rémond Constant** : *Saint Sébastien et Saint Roch, patrons de la Ville de Nancy*



**Dominique Prot** : *Ex-voto de Willemin Richardot et de Catherine Manessier*

C'est un sujet très proche des tableaux de Constant, venant de Maréville et de l'hôpital Saint-Julien que l'on retrouve dans l'intéressant tableau attribué par Michel Sylvestre au peintre nancéen **Dominique Prot**. Il aurait été peint en 1639, il s'agit d'un ex-voto de Willemin Richardot et Catherine Manessier. Ses dimensions sont de 121x96 cm. Les deux donateurs en prière face aux trois saints protecteurs des pestiférés Sébastien, Roch et Charles Borromée adorent la Vierge de Lorette dans son apparition céleste et dans son environnement de saints et d'anges. Au bas du tableau la ville de Nancy est représentée ainsi que l'enclos de Maréville, ce qui lui donne une réelle valeur documentaire.



**Jean Leclerc** : *Saint François Xavier donnant le baptême aux Indiens*

Venant de l'ancien noviciat des jésuites, et par la suite de l'hospice Saint-Stanislas puis de la maison mère des sœurs de Saint-Charles, figure un beau tableau d'abord attribué à Claude Charles puis restitué à **Jean Leclerc (1586-1633)**<sup>61</sup>. Le tableau qui date de 1620-1625, est une peinture à l'huile (237x136 cm) représentant Saint François-Xavier, donnant le baptême aux Indiens ; ce tableau avait été commandé par Charles Rousselot pour le noviciat des jésuites.

Le centre psychothérapeutique a déposé au *Musée Lorrain* un certain nombre de tableaux religieux de qualité moyenne et dont l'auteur ou les auteurs ne sont pas toujours identifiés. Il s'agit pour la plupart de tableaux venant de la chapelle Saint-Roch à Laxou-Maréville. D'autres tableaux viennent directement de l'hôpital Saint-Julien.

<sup>61</sup> Jean Leclerc (ou Le Clerc) : peintre d'histoire baroque caravagesque rattaché à l'école de Lorraine. Il vit 20 ans à Venise puis revient à Nancy en 1622 ; il touche une rente comme ambassadeur et devient le peintre officiel des ducs Henri II, Nicole Ière, François II puis Charles IV. Son titre de chevalier de Saint-Marc est officiellement reconnu en Lorraine.



**Claude Charles** : *Présentation de la Vierge au temple*

En ce qui concerne les premiers, nous trouvons d'abord quatre tableaux de belle qualité attribués à **Claude Charles (1661-1747)**<sup>62</sup>. Il s'agit de la présentation de la Vierge au temple (204x133 cm), du mariage de la Vierge (205x133 cm), tableau à huit personnages, de la Visitation (204x133 cm), de la présentation du Christ au temple (205x133 cm), tableau à six personnages.

Les autres tableaux ont été attribués à Claude Charles ou à Girardet. Il s'agit de l'Adoration des bergers (96x71 cm), de la Vierge avec l'enfant Jésus et Saint Jean-Baptiste.

---

<sup>62</sup> Claude Charles : peintre et héraut d'armes du duc Léopold, directeur de l'Académie de peinture et de sculpture fondée à Nancy par Stanislas. On peut voir ses œuvres à Nancy (cathédrale), à Saint-Nicolas-de-Port, à Lunéville, à Toul, à Metz. Il fut le maître de Girardet et de Jacquard.



**Anonyme** : *Jésus devant Pilate*

Un tableau est probablement antérieur à la fin du XVI<sup>ème</sup> siècle, il est anonyme et représente Jésus devant Pilate (166x134 cm).

Citons encore un portement de croix du XVII<sup>ème</sup> siècle (210x140 cm), d'une pietà à trois personnages : Christ, Vierge et Madeleine (67x60 cm), lui aussi du XVII<sup>ème</sup> siècle.

Plusieurs tableaux représentent des saints : Saint Pierre (115x98 cm), tableau datant probablement du XVIII<sup>ème</sup> siècle ; Saint François de Paule, Saint Charles Borromée.

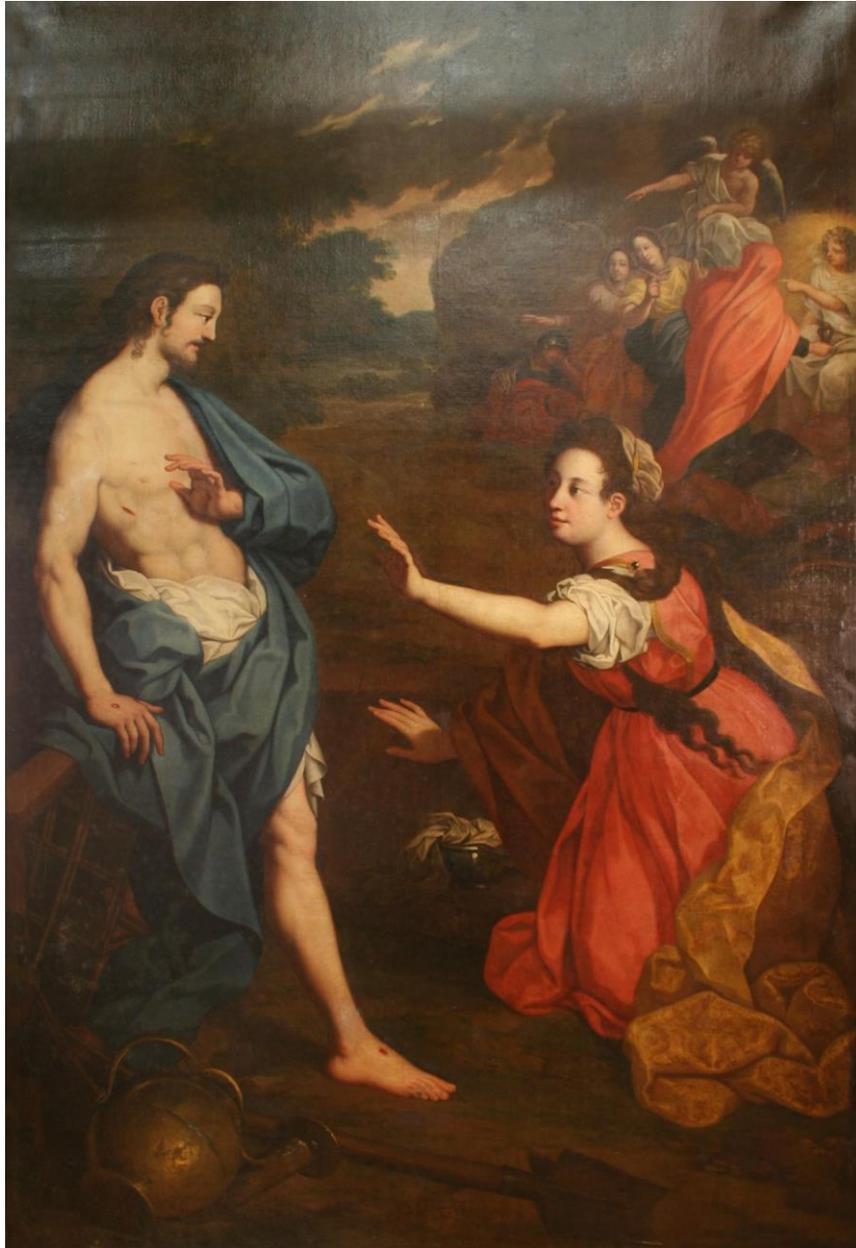


**Claude Deruet : *Saint Roch***

Un beau tableau représentant Saint Roch et son chien plus des anges vient de l'hôpital Saint-Julien. Il est de **Claude Deruet (1588-1660)**<sup>63</sup> et serait daté de 1625 (185x117 cm).

Venant également de l'hôpital Saint-Julien, une Sainte Elisabeth de Thuringe avec sa couronne à ses pieds devant le landgrave de Thuringe, évoquant le miracle des roses, est aussi attribuée, mais avec moins de vraisemblance, à Deruet (213x170 cm).

<sup>63</sup> Claude Deruet : peintre français baroque, originaire de Nancy. Il fut un apprenti de Jacques Bellange.



**Jean Girardet** : *Apparition du Christ ressuscité à Marie Madeleine*

Venant encore enfin de l'hôpital Saint-Julien, un « *Noli me Tangere* »<sup>64</sup> qui a été en fait localisé au couvent des Annonciades avant la saisie en 1793 et placé par la suite à l'Hôpital Saint-Julien. Ce tableau de 1609 peint par **Jean Girardet (1709-1778)**<sup>65</sup> d'après Luca Ciamberlano d'Urbino, reprend le premier plan de l'estampe de Ciamberlano vers l'année 1580, elle-même copie d'une œuvre du Barocci (229x158 cm).

<sup>64</sup> C'est la fameuse phrase latine attribuée à Jésus ressuscité, selon l'évangile de Jean (20, 11-18), traduite par : « *Ne me touche pas [car je ne suis pas encore monté vers mon Père]* ».

<sup>65</sup> La carrière de Girardet sera évoquée plus loin, à l'occasion du tableau de Rönnow.



**François Senemont** : *Louis Apollinaire de la Tour du Pin, premier évêque de Nancy*

Il faut encore dans les peintures ajouter un portrait de Louis Apollinaire de la Tour du Pin, premier évêque de Nancy (1744-1807), par **François Senemont (1720-1782)**<sup>66</sup>, qui provient de l'ancien noviciat des Jésuites (81x64 cm).

Enfin, venant de l'hôpital de Maréville, un tableau représente le docteur Renaudin, médecin de l'hôpital au XIXème siècle.

---

<sup>66</sup> François Senemont est un peintre lorrain puis français (à partir de 1766), né et décédé à Nancy. Ami du graveur Dominique Collin, qui reproduisit plusieurs de ces œuvres. En 1756, il fut nommé peintre ordinaire de la ville de Nancy.

## ANNEXE

### Le musée de la Faculté de Médecine de Nancy : bref historique

Créé par le Professeur Antoine Beau, il resta longtemps rue Lionnois, dans le cadre de l'ancienne Faculté de médecine, dans des locaux situés au-dessus des « salles de thèses ». Quelques « intimes » pouvaient le visiter.

A l'initiative du Professeur Georges Grignon qui succéda, comme « conservateur » à Antoine Beau, les collections furent transférées, en 1996, dans les locaux administratifs de la Faculté de Brabois et réparties en plusieurs salles, grâce au soutien du Doyen Jacques Roland, avec l'aide précieuse de Christiane Pelletier et l'appui financier de l'Association des Chefs de Services hospitaliers.

Ce « nouveau » *musée de la Faculté de Médecine de Nancy* renferme de nombreuses œuvres : essentiellement des portraits, des bustes, des documents divers et une originale collection de moulages dermatologiques en cire, provenant de l'Hôpital Fournier de Nancy et restaurée grâce au soutien financier des dermatologistes lorrains.

Exposées dans une galerie jouxtant la salle du conseil, dans les deux salles de thèses et dans une salle de réunion, ces collections comportent une cinquantaine de tableaux dont les plus anciens proviennent de la Faculté de Pont-à-Mousson, créée à la fin du 16ème siècle.

Leur valeur historique et artistique vient d'être reconnue par leur classement au *Patrimoine mobilier départemental de Meurthe-et-Moselle*. Ces œuvres, dont une dizaine ont été classées au niveau **national**, sont le reflet des hommes qui ont exercé la médecine en Lorraine depuis le début du XVIIIème siècle et, particulièrement ceux qui en ont assuré l'enseignement.

En 2018, les *Amis du Musée de la Faculté de Médecine de Nancy* qui s'investissent dans la conservation et la restauration de ce patrimoine, ont disposé de locaux neufs au sein des nouveaux bâtiments créés sur le campus *Biologie Santé*.

A l'automne 2019, un an après avoir pris possession des locaux situés au rez-de-chaussée du bâtiment voisin des nouvelles facultés de Pharmacie et d'Odontologie, tout est en place, comme l'annonçait le Professeur Jean-Luc Schmutz dans l'éditorial de *La Lettre* no 90 de l'association :

« Ce travail énorme a été réalisé au cours de cette année par l'ensemble des membres de l'association avec le soutien des trois doyens et de leurs équipes. Des vitrines ont pu être récupérées à l'ancienne Faculté de Pharmacie, vitrines qui sont aujourd'hui bien utiles afin d'y exposer des collections, des matériels et des documents dont nous disposons au sein de nos anciens locaux au niveau du bâtiment AB de la Faculté de Médecine, ainsi que du matériel que nous avons pu récupérer des Facultés de Pharmacie et d'Odontologie. Un grand merci à tous pour ce beau travail qui nous permettra de travailler dans d'excellentes conditions. Ces locaux sont communs aux trois facultés. Ainsi que nous l'avions déjà évoqué, il semble logique que notre association évolue dans un cadre plus large associant l'université et

le CHRU, et que nous en changions les statuts afin de nous appeler demain *l'Association des Amis du Musée de la Santé de Lorraine.* »

#### Fondation de l'Association : décembre 1996

Membres fondateurs principaux :

- Jean FLOQUET
- Georges GRIGNON (décédé en 2005)
- Jacques VADOT

Conservateurs :

- de 1976 à 1996 : Antoine BEAU
- de 1996 à 2005 : Georges GRIGNON
- de 2005 à 2019 : Jean FLOQUET
- depuis 2019 : Philippe WERNERT

Présidents :

- de 1996 à 2006 : Jacques VADOT
- de 2006 à 2020 : Jean-Luc SCHMUTZ
- depuis 2020 : Pierre LABRUDE

A la demande, les collections du musée peuvent faire l'objet de visites commentées.